# ŒUVRES CHOISIES
DE
# PIRON.

---

TOME SECOND.

# ŒUVRES CHOISIES

DE

# PIRON.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
1817.

LES

# COURSES DE TEMPÉ,

## PASTORALE.

Janvier 1734.

# ÉPITRE

## A MADAME LA COMTESSE DE ***.

Aux traits de la censure en butte plus qu'un autre,
Et d'un nom respectable ayant à m'appuyer,
Olympe, avec raison j'avois choisi le vôtre;
Mais votre modestie a paru s'effrayer.
Je défere humblement à sa délicatesse:
Sans ce nom révéré je publie une piece
Dont, sous un tel abri, le triomphe étoit sûr.
Du moins, de vous à moi, recevez-en l'hommage;
Public, il m'eût plu davantage;
Secret, il n'en est pas moins pur.
Le langage du cœur se fera seul entendre.
Ce seroit à l'esprit à brocher sur le tout;
Le mien en viendra mal à bout;
Mais est-ce à moi qu'il faut s'en prendre,
Si le ciel ne l'a pas formé selon mon goût?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon orgueil en gronde,
Et qu'il en gronde vainement.
Il me vient même en ce moment
Une réflexion profonde,
Que je veux rendre en peu de mots.
Entamons pourtant le propos
Par la création du monde;
Et prenons la matiere au sortir du chaos.

La nature, en faisant éclore le système
Du globe terrestre où je vis,
Devoit bien, n'en déplaise à son vouloir suprême,
Elle à qui nous devons tant de donneurs d'avis,
S'en réserver quelqu'un pour elle-même.

Car je sais tels conseils, moi qui très peu les aime,
Qu'à sa place j'aurois suivis.

Ce seroit, par exemple, un beau trait d'harmonie,
Lorsque d'un bel-esprit sans vie
La dépouille mortelle est mise au monument,
Qu'un embryon formé dans ce fatal moment,
Servît de nouveau gîte à son heureux génie;
Et que de successeurs une suite infinie,
Des grands hommes ainsi conservât les talents;
Afin que, pour l'honneur de nos destins propices,
Ce qui fit ici-bas une fois nos délices,
Les fît jusqu'à la fin des temps.
Ah! quand la Parque inhumaine
Eut fait payer le tribut
Au plus bel esprit qui fut,
(Je crois nommer La Fontaine),
Que j'eusse été fortuné,
Si, dans le même instant par hasard étant né,
J'eusse hérité de sa veine!

Qu'inspiré des neuf Sœurs, dont je serois chéri,
Je ferois sur ses pas des courses agréables!
Car j'aime le pays des fables;
C'est mon voyage favori.
Le ciel en est si pur! le terrein si fleuri!
Le continent si vaste et si riche en spectacles!
Il s'en présente aux yeux de toutes les façons.
A chaque pas naissent quelques miracles.
Quadrupedes, oiseaux, insectes, et poissons,
Sujets que, de plein droit, sous nos pieds nous plaçons;
Tous à l'homme orgueilleux prononcent des oracles,
Et donnent à leur roi d'excellentes leçons.

Que de Tempé la charmante vallée
Est sur-tout un canton du pays fabuleux
Bien digne du pinceau de cet esprit fameux,

Dont pour jamais la flamme en haut s'est exhalée!
Que, doué de son feu divin,
Je ferois un tableau délicieux et rare
De ce lieu qui n'est plus, mais où l'esprit humain
Si volontiers encor se promene et s'égare!

Mes naïfs et tendres crayons
Peindroient un lieu champêtre, un asile, un bocage,
Quelquefois cultivé, d'ordinaire sauvage,
Toujours plus beau que n'est tout ce que nous voyons:
Le soleil n'y pourroit faire entrer ses rayons;
Mais les Jeux et les Ris s'y feroient tous passage.
Les ruisseaux à flots d'argent,
Et bordés de marjolaine,
Tantôt ne roulant qu'à peine,
Tantôt, d'un pas diligent,
Serpenteroient dans la plaine.
Philomele, à perte d'haleine,
Chanteroit les beautés du vallon ravissant;
Tandis que dans les airs où s'étend son domaine,
Le jeune enfant d'Eole, agile et caressant,
Déployant mollement ses ailes,
Se plairoit à répandre une aimable fraîcheur,
Et le parfum de quelque fleur
Peinte de couleurs éternelles.

De ces agréables récits,
Ma Muse élégante et légere
Passeroit aux mœurs du pays,
Terre pour nous bien étrangere,
Où, sur un trône de fougere
L'Amour modestement assis,
Donnoit ses lois sans artifice;
Et gouvernoit, les yeux ouverts,
Sans les avoir jamais couverts
Que du bandeau de la Justice.

Le plaisir coûtoit peu, ne s'altéroit jamais,
Et séjournoit sur cette heureuse terre,
Entre l'Indolence et la Paix;
Au lieu que parmi nous il erre,
Précédé de la Peine, et suivi des Regrets.
La Candeur ingénue, honneur du premier âge,
Ainsi qu'aux mœurs présidoit au langage;
Le double sens et les tours ambigus.
Comme le masque et le double visage,
Etoient alors des monstres inconnus.
Chaque terme à l'esprit ne portoit qu'une image;
Un oiseau vouloit dire un oiseau; rien de plus:
Et cage vouloit dire cage.
La basse Allusion, de son impureté,
N'avoit rien encore infecté;
Et dans les jeux publics voués à l'Innocence,
Jamais la sage Honnêteté,
Au gré de l'infâme Licence,
Sur un mot mal interprété,
N'eût vu, ni voulu voir, dans la simplicité,
L'enveloppe de l'indécence.
De l'éleve de Mentor
Figurez-vous la jeunesse;
Imaginez la vieillesse
Du pacifique Nestor;
De Phantaze et Phobétor
Réalisez la richesse,
Et les biens de toute espece,
Qu'en prenant un libre essor,
L'idée avide et féconde
Puiseroit dans son trésor
Où tout ce qui plaît abonde;
En un mot le siecle d'or,
Tout pur et tout simple encor,
Dans un petit coin du monde:
Voilà ce que j'aurois peint,

Si j'eusse été La Fontaine ;
Mais ne l'étant pas, j'ai craint
Le sort du fils de Climene ;
Ou ce qui jadis advint
A la grenouille insensée
Qui, grosse en tout comme un œuf,
Creva, pour s'être efforcée
De se rendre égale au bœuf.
Je n'ai donc entrepris que selon mes ressources.
Des plaisirs différents dont étoit occupé
L'amoureux peuple de Tempé,
Je n'ai retracé que les courses.
Du moins si de tous les talents
Du fabuliste inimitable,
J'avois celui de faire une esquisse durable
Des héroïnes de mon temps,
En leur dédiant une fable !
Si comme lui j'avois le don
D'immortaliser un beau nom
Dans une épître liminaire :
Je me consolerois ; et sur le même ton
Que prit sa Muse épistolaire,
Quand elle célébra la divine Conti,
Bouillon, Sévigné, Sillcri,
Et l'illustre La Sabliere.
J'aurois pu célébrer V***,
Matiere à ne jamais tarir sur la louange.
Olimpe, c'est en vain qu'ici vous l'évitez.
De mille aimables qualités
J'aurois fait un si beau mélange,
Que personne n'eût pris le change,
Et que ce portrait sans défaut,
Déja dans plus d'un cœur peint par la Renommée
Vous eût fait connoître aussitôt,
Sans que je vous eusse nommée.

## ACTEURS.

THÉMIRE, bergere aimée de Sylvandre.
DORIS, sœur de Thémire, aimée de Célémante.
SYLVANDRE, } amis.
CÉLÉMANTE, }
HYLAS, vieux berger ridicule.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

La scene est dans le vallon de Tempé.

# LES
# COURSES DE TEMPÉ,
## PASTORALE.

### SCENE PREMIERE.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE.

HYLAS.
Oh! le délicieux asile!
Qu'au gré d'un cœur passionné
Zéphire y souffle un air amoureux et tranquille!
Et qu'un amant heureux y seroit.... fortuné!

SYLVANDRE, *à part.*
Le pesant personnage.

THÉMIRE, *à Hylas.*
A ce langage orné
Des graces de l'Eglogue, et des fleurs de l'Idylle,
On reconnoît le tendre et le galant Hylas.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*
Vous ne le congédierez pas?

THÉMIRE, *bas à Sylvandre.*
Trouvez-vous cela si facile?

HYLAS, *à part.*
Maudit soit le fâcheux qui s'attache à nos pas!

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*
Pour éconduire un imbécille,
Il y faut bien tant de façon!

THÉMIRE, *bas à Sylvandre.*

Sans doute : et sur ce point chacun a sa méthode.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Qu'il s'en aille pourtant ; sinon....

HYLAS.

Vous vous parlez tout bas : serois-je un incommode?

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Eh! dites franchement qu'oui.

THÉMIRE, *à Hylas.*

Non.

HYLAS.

A mon âge, en effet, je plais comme un jeune homme.
Que je me montre, ou qu'on me nomme ;
D'abord on est tout réjoui.
N'est-il pas vrai, bergere?

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Ici, dites non.

THÉMIRE, *à Hylas.*

Oui.

SYLVANDRE, *bas à Thémire.*

Vous voulez donc qu'il nous assomme,
Et ne voir d'aujourd'hui finir cet entretien?

HYLAS, *à part.*

La présence d'un tiers met l'amour en déroute.
Mon esprit ne me fournit rien....
( *à Thémire, après avoir un peu rêvé.* )
Doris est votre sœur?

THÉMIRE.

Eh bien!

HYLAS.

Et Célémante est son amant?

THÉMIRE.

Sans doute.

Célémante aime fort Doris : elle est ma sœur.
Après?

SYLVANDRE.

Que voulez-vous en dire?

HYLAS, *embarrassé.*

Que... que je suis leur serviteur.

SYLVANDRE.

J'aurai soin de les en instruire.

HYLAS, *à part.*

En m'éloignant un peu, voyons s'il se retire.
( *à Thémire.* )
Belle, jusqu'au revoir.

THÉMIRE.

Bon jour.

HYLAS, *s'en allant.*

De tout mon cœur.

SYLVANDRE.

Certe....

HYLAS, *revenant.*

A propos.

SYLVANDRE.

Encor!

THÉMIRE, *à Sylvandre.*

Quelle humeur pétulante!

HYLAS, *à Sylvandre.*

Que faites-vous ici?

SYLVANDRE.

Comment! ce que j'y fais?

HYLAS.

Oui. Vous devriez être auprès de Célémante.

SYLVANDRE.

Et pourquoi donc?

HYLAS.

Pour faire avec lui votre paix.
Je ne sais contre vous quelle raison l'irrite,
Mais il vient de jurer qu'avant la fin du jour
Il vouloit vous jouer un tour.

SYLVANDRE.

Eh bien! qu'il me le joue.

HYLAS.

(*bas à Thémire.*)

Ah d'accord. Je vous quitte.

Mais je suis bientôt de retour.

## SCENE II.

### SYLVANDRE, THÉMIRE.

SYLVANDRE.

Quoi! lorsque du moment la fatalité presse,
Et qu'on ne peut trouver de remede assez prompt,
Je vous vois sans égard à ce qui m'intéresse,
La sérénité sur le front,
Recevoir avec politesse
Le premier qui nous interrompt?
De vous-même à ce point vous êtes la maîtresse,
Dans le trouble où vous me trouvez!
Ah! quand on aime, a-t-on l'humeur que vous avez?
Non, vous ne savez point ce que c'est que tendresse.

THÉMIRE.

Vous savez quereller sans cesse,
Vous; c'est tout ce que vous savez.

SYLVANDRE.

Rien ne vous impatiente.

THÉMIRE.

Et tout vous met en courroux.

SYLVANDRE.

C'est que je suis sensible.

THÉMIRE.

Et moi, très endur
Témoin l'amour que j'ai pour vous.

SYLVANDRE.

Je ne songe en tout qu'à vous plaire;
Ma faute, quand j'y manque, est bien involontaire.

Mais vous ne disconviendrez pas
Que, si vous m'aimiez bien, l'on vous eût vu tout faire
Pour nous débarrasser d'Hylas.
Votre pere a parlé de sé donner un gendre.
Etranger en ces lieux, je n'ai que peu d'espoir.
Nous consultions par où nous pourrions nous y prendre :
Hylas vient à travers un entretien si tendre,
Sans que le contre-temps semble vous émouvoir!
Ma tristesse n'a pu suspendre
La vive attention que vous lui faisiez voir!
Que venoit-il toutefois nous apprendre?
Belles nouvelles à savoir,
Pour s'occuper à les entendre!
Le nombre de ses bœufs, celui de ses moutons;
La nature des lieux qu'ici nous habitons;
Qu'il fait une belle journée;
Qu'une telle heure à l'horloge a frappé;
Que de l'olympe, aux dieux demeure abandonnée,
Voilà le sommet escarpé;
Que c'est là le fleuve Pénée;
Ici le vallon de Tempé;
Que pour Doris, enfin, Célémante soupire;
Et qu'elle est votre sœur. En vérité, j'admire
Qu'il n'ait pas dit aussi que Sylvandre est mon nom;
Que vous vous appelez Thémire,
Et votre père, Polémon.

THÉMIRE.

De vous instruire il s'est fait un affaire,
Vous sachant depuis peu venu dans ce canton;
Et pour moi, j'ignore le ton
Que l'on prend avec ceux dont on veut se défaire.

SYLVANDRE.

Nous battons froid à leurs civilités;
Nous affectons avec eux le silence;
Et leur faisons sentir, à notre contenance,

Qu'ils sont de trop à nos côtés.

THÉMIRE.

Et si vous prononciez ici votre sentence?
Si je mettois la remontrance
Au rang des importunités?

SYLVANDRE.

Ah! vous serez plus équitable!
Et, puisque vous m'avez marqué quelque retour,
Vous ne nommerez pas de ce nom détestable
Les effets du plus tendre amour!
A mon entrée en ce fatal séjour,
La liberté par vous me fut ravie:
Pour jamais de la vôtre on dispose en ce jour;
Et je m'étois flatté d'un sort digne d'envie.
Songez, quand il s'agit d'imaginer comment
Je puis de votre pere obtenir l'agrément,
Qu'un seul instant perdu peut me coûter la vie:
Et votre exemple me convie
A perdre cet instant sans en être agité!
Ah! Thémire, Thémire! est-ce donc être amante?
De votre sœur Doris, ainsi que la beauté,
Pour achever d'être toute charmante,
Que n'avez-vous la sensibilité?

THÉMIRE.

Et vous, la tranquillité
De votre ami Célémante?

SYLVANDRE.

Il n'est point inquiet, parcequ'il est heureux;
Parceque Doris est telle,
Qu'en la prenant pour modele,
D'un amant délicat vous combleriez les vœux.
Attentive à lui seul, à tout autre cruelle,
A lui seul unie et fidelle,
Elle croit que le jour ne luit que pour eux deux.
Pour elle tout est grave, et rien n'est bagatelle.
Tout devient matiere entre eux

D'un redoublement de feux,
Ou d'une tendre querelle.

THÉMIRE.

Par une conduite si belle,
Et ce caractere épineux,
Doris de l'empire amoureux,
Malheureusement pour elle,
Bannit les ris et les jeux ;
Et de la plainte éternelle
En fait le séjour affreux.

SYLVANDRE.

Le séjour voluptueux
De la félicité même.

THÉMIRE.

Dites, dites un enfer.
Quoi! la plainte ennuyeuse et le reproche amer
Dans l'empire amoureux sont donc le bien suprême?

SYLVANDRE.

On sait de votre sœur l'inquiétude extrême ;
Elle fait du reproche un usage fréquent.
Mais d'une bouche qu'on aime,
Le reproche est-il choquant?
De l'amitié véritable,
C'est le signe convaincant ;
C'est le langage éloquent
Du sentiment respectable.
Plus il est par conséquent
Continuel et piquant,
Plus l'amant est redevable.

THÉMIRE.

Et moi, je ne sais rien de plus insupportable!
L'amour et l'amitié veulent un ton plus doux.
Célémante n'a pu retenir son courroux,
Lui, dont la patience étoit inaltérable.
A-t-il si grand tor, entre nous?
Et vous croyez-vous excusable

De vous être montré jaloux
D'un ami qui pour vous près de moi s'intéresse?
Qui ne me parle que de vous;
Qui même me veut mal, et me blâme sans cesse
De ne pas ménager assez votre foiblesse.
Franchement, après cela,
Je ne m'étonnerois guere....

SYLVANDRE.

Eh! de grace, laissons-là
Célémante et sa colere.

THÉMIRE.

D'une humeur douce, enfin, vous faites peu de cas:
Vous la voulez rebelle et haute;
Une grondeuse auroit selon vous plus d'appas:
Et ce n'est pas votre faute
Si je ne la deviens pas.
Eh bien! je la suis donc; et j'ai sujet de l'être.
Oui, justifiez-vous; oui, vous, qui vous plaignez.
Quoi! berger, on vous aime, on vous le fait paroître,
On est tranquille, et vous craignez?

SYLVANDRE.

Comment d'un juste effroi puis-je encor me défendre?

THÉMIRE.

Depuis qu'Hylas est retiré,
Si vous aviez daigné m'entendre,
Vous seriez déjà rassuré.
Jusqu'à présent, mon cher Sylvandre,
Etrangèr parmi nous, vous avez ignoré
Que.... Mais Hylas revient.

SYLVANDRE, *bas et vivement.*

Si mon repos vous touche,
De grace, point d'accueil qui flatte son ardeur!
Du silence et de la froideur.
Songez, au premier mot qui vous sort de la bouche,
Que vous me percerez le cœur.

## SCENE III.

### HYLAS, SYLVANDRE, THEMIRE.

HYLAS, *à Thémire.*

J'avais quitté la place, espérant que Sylvandre,
La voulant bien quitter aussi,
Vous laisseroit seulette ici :
Mais je risquerois tout à vouloir plus attendre.
Votre pere aujourd'hui songe à vous marier.
Ne devinez-vous rien, à mon air humble et tendre?
Bergere, je vous aime, et je viens vous l'apprendre.
Cela vous fâche-t-il? Non. Je vais parier,
Au plaisir que toujours vous a fait ma présence,
Que si j'ai pour moi Polémon,
Il n'aura pas besoin d'un rigoureux sermon
Pour vous insinuer un peu de complaisance.
Vous ne me répondez rien? Bon!
Comme un aveu je prends votre silence;
Et vais chez lui, marchander, de ce pas,
Une brebis si douce, et si pleine d'appas.
L'or en de tels marchés emporte la balance :
Et le bon-homme en fait cas.
Comptez sur mon opulence.

SYLVANDRE, *l'arrêtant.*

Mais votre procédé tient de la violence.
Ne voyez-vous pas bien, Hylas,
Que Thémire a l'esprit occupé d'autre chose ;
Qu'elle n'est point à ce qu'on lui propose,
Et qu'elle ne vous entend pas?
Pour cette affaire, ou pour quelque autre,
Prenez mieux votre temps; c'est moi qui vous le dis.

HYLAS.

Mon petit pastoureau! pour donner des avis,
Vous-même, prenez mieux le vôtre.

Thémire est-elle sourde, aveugle, hors de sens ?
Ou moi-même suis-je en délire ?
Thémire me connoît : je connois bien Thémire :
Elle m'écoute ; et je l'entends.
Tenez même, elle vient de rire.
On a du revenu peut-être en sens commun ;
Sur un bon titre je me fonde :
Dans toutes les langues du monde,
Se taire et consentir n'est qu'un.
Que l'heureux succès confonde
Quiconque me le niera.
Aujourd'hui l'envie en gronde ;
Demain elle en crèvera.

## SCENE IV.

SYLVANDRE, THEMIRE.

SYLVANDRE.

Mais aussi le silence, au lieu d'être farouche,
A l'air, en certains cas, d'une tendre faveur.

THÉMIRE.

Un mot sorti de ma bouche
Vous auroit percé le cœur.

SYLVANDRE.

Quittez cet affreux badinage.
Un jeu pareil, en vérité,
Sied mal en cette extrémité.
Ménagez mon foible courage ;
Et n'affectez pas davantage
Un excès de malignité,
Qui tiendroit enfin de l'outrage.

THÉMIRE.

Ferez-vous encor des lois ?
Ou, libre d'un soin frivole,
Et plus sage une autre fois.

Laisserez-vous à mon choix
Le silence et la parole?

SYLVANDRE.

Ah! je n'ai pas deviné
L'offre qu'on alloit vous faire.

THÉMIRE.

Encor moins imaginé
Les raisons qui m'ont fait taire.

SYLVANDRE.

De ce silence obstiné
Seroit-il une autre cause
Que le plaisir malin de m'avoir chagriné?

THÉMIRE.

Je l'y comptois pour quelque chose.
Mais, je veux bien en convenir:
A l'amusant j'ai joint le nécessaire.
Le dessein d'engager Hylas à m'obtenir
Est mon vrai but en cette affaire.

SYLVANDRE.

Vous lui souhaiteriez l'aveu de votre pere?

THÉMIRE.

Oui: je desire fort qu'il puisse y parvenir.

SYLVANDRE.

Vous dont l'amitié sincere
Ne devoit jamais finir?

THÉMIRE.

Moi-même.

SYLVANDRE.

Infidele bergere!
Vous perdez donc le souvenir
D'une promesse à mon amour si chere?

THÉMIRE.

Loin de là, je la réitere,
Et ne songe qu'à la tenir.

SYLVANDRE.

Et sera-ce en faisant qu'un autre vous obtienne.

THÉMIRE.

C'est l'unique moyen d'unir
Votre destinée à la mienne.

SYLVANDRE.

O Dieu ! quel étrange moyen !

THÉMIRE.

Hylas passe la soixantaine ;
Et l'inégalité de son âge et du mien
Rompra bientôt l'alliance.
Ne désespérez de rien.
De la patience ;
Et tout ira bien.

SYLVANDRE.

L'abominable prévoyance !
Etablir mon bonheur sur la mort d'un époux !

THÉMIRE.

Gardez cette honnête croyance.
Par leurs propres erreurs on punit les jaloux.
Vous en ferez l'expérience ;
Car vous n'êtes pas digne, excitant mon courroux
Par une injurieuse et sotte défiance,
Qu'on s'explique mieux avec vous.
*( elle veut sortir. )*

SYLVANDRE, *la retenant.*

Ah ! de grace ! calmez cette injuste colere....

## SCENE V.

SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Félicitez-moi tous deux.
Célémante est chez mon pere ;
On l'aime, on le considere :
Bientôt nous serons heureux.
Alors, en sœur qui vous aime,

Je servirai vos amours;
Et je veux, dans peu de jours,
Vous féliciter de même.

SYLVANDRE.

Près d'elle employez donc vos obligeants discours,
Doris! au nom de Célémante!
Au nom des nœuds qui vont vous unir pour toujours!
Un amant glacé d'épouvante
Implore ici votre secours.
En disant qu'elle m'aime, elle en épouse un autre.

DORIS.

Thémire?

SYLVANDRE.

Oui. Pour aller s'offrir en ce moment,
Hylas, l'indigne Hylas a son consentement,
Comme Célémante a le vôtre.

THÉMIRE.

Par son indignité le choix vous déplaît-il?
Qui voulez-vous que je préfere?
Le jeune Acis? Le beau Myrtil?
Je n'ai qu'à dire un mot; ils volent chez mon pere.

SYLVANDRE.

De quel sang-froid elle me désespere.

THÉMIRE.

Oh! laissez-moi donc mon Hylas.

DORIS, *à Thémire.*

Votre consentement seroit-il donc sincere?

THÉMIRE.

Hylas s'est déclaré. Des raisons m'ont fait taire;
Et je ne le flattois qu'en ne répondant pas.

SYLVANDRE.

L'ingrate à ce silence a trouvé des appas:
Elle vient même de se plaire
A m'en faire l'aveu moqueur.

DORIS.

Seroit-il possible?

THÉMIRE.

Oui, ma sœur.
Hylas plaira d'abord. A Sylvandre, au contraire,
( Puisqu'il faut vous ouvrir mon cœur)
Beaucoup de temps est nécessaire
Pour faire approuver son ardeur.
Mon pere cependant me presse avec rigueur;
Et je crains le choix qu'il peut faire.
Vous, qui savez nos lois, n'imaginez-vous pas,
Pour mieux me tirer d'affaire,
Ce qui me fait, dans Hylas,
Choisir un sexagénaire?

DORIS.

Ah! j'entends. Eh! pourquoi, d'abord,
N'avoir pas expliqué le mystere à Sylvandre?
Le passe-temps est un peu fort;
Cela n'est pas d'une ame tendre:
Et franchement vous avez tort.

THÉMIRE.

Douter de notre foi n'est donc pas outrageant?
Je hais sa folle inquiétude;
Et l'en punis en l'y plongeant.

DORIS.

Mais sa crainte, après tout, n'a rien que d'obligeant
Et ne méritoit pas un châtiment si rude.

THÉMIRE.

Et vous ne traitez pas cela d'ingratitude?
Les serments que leur fait notre honneur indulgent
Ne sont donc que de foibles gages,
Qui ne nous rendront pas exemptes de soupçon?
Je pense d'une autre façon.
Après de pareils témoignages,
Quelque tort apparent qu'avec eux nous ayons,
Qui nous ose croire volages,
Mérite que nous le soyons.
Et puis il s'ennuyoit d'un bonheur trop paisible.

Si l'on ne gronde, il croit que l'on est peu sensible.
Mais il me fait compassion;
Et je redeviens bienfaisante.
Donnez-lui quelque instruction.
A votre humeur complaisante
J'en laisse la fonction.
Je n'y puis être présente.
La recherche d'Hylas est une nouveauté
Qu'aux bergeres je dois apprendre.
Adieu pour un moment. Une autre fois, Sylvandre,
Un peu de confiance et de sécurité.

## SCENE VI.

SYLVANDRE, DORIS.

SYLVANDRE.

Moi, jusque-là pousser la déférence!
Elle consent qu'Hylas parvienne à l'obtenir,
Et veut que je l'entende avec indifférence!
Que je vive en pleine assurance!

DORIS.

Belle leçon à retenir,
Pour ne jamais, à l'avenir,
Prendre feu sur une apparence.
Tout vous doit remplir d'espérance;
Et vous allez en convenir.
Prêtez-moi seulement une oreille attentive.
Chacun sait que ce fut sur ce bord fortuné
Qu'épris de l'ardeur la plus vive
Apollon poursuivit Daphné....

SYLVANDRE.

Apollon n'est-il pas ici bien amené?

DORIS.

On sait aussi que, sur la même rive,
Dans son attente il demeura frustré;

Et qu'atteignant en vain la belle fugitive,
Cet amant n'embrassa que l'écorce plaintive
De l'arbre qui depuis lui resta consacré.

SYLVANDRE.

Puisqu'on sait tout cela, pourquoi donc nous le dire?

DORIS.

Je vous ai prié d'écouter.

SYLVANDRE.

Vous m'aviez promis de m'instruire....

DORIS.

Et ce récit va m'acquitter.

SYLVANDRE.

Mais que peut-il en résulter
Qui me rassure sur Thémire?

DORIS.

Plus que vous n'osez souhaiter.
Votre impatience extrême,
Interrompant mon discours,
Et me retardant toujours,
Se persécute elle-même.

SYLVANDRE.

Venez donc au fait!

DORIS.

J'y cours.
En mémoire de la fuite,
Où, pour unique recours,
Daphné fut ici réduite,
Parmi nous est une loi
Qui permet à nos bergeres,
Quand d'impitoyables peres
Tyrannisent notre foi,
D'éluder en fuyant, leurs volontés sévères.
Reste à l'objet de nos mépris
De conquérir, s'il peut, autrement, la rebelle.
D'une course, en un mot, nous devenons le prix;
Et, pour la course solennelle

Au gré de la bergere un bel espace est pris.
Si le berger triomphe, il a tout droit sur elle;
Nous perdons notre liberté.
Mais si nous avons la victoire,
Notre loi, sur un choix un peu mieux consulté,
Des parents, pour un an, suspend l'autorité.
Dès son enfance donc, ainsi que l'on peut croire,
Une fille s'exerce à la légèreté.
Aussi dirai-je, à notre gloire,
Qu'instruites à l'agilité,
Nous primons dans cet exercice;
Et que plus d'un bon coureur
Entre tous les jours en lice,
Sans que pas un réussisse,
Ni s'en tire à son honneur.

SYLVANDRE.

Ah! je vois les bontés de votre aimable sœur!

DORIS.

Hylas n'est pas d'un âge à demeurer vainqueur.
Le temps gagné pourroit vous rendre un bon office;
Et, par quelque soin flatteur,
Polémon rendu propice,
Avant que l'an s'accomplisse,
Approuveroit votre ardeur.

SYLVANDRE.

Quoi? Pour m'être fidele, employer l'artifice!
Ah! c'est le comble du bonheur!

DORIS.

Ruse pour vous d'autant plus obligeante,
Que préférer Hylas, c'est avoir quelque peur;
Et que Thémire en doit bien être exempte.
Car, à moins qu'un berger
Ne soit assez léger,
( Ce qui ne se peut sans prestige )
Pour franchir, pendant les hivers,
Les champs que la neige a couverts.

Sans laisser le moindre vestige ;
Ou, lorsque le printemps les peint de ses couleurs,
Pour pouvoir courir sur les fleurs,
Sans en faire plier la tige;
Soyez sûr qu'à la course on ne la vaincra point.

SYLVANDRE.

Que tout ce que j'entends me rassure et m'enchante!

DORIS.

En un mot, de Tempé Thémire est l'Athalante.
D'Athalante pourtant différente en ce point,
Que l'or n'est pas ce qui la tente.
Ainsi n'ayez pas peur qu'un appât présenté
Suspende son agilité.
Son tardif Hyppomène, en cette concurrence,
Des jardins d'Hespérie épuisant le trésor,
Lui jetteroit cent pommes d'or,
Sans y gagner un pas d'avance.

## SCENE VII.

THÉMIRE, SYLVANDRE, DORIS.

THÉMIRE, *à Doris.*

Eh bien! étois-je un monstre! Et s'écrie-t-il encor:
« L'abominable prévoyance! »

SYLVANDRE.

Ah! Thémire, à votre bonté
Mesurez ma reconnoissance;
Mais ayez un peu d'équité;
Convenez de mon innocence,
Et de votre sévérité.
L'amour vous a, sur moi, donné pleine puissance:
Mais l'amour permet-il que faute de parler..?

THÉMIRE.

L'amour encor va quereller!
J'épuiserai notre unique ressource.

Je m'enfuirai ; ne me fatiguez pas.
De tous côtés déja fuyant Hylas,
Tantôt, quand il faudra vous servir a la course,
Je ne pourrai plus faire un pas.

DORIS.

Oh! je prends son parti. C'est une barbarie ;
Et vous poussez aussi trop loin la raillerie.
Par votre cœur, jugez du sien.
Qui vous alarmeroit de même?
Je ne le voudrois pas, parceque je vous aime;
Mais vous le mériteriez bien.

## SCENE VIII.

HYLAS, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

HYLAS, *à Thémire.*

Je viens vous combler d'alégresse.
Je disois bien que ma richesse....

THÉMIRE.

Paix ! je ne m'informe de rien.

## SCENE IX.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

THÉMIRE, *à Célémante qui entre.*

Venez, joyeux Célémante,
Venez, des sombres humeurs,
Et d'à-travers les grandeurs,
Sauver ma gaîté mourante.

CÉLÉMANTE.

Adorable Thémire, à parler franchement,
Ma belle humeur n'est pas inutile à la vôtre.
Je devois être votre amant.

Oui, dites votre sentiment :
N'étions-nous pas faits l'un pour l'autre ?

THÉMIRE.

On diroit en effet que l'amour ayant peur
De ne pas signaler un pouvoir assez vaste,
Affecte d'attacher un cœur
Presque toujours à son contraste.
C'est ainsi que l'on voit unis
Le vif et le fougueux Eraste,
A l'indolente et froide Iris;
La belle Galathée, au difforme Nicandre;
L'enjoué Célémante, à la triste Doris;
Et moi qui suis si gaie, au sérieux Sylvandre.

DORIS.

Notre humeur est le sceau des plus tendres amours.
Laissons la badinerie
Et tous vos mauvais discours.
Si j'étois de vous deux bien tendrement chérie,
Tous deux eussiez paru bien plus intéressés
A ce qu'un père vient de dire :
Et vous vous seriez plus pressés,
Vous, ma sœur, de l'apprendre; et lui de m'en instruire.

CÉLÉMANTE.

Mon air satisfait dit assez
Qu'apparemment j'ai ce que je desire.

HYLAS, *à Célémante.*

Tant mieux ! touche-là, mon garçon.
Grace à l'Hymen, nous voilà freres :
Du moins nous ne tarderons gueres.
Tu m'as vu demander Thémire à Polémon.
L'apparence, pour moi, peut-elle être meilleure ?
Le bon papa n'a pas dit non,
Et pour se consulter ne demande qu'une heure.

CÉLÉMANTE.

Mais à peine étiez-vous sorti,

Qu'à mon tour je l'ai demandée.

HYLAS.

Qui? Thémire?

CÉLÉMANTE.

Oui.

HYLAS.

Bon! quelle idée!

CÉLÉMANTE.

Son pere accepte le parti,
Et me l'a d'abord accordée.

THÉMIRE.

Moi!

SYLVANDRE.

Thémire!

DORIS.

Ma sœur!

HYLAS.

A vous?

CÉLÉMANTE.

A moi, mon pauvre Hylas. C'est une affaire faite.
Consolez-vous. Adieu. Songez à la retraite.
Et vous, belle Thémire, embrassez votre époux.

HYLAS.

Non pas, non pas, l'ami, tout doux!
(*à Thémire.*)
Ne vous chagrinez point. mon aimable bergere.
On a ce qu'on veut pour de l'or.
Ce coup mal-à-propos, Doris, vous désespere.
On ne l'a pas livrée encore;
Et je vais y mettre l'enchere.

## SCENE X.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, THÉMIRE, DORIS.

DORIS.

Ma sœur a commencé. C'est aujourd'hui le jour
Des mauvaises plaisanteries.

SYLVANDRE.

Je suis ravi qu'elle ait son tour;
Et voilà de ses railleries.

THÉMIRE.

Je n'ai pas la foiblesse, au moins, de m'effrayer,
Ni de quereller Célémante.
J'ai l'esprit de voir qu'il plaisante,
Et qu'aux dépens d'Hylas il vouloit s'égayer.

CÉLÉMANTE.

Voici quelque chose d'étrange!
Désabusez-vous tous. Je ne plaisante pas.
J'ai voulu supplanter, et je supplante Hylas.
Thémire, à votre avis, perd-elle donc au change?

THÉMIRE, *à Sylvandre.*

Voilà le tour qu'Hylas vous avoit annoncé.
Célémante veut rendre alarme pour injure.

CÉLÉMANTE.

Je ne sais ce qu'Hylas aura dit; mais je sai
Que ce que je vous dis est la vérité pure.

THÉMIRE.

Célémante, c'est par bonté
Que l'on hésite de vous croire.

DORIS.

Vous n'avez pas été tenté
D'une infidélité si noire.

SYLVANDRE.

Une marque évidente, ami, que sur ce point
Je ne vous crois pas plus qu'un autre,

C'est que je ne vous offre point
Un combat qui termine ou ma vie, ou la vôtre.

CÉLÉMANTE.

Eh ! point d'inutile courroux.
Vous me faites rire, Sylvandre.
Quel intérêt, de grace, encore y prenez-vous ?

SYLVANDRE.

Quel intérêt j'y prends ! l'intérêt le plus tendre
Et le plus sensible de tous ;
Tout celui qu'un rival furieux et jaloux,
Contre un ami perfide, est capable d'y prendre.

CÉLÉMANTE.

Bon, si vous pouviez vous attendre
A vous voir jamais son époux ;
Mais vous n'y devez plus prétendre ;
Le débat n'est plus entre nous.
Même plus que jamais votre amitié m'est due ;
Car je veux vous venger, et de plus vous servir.

SYLVANDRE.

Qui vous dit que pour moi Thémire étoit perdue ?

CÉLÉMANTE.

Hylas alloit vous la ravir.

SYLVANDRE.

Vous connoissez les lois qui l'auroient défendue ;
Elle eût paré ce coup fatal
En courant contre mon rival ;
Et son agilité me l'eût bientôt rendue.

CÉLÉMANTE.

S'en prévaut-on contre un amant qui plaît ?
C'est de son propre aveu qu'Hylas l'a demandée.
Il l'obtient d'elle-même ; et riche comme il est,
J'ai conçu le noble intérêt
Qui, dans ce choix, l'aura guidée.
Voyant donc Polémon tout prêt
De former ce nœud ridicule,
Sur le marché d'Hylas j'ai couru sans scrupule,

Et j'ai fait prononcer l'arrêt.
Ce procédé ne désoblige
Que Thémire et celui qui vous l'alloit ravir;
Et je n'ai prétendu, vous dis-je,
Que vous venger et vous servir.

SYLVANDRE, *à Thémire.*

Voilà ce qu'a produit le malheureux silence
Qu'avec Hylas, à tort, vous avez affecté.

THÉMIRE.

Vous eûtes part à l'imprudence.
Mais votre ami, de son côté,
Affecte, sur mon compte, une crédulité
Qui choque toute vraisemblance.
Adressez le reproche à qui l'a mérité.

DORIS.

Thémire, vous seriez l'épouse d'un perfide,
Qui nous met, à tous trois, le poignard dans le cœur?

SYLVANDRE.

Non, Doris; croyez-en la fureur qui me guide.
Ne réclamez pas votre sœur.
Il faut que le fer en décide,
Et donne à tous trois un vengeur.
(*à Célémante.*)
Viens, suis-moi, traître.

CÉLÉMANTE.

Qui te presse?
Pourquoi d'abord ne se prévaloir pas
Du secours qui pouvoit débarrasser d'Hylas?
La course peut encor m'enlever ta maîtresse.
Jusque-là, suspendons le soin prématuré
Que ta mauvaise humeur se forge.
Si mon bonheur alors devient plus assuré,
Nous aurons tout le temps de nous couper la gorge.

THÉMIRE.

Oui, Sylvandre, je vous défends
De me fermer une carrière aisée,

Où je vais, à pas triomphans,
Le rendre de Tempé l'opprobre et la risée.
(*à Celémante.*)
Lâche ! viens recevoir ce premier châtiment
Du volontaire aveuglement
Qui m'ose imputer les foiblesses
D'un cœur où l'amour des richesses
Etouffe tout beau sentiment.
Viens, viens voir échouer tes ruses criminelles.
La honte et les remords courront à tes côtés.
Je veux qu'à leur voix tu chancelles;
Viens; l'horreur que me font tes infidélités,
Pour fuir un scélérat, va me donner des ailes.

## SCENE XI.

### SYLVANDRE, CÉLÉMANTE, DORIS.

SYLVANDRE.

Et moi, perfide ! et moi je vais la secourir
De mes vœux et de ma présence.
Tu pourrois, par hasard, tromper son espérance.
Mais quelque heureux que tu sois à courir,
Tu ne fuiras pas ma vengeance.

## SCENE XII.

### CÉLÉMANTE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Les tendres protestations !
Et vous, belle Doris, vous êtes la derniere
A charger d'imprécations
Mes honnêtes intentions ?
Vous, qui deviez vous plaindre la premiere !

DORIS.

Vous êtes trop paisible. Oui ; j'ouvre enfin les yeux.
N'être pas plus ému, c'est n'être point coupable.
Oui, tandis qu'on vous prend pour un monstre effroyable,
Vous êtes un ami fidele, officieux,
Dont, malgré ses discours, on devoit juger mieux.
Mais la crainte rend tout croyable
Quand l'intérêt est précieux.
Elle a produit sur vous un effet tout semblable.
Elle vous a rendu capable
De croire, non pas que ma sœur
De l'or ait eu la soif honteuse,
Mais qu'à la course, entre elle et son persécuteur,
La victoire seroit douteuse :
Et vous laissant vaincre à propos,
Vous prétendez, sans en rien dire,
Et de Sylvandre et de Thémire
Vous-même assurer le repos.

*(ici Célémante qui a écouté de l'air d'un homme qui convient d'une vérité, baise la main de Doris avec un transport de tendresse et de joie qui acheve de la rassurer. Elle continue.)*

Un coup d'œil obligeant devoit donc m'en instruire.
L'espérance en mon cœur facilement s'éteint :
Vous savez qu'un rien le déchire,
Berger, et vous n'avez pas craint
La profondeur du coup dont vous l'avez atteint !
Souvent la vérité, se faisant trop attendre,
Arrache en vain le trait dont l'erreur a blessé.

CÉLÉMANTE.

Vous voilà comme Sylvandre.
Les alarmes ont cessé ;
Epargnez-vous, Doris, ce chagrin peu sensé.
Ayez sur le présent l'esprit un peu fixé.
Goûtez en paix ses douceurs passageres,

Sans l'empoisonner des chimeres
De l'avenir et du passé.
Quand vous me croyiez un volage,
C'étoit à moi de m'offenser :
Oubliez les terreurs, ainsi que moi l'outrage.
(*Doris sourit.*)
La paix est-elle faite? Oui, ce sera, je gage,
Tout à l'heure à recommencer.

## SCENE XIII.

### HYLAS, CÉLÉMANTE, DORIS.

HYLAS.

Alerte, Célémante ! on ouvre la barriere.
Pour donner le signal on n'attend plus que vous;
Et Thémire, déja vêtue à la légere,
Impatiente en son courroux,
Adresse à Daphné sa priere.

CÉLÉMANTE, *à Doris.*

Quoi qu'il arrive, au moins modérez vos esprits.
Montrez-vous raisonnable amante;
Et croyez, sans songer à qui sera le prix,
Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
Sans ôter pour cela Célémante à Doris.

## SCENE XIV.

### HYLAS, DORIS.

(*Tout le commencement de cette scene, jusqu'au vingt-septieme vers, se passe sans que Doris, occupée uniquement de ses profondes réflexions et de ses inquiétudes, s'apperçoive des reponses ni de la présence d'Hylas, qui de son côté applique à ses intérêts particuliers tous les à parte de Doris, et croit qu'elle parle de Polémon, tandis qu'elle ne parle que de Sylvandre.*)

DORIS, *bas et à part.*

« Que le sort peut livrer Thémire à Célémante,
« Sans ôter pour cela Célémante à Doris. »
(*haut.*)
Ceci, tout de nouveau, commence à m'interdire.

HYLAS.

Votre pere jamais n'a voulu s'en dédire.

DORIS, *à part.*

Et je ne sais plus qu'en penser.

HYLAS.

Ni moi, sinon qu'au jeu l'on veut m'intéresser;
Mais je prends le parti d'en rire.

DORIS, *à part.*

Ma flamme, ingénieuse à prendre de l'espoir,
S'est laissée, à coup sûr, follement décevoir
Sur une apparence frivole.

HYLAS.

L'espérance n'étoit point folle:
Il étoit permis d'en avoir.
Un homme est honnête homme, et n'a que sa parole.

DORIS, *à part.*

Dans le peu qu'il a dit, ce n'est qu'ambiguité...

HYLAS.

Il joue un assez vilain rôle.

DORIS, *à part.*

Que mystere et subtilité.

HYLAS.

Oui, vous voyez comme on me leurre.
Pour en choisir un autre il me demande une heure;
Belle finesse, en vérité!

DORIS, *à part*

Mais toutefois quelle apparence
Qu'il songe à me tromper, en s'offrant à courir?
Quelle seroit son espérance?
Et quand il en auroit, quelle est ma défiance?
Suffit-il d'aspirer ici pour conquérir?
D'une victoire impossible
Dois-je avoir la moindre peur?
Ai-je oublié que ma sœur
A la course est invincible?

HYLAS.

Invincible! oh que non! ne vous en flattez point.
Le berger n'est pas sot au point
D'accepter le défi, sans en savoir plus qu'elle.

DORIS, *l'écoutant enfin.*

Que dites-vous?

HYLAS.

Que l'infidele
N'est pas une tête à l'évent;
Qu'à la course, où l'on croit que votre sœur excelle,
Dès long-temps, en secret, il s'est rendu savant;
Et que dans l'erreur il vous laisse
Par malice, ou par politesse.
Mais moi qui l'ai surpris à s'éprouver souvent,
Je vous l'avouerai sans finesse,
La fleche vole avec moins de vîtesse;
Et j'oserois pour lui gager contre le vent.

DORIS.

Ah ! que vous redoublez ma crainte !
Ciel ! quel est le projet qu'il aura médité ?
Sa démarche est-elle une feinte ?
Est-elle une infidélité ?

HYLAS.

Si peu de chose vous tourmente !
C'est faire injure à vos appas.
Mettons la chose au pis : là, seriez-vous contente
Si je vous présente Hylas
En place de Célémante ?
Oh ! que nous saurons bien vous le faire oublier !
Comme un jeune et sot écolier,
Je ne m'en tiendrai pas à la simple fleurette.
Tous les matins, au chant de l'alouette,
Mon amour vif et régulier
Vous promet une chansonnette,
Quelque air de vielle ou de musette,
Des fleurs plein le petit panier,
De beaux rubans à la houlette,
Dedans la cage une fauvette,
Nouvelle devise au collier
Du levron et de la levrette...
Le petit cœur fût-il plus dur que les cailloux,
Je lui peindrai si bien l'amour et tous ses charmes,
Vous me verrez si tendre à vos genoux ;
Et j'y serai si doux, si doux,
Qu'il faudra bien rendre les armes...

DORIS.

Ah ! je vois revenir Thémire tout en larmes.
Mon infidele est son époux.

## SCENE XV.

### HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

DORIS, *continue.*

Justes Dieux! Qui l'auroit pu croire
Que vous nous eussiez dû favoriser si peu,
Contre une trahison si noire?

THÉMIRE.

A leur honte, j'en fais l'aveu:
Tous mes efforts n'ont pu balancer la victoire.

HYLAS.

Il n'est que les frippons pour être heureux au jeu.

## SCENE XVI.

### SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

SYLVANDRE, *à Thémire.*

J'étois vengé, sans votre pere;
Sans Polémon, c'en étoit fait.
Du lâche qui triomphe au bout de la carriere
Mon javelot lancé punissoit le forfait.
Mais en ces lieux il doit se rendre:
Il n'a, tant que je vis, que de vains droits sur vous.
Qu'il vienne! je l'attends. Rien ne peut le défendre;
J'en jure par les pleurs que vous daignez répandre:
Le perfide à vos pieds va tomber sous mes coups.

THÉMIRE.

Ah! modérez cette fureur extrême.

SYLVANDRE.

Thémire exhorteroit Sylvandre à la céder?

THÉMIRE.

Je vous ai dit que je vous aime.

HYLAS, *à part.*

Oui-dà? J'étois bien dupe !

SYLVANDRE.

Eh ! c'est pour cela même
Que nul autre que moi ne doit vous posséder.

THÉMIRE.

J'ai dit aussi que rien ne pourroit me résoudre
A couronner d'autres amours ;
Que l'on verroit plutôt les rochers se dissoudre ;
Pénée interrompre son cours ;
Nos monts sacrés, réduits en poudre,
Dans ce délicieux vallon,
Livrer passage à l'Aquilon ;
Et le laurier frappé du foudre
Sur le front même d'Apollon.
C'étoit vous dire assez qu'au point où nous en sommes,
Quand j'aurois contre moi mes parents et le sort,
Je saurois faire un noble effort,
Et contre les dieux et les hommes
Trouver le secours de la mort.

SYLVANDRE.

Ah ! ce discours ne fait que redoubler ma rage.
C'est mon sang, c'est le sien qui doit vous être offert.
La mort doit n'être le partage
Que du malheureux qui vous perd,
Ou du cruel qui vous outrage.

DORIS.

Suspendez les effets de ce juste courroux,
Sylvandre ! auparavant laissez agir nos larmes.
Ma sœur et moi, par de si tendres armes,
Peut-être le fléchirons-nous.

HYLAS.

Pour des bagatelles pareilles,
Faut-il en effet...

(*appercevant Célémante.*)
Paix ! ne lui témoignez rien.
(*à part.*)
Voyons ce qu'il va dire. Ils feroient pourtant bien
De se donner un peu tous deux sur les oreilles.

## SCENE XVII.

CÉLÉMANTE, SYLVANDRE, HYLAS, THÉMIRE, DORIS.

CÉLÉMANTE.

Eh bien ! Thémire, les remords
N'ont pas du scélérat empêché la victoire ?
(*à Doris.*)
Pour vous, je gagerois le prix de mes efforts
Que déja du traité vous perdez la mémoire.
(*à Sylvandre.*)
Et toi, si Polémon n'eût retenu mon bras,
Tu donnois au vainqueur une belle couronne !
En vérité, tous trois vous êtes bien ingrats;
Et vous ne mériteriez pas...
Mais je suis bon ; je vous pardonne.

THÉMIRE.

Ame sans pudeur et sans foi !
Tujoins l'insulte aux perfidies.
Mais ne te flatte point ! plutôt que d'être à toi,
Je m'arracherois mille vies.
Je ne reçois ta main qu'après le coup mortel.
J'en atteste les dieux ; je le jure à Sylvandre.
Pour ne pas en douter, cruel,
Acheve ton forfait, viens ; et sans plus attendre,
Ose me conduire à l'autel.
(*elle veut sortir.*)

CÉLÉMANTE, *la retenant.*

Ecoutez...

SYLVANDRE.

Monstre...!

CÉLÉMANTE, *à Sylvandre.*

Et toi. tâche aussi de m'entendre ;
Tu vois comme elle t'aime ; et tes soupçons jaloux,
Que souvent on a vus jusque sur moi s'étendre,
Doivent être guéris par un si beau courroux.
C'est la moindre vengeance, ami, que j'ai dû prendre
D'un travers qui rompoit tout commerce entre nous.
Thémire a pour sa part payé de quelque larme
Le plaisir malin qu'elle a pris
De te donner souvent l'alarme,
Comme à regret j'ai dû la donner à Doris.
Enfin admire ici le zele
D'un ami prudent et fidele :
Sans être de Thémire aujourd'hui le vainqueur,
Je ne pouvois en ta faveur,
Comme je fais, disposer d'elle,
Ni d'un fâcheux délai t'épargner la rigueur.
(*à Thémire.*)
Je viens à Polémon d'en porter la nouvelle,
En lui demandant votre sœur.
(*à Sylvandre.*)
Au double mariage il souscrit de bon cœur ;
Et son impatience égale au moins la nôtre.
Ainsi j'ai dû courir, et j'ai vaincu pour vous.
Qu'on se fasse justice à présent l'un à l'autre.
(*à Thémire, lui présentant Sylvandre.*)
Thémire, de ma main recevez cet époux.
Vous, Doris, pardonnez au vôtre :
(*à Sylvandre.*)
Et toi, si tu le veux, maintenant battons-nous.

SYLVANDRE.

Quelle étoit mon erreur ! et qu'ai-je pensé faire ?

HYLAS.

Mais je ne trouve pas mon compte en cette affaire.
Et moi donc, qui m'épousera?

CÉLÉMANTE.

Un autre contre-temps qu'Hylas excusera,
C'est la danse et les chants qu'exige ici l'usage.
(*on entend un bruit d'instruments.*)

HYLAS.

Là, là, je ne perds pas courage.
Il faut voir comme tout ira.
L'un des deux peut n'être pas sage,
Et dès demain faire mauvais ménage;
L'un des deux alors le paîra.

# DIVERTISSEMENT.

*Une troupe de Bergers et de Bergeres, au son des hautbois et des musettes, arrivent en dansant sur une marche, dans les chants de laquelle ils mêlent les paroles suivantes.*

CHŒUR DE BERGERES.

UNE BERGERE, *alternativement avec le* CHOEUR.

Bergeres, bergeres, la légèreté
Conserve notre liberté:
Ne subissons de lois
Ni de choix
Que les nôtres;
Que les bergers l'éprouvent tous.
Pour un qui par hasard,
L'emportera sur nous,
Nous l'emporterons sur mille autres.
Bergeres, etc.

Pour une beauté rigoureuse,
Que sert de courir comme on fait ?
Quelque avantage que l'on ait,
Jamais la course n'est heureuse.
Bergeres, etc.

UN BERGER.

Séveres
Bergeres,
A la course légeres,

Comme les Zéphyrs,
Laissez une fuite
Qui traîne à sa suite
Mille repentirs.
Une vaine gloire
Vous en fait accroire:
Comblez nos desirs.
De notre victoire
Naîtront vos plaisirs.

UNE BERGERE.

La colombe
Sur qui tombe
Le vautour
Ne prend pas la fuite
Plus vîte
Qu'une belle quand elle évite
La poursuite
D'un importun amour.
Mais que cette vîtesse extrême
Se ralentit
Lorsque l'on fuit
Ce que l'on aime!
Pour fuir un doux lien
Nous n'épargnons rien.
Soin frivole!
Nous courons bien,
Mais l'Amour vole.

## VAUDEVILLE.

Peu de chose arrête le cours
De la Fortune et des Amours;
Dans l'une et l'autre carriere,
Après mille et mille embarras,
Souvent l'on n'a qu'un pas à faire,
Par malheur on fait un faux pas.

Un berger qui couroit gaîment
Du triomphe vit le moment ;
Tout près d'atteindre sa bergere,
Il étendoit déja le bras,
Il n'avoit plus qu'un pas à faire ;
Par malheur il fit un faux pas.

Une simple et jeune beauté
Ne fuyoit que par vanité.
Son berger n'y comptoit plus guere :
De la poursuivre il étoit las.
Elle n'avoit qu'un pas à faire,
Exprès elle fit un faux pas.

Une prude approchoit du temps
Qui fait taire les médisants ;
Son honneur antique et sévere
Nous regardoit du haut en bas ;
Il n'avoit plus qu'un pas à faire ;
Par malheur il fit un faux pas.

Un trafiquant, dans son état,
Sur l'honneur étoit délicat ;
Les autres faisoient leurs affaires,
Lui seul ne s'enrichissoit pas ;
A l'exemple de ses confreres,
Par bonheur il fit un faux pas.

Dans le cirque des beaux-esprits,
Plus d'un coureur manque le prix.
Du parterre en vain on l'espere,
Même après bien des brouhahas ;
Si, n'ayant plus qu'un pas à faire,
Par malheur on fait un faux pas.

FIN DES COURSES DE TEMPÉ.

51

# ARLEQUIN-DEUCALION,

## MONOLOGUE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

1722.

## ACTEURS.

ARLEQUIN-DEUCALION, le seul acteur qui parle.

PYRRHA, femme d'Arlequin-Deucalion.

APOLLON, celui de nos jours.

MELPOMENE, idem.

THALIE.

MOMUS, sous la figure de Polichinelle, et parlant de même.

PEGASE, le moderne.

LES ENFANTS nés des pierres qu'Arlequin-Deucalion et Pyrrha, sa femme, ont jetées derriere eux.

UNE VOIX.

La scene est sur le Parnasse, où la fable nous dit qu'aborda Deucalion après le déluge.

# ARLEQUIN-DEUCALION,

## MONOLOGUE.

# ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le double Coupeau, sur les deux ailes, et le temple de Thémis, avec une mer immense qui occupe le fond. L'orchestre joue une tempête effroyable. Eclairs, tonnerre, grêle, et pluie convenables à un déluge. On voit venir de loin sur les ondes Arlequin, jambe de-çà, jambe de-là, sur un tonneau. Le fracas cesse.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN-DEUCALION, *sur le haut ton de la tragédie.*

Quel horrible chaos, et quel affreux mélange !
O prodige inoui, qui joins le Tage au Gange !
Neptune, ton courroux ne peut aller plus loin !
Cesse ; et de tes fureurs laisse vivre un témoin.
Je promets d'immoler, si d'ici tu m'arraches,
Cent bœufs...
( *il fait un saut périlleux qui le présente sur ses pieds au-devant du théâtre.*)
Mais me voici sur le plancher des vaches.

*Passato il pericolo.* ( *Se retournant du côté de la mer.*) Serviteur, seigneur Neptune. Va chercher tes cent bœufs. Non que je ne voulusse bien te les

immoler, ne m'en dût-il rester pour ma part qu'un alloyau. Mais où diable les trouver, quand je suis sur terre le seul animal qui respire à présent...! Ma foi, le genre humain vient de boire une belle rasade! Il en a crevé. J'ai été le plus sobre: seul j'en échappe. Caron a fait là une belle journée. Il a débarqué tout ce monde-ci dans l'autre: je l'ai manqué belle! Et, franchement, ce n'est pas être malheureux d'attraper le bon billet à une si grosse loterie. Un peu de réflexion pourtant... Où est donc ce si grand bonheur? Y a-t-il ici tant à rire pour moi?

Me voilà délaissé! Je suis seul en ce monde!
Il n'est plus à ma voix personne qui réponde! (1)

N'importe, parlons toujours; ne fût-ce que pour n'en pas perdre l'habitude.

Ah! que nous allons faire un beau soliloque! Quel dommage de n'avoir point d'auditeurs! Que de bons mots perdus! Un fameux (2) misanthrope de ma connoissance, que tout le monde couroit voir par curiosité, auroit mieux été ici à sa place que je n'y suis à la mienne. Son caractere étoit celui d'un sauvage qui desiroit et qui méritoit d'être seul au monde. Ce ne fut jamais là mon goût.

Soit naturel, soit habitude,
Je chéris les mortels; je meurs si je n'en voi;
Et la plus belle solitude
Est un désert affreux pour moi.
Que vais-je devenir dans un tel abandon?

(1) Allusion au peu de monde qu'il y eut d'abord, à cause de Thimon et de Romulus, qui étoient encore dans toute leur nouveauté.

(2) Allusion à Thimon le misanthrope, qui attiroit la foule aux Italiens.

Dieux cruels...Mais, non, non! Forcés dans vos moyens,
Vous ne faites les maux que pour de plus grands
biens. (1)

Il arrivera, fin du compte, que je n'en serai que mieux. Les Dieux savent bien ce qu'ils font, et ce qu'ils défont. Les hommes ne valoient pas le diable. Ils étoient si noircis de crimes que, tenez, tel que me voilà, et peut-être un franc vaurien, je me suis trouvé, au prix d'eux, blanc comme neige. Ma foi, il ne falloit pas une moindre lessive que ce déluge, pour laver la terre et blanchir l'espece humaine! Une chose doit être bien nettoyée, quand la mer a passé par-dessus. Voilà tous mes coquins noyés : si cela ne les corrige pas, je ne sais plus ce qu'il y faut faire. Mais un peu de charité. Ménageons les absents. Songeons à nos devoirs. Remercions les Dieux de leur bonté, et profitons-en. Faisons-nous à notre état présent, et sachons en tirer parti. Qu'ai-je à me plaindre, après tout? Par exemple, je n'ai plus peur que la mauvaise compagnie me fasse perdre. *Item*, toutes mes dettes sont payées. Eh bien! je ne vois personne à qui parler; il n'y aura personne aussi qui me fasse taire. Et puis ne me voilà-t-il pas roi de toute la machine ronde. Jamais monarchie universelle fut-elle acquise à plus juste titre, et fut-elle aussi moins litigieuse... A propos! voici bien un autre bonheur auquel je ne songeois pas! Allegria! Je suis veuf! Doucement : un peu de bienséance. Pleurons une larme ou deux. Encore faut-il être bon mari une fois en sa vie. Pyrrha! ma pauvre Pyrrha! Il y a une heure et plus que je t'ai perdue; et, comme tu vois, le temps ne t'a pas encore effacée de ma mémoire. O ma tendre moitié! (Ce

(1) Vers du Romulus de La Motte.

mot-là me fait faire une plaisante réflexion : c'est que ce n'est qu'en perdant ces moitiés-là, qu'on se retrouve tout entier.) Chere moitié donc, si tu as passé comme tout le reste ici dessous, quoique j'y aye quelque petite part, ne me l'impute pas tout-à-fait. Je t'ai donné le bras sur terre, et la main sur les eaux le plus long-temps que j'ai pu ; mais, en conscience, ai-je pu voir voguer près de moi un gros tonneau, sans te laisser aller pour lui? Pardonne la préférence : cela ne m'arrivera plus. Adieu, Pyrrha ! demeurons en paix chacun de notre côté. Penses-tu que nous recruterions l'espece, nous qui depuis long-temps nous disions régulièrement deux ou trois fois par jour que s'il n'y avoit que nous deux au monde, il finiroit bientôt? Tu devenois même d'un âge à nous faire tenir parole, malgré les raccommodements. Si je te regrette donc, ce n'est que par pure et loyale amitié pour toi-même, et bien gratuitement. Je parlerai aussi de bonne foi ; tu ne m'entends pas pour t'en prévaloir : conviens de la vérité, ou jamais. Ne nous flattons pas : n'étois-tu pas grande menteuse, fort avare, très bavarde, jalouse à l'excès, même sans te soucier de moi? Justice pour justice, je ne te désavouerai pas qu'au demeurant tu ne fusses la meilleure femme du feu monde. Voilà ton oraison funebre : es-tu contente? Reçois de moi ces dernieres marques d'une tendresse vraiment conjugale. Adieu. Ma foi, disons vrai ; il n'est que le veuvage pour rapprocher les cœurs de deux époux... Çà, çà, c'est trop lamenté ! il est temps de songer à nous : mangeons un peu. J'ai sauvé mon bissac, et j'ai assez fatigué pour avoir de l'appétit. (*il ouvre son bissac.*) Voici un bon gigot froid, un dindon de la bonne faiseuse, un jambon de vingt-huit livres, deux langues, et une petite bouteille de demi-setier : c'est encore

là un dernier tour de ma chienne de femme, qui n'avoit d'autre injure que de m'appeler sac à vin. Eh bien! je ferai comme ont fait tous les autres, mais avec modération; je boirai de l'eau; voilà des fontaines à mon service. (*il mange goulument.*) *Pian piano, gula mea.* N'allons pas si vîte. Il n'est plus ici question de retourner au marché: ceci avalé, où en ravoir? Parbleu, où je pourrai: digérons; c'est mon affaire; et quand il n'y aura plus rien,

C'est au ciel à me secourir:
Je lui laisse le soin de conserver ma vie;
Il ne m'a pas sauvé pour me laisser périr...
Mais je crois que je versifie.

Je m'en suis apperçu déjà une ou deux fois; j'ai pourtant toute ma vie été assez raisonnable. Que diable ceci veut-il dire? Sur quelle herbe est-ce que je marche donc? Et quel air est-ce qu'on respire ici? Tâchons de reconnoître où nous sommes. Cela est drôle. (*il regarde à droite et à gauche.*) Je m'oriente... Ah! par la ventrebleu, me voilà bien tombé! Miséricorde! Oui.... oui.... j'y suis.... Voilà la double colline: voici le temple de Thémis. Ah! ah! je ne m'étonne plus si je rime! Hoïmé, gare la famine. Je suis sur le Parnasse. Je suis tout au sommet. Il y fait diablement sec. En récompense, il fera cette année bien crotté dans le vallon. Laissons cela: nous y regarderons tantôt de plus près. Au solide, au solide. Mon demi setier. (*il l'avale.*) En tout autre temps, j'aurois bien craint ici les écornifleurs.

## SCENE II.

ARLEQUIN-DEUCALION, UNE VOIX.

LA VOIX *d'un invisible.*

Coquin, coquin. Maraud.

ARLEQUIN, *surpris.*

Qui m'en veut? Qui va-la?

LA VOIX.

A déjeûné, à déjeûné. Tôt, tôt. Apporte, apporte.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas mes écornifleurs! Décampons. (*il remet tout dans son bissac, et le jetant précipitamment sur l'épaule gauche, s'en donne par-dessus la droite un grand coup à travers le nez.*) Ouf! je me suis cassé le nez. Quel chien de coup!

LA VOIX.

Apporte, apporte.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte toi-même. Qui vive?

LA VOIX.

Vive le roi, vive le roi. (*plusieurs fois.*)

ARLEQUIN.

Grand'merci: car il n'y a plus d'autre roi que moi. Montre-toi donc. Qui es-tu?

LA VOIX.

Perroquet mignon.

ARLEQUIN.

Ah! c'est un perroquet qui a eu, comme moi, le bonheur d'échapper. Il n'a pas eu grand'peine: il étoit sur son terrein. Il n'a eu qu'à monter de branche en branche. T'apporte à déjeûné qui voudra. Reprenons le nôtre. Baffrons. (*il mange.*) La soif me prend. Courage! Buvons de l'eau. (*il va*

*aux fontaines, et boit.*) Ah! jarniblen, quelle eau! qu'elle est forte! La tête m'en tourne: cela vaut du vin. (*il en reboit.*) Ma foi! messieurs de Bourgogne, je vous défie d'être plus gais et plus ivres que je me le sens! Mais cela prend. Ne voilà-t-il pas le cœur qui me démange de faire des hommes. Hélas! où est le temps où l'on en faisoit tout seul! O Prométhée, mon pere, qui eûtes ce beau secret, et qui me donnâtes le jour sans avoir eu jamais besoin de fille ni de femme pour cela! Pendant que vous allumiez mon corps au feu du soleil, et que vous étiez si près des astres, il ne tint qu'à vous de tirer mon horoscope, et d'y lire mon aventure: vous m'auriez laissé la recette d'une si commode génération. J'aurois bientôt du monde avec qui jaser et me désennuyer ici... Ah! ah! gardez votre recette, mon pere, en voici une bien meilleure. Peste, la belle dame! C'en est assez; j'ai mon affaire.

## SCENE III.

ARLEQUIN-DEUCALION, MELPOMENE.

Melpomene entre à pas graves, et se promene comme quelqu'un qui rêve profondément. Elle est vêtue en actrice à la romaine; tient le poignard d'une main, attribut de la tragédie, et la trompette de l'autre (1), attribut du poëme épique. Elle serpente majestueusement sur la scene, sans prendre garde à Deucalion; faisant des mines passionnées, poussant des ah! des hélas! des dieux! des qu'entends-je! et gesticulant à grand tour de bras.

ARLEQUIN, *après avoir tourné long-temps autour d'elle, et l'avoir fixée comiquement.*

C'est Melpomene; c'est la Muse de la tragédie. Je ne la reconnoissois pas d'abord, à cause de cette trompette qui me la faisoit confondre avec sa sœur Calliope. Je ne songeois pas qu'elles font depuis peu bourse commune; et que ce que nous appellions tragédie n'étoit plus qu'un amas de quinze ou dix-huit cents vers épidramatiques. Elle me fait peur et pitié. Oh! comme la voilà haut guindée! Quels gestes! Quels regards! De pied en cap elle est toute convulsion. Cette figure-là ne laisseroit pas que de me faire rire quelquefois, et de m'amuser. Abordons-la, et lui troussons un compliment qui la dispose à notre union. (*il se présente comiquement.*) Madame, oserois-je interrompre un instant vos sublimes extravagances? Il ne s'agit que d'une bagatelle; c'est de m'épouser.

(1) Ce mélange des deux attributs est une allusion au défaut des tragédies du temps, où l'épique étoit le ton dominant.

J'offre à vos yeux l'unique et précieux reste du feu genre humain, dont, si cela vous plaît, au lieu de notre épithalame, nous ferons l'épitaphe. Oui, madame, vous voyez le genre tout entier, tant mâle que femelle, dans mon seul individu. Mes freres et moi, il n'y a qu'un instant, nous étions rangés sur la surface de la terre, comme des pieces d'échecs sur un échiquier. Rois, reines, cavaliers, piétons, et fous de toutes couleurs, étoient à leurs places. Les Dieux s'en jouoient : nous allions et venions à tort à travers à leur gré. Je ne sais quel mauvais joueur d'entre eux eut un échec et mat qui lui fit perdre la partie. C'étoit sa faute : il voulut que ce fût celle des pieces ; et, comme ceux qui perdent aux cartes, et qui les mordent de rage, dans la sienne il ramassa pele-mêle, et jeta tout cul sur tête dans cette boite que vous voyez. (*en se montrant.*) Pions, cavaliers, reines, rois et fous ; je suis la petite boite qui renferme un si bon onguent. Que de moi ressorte canaille et potentats! Prenez la clef, et rouvrez à cette malheureuse multitude. Marions-nous. C'est sauter un peu légérement de la barriere au but : c'est un trait de mon métier. D'ailleurs, ne nous flattons point ; nous n'avons pas de temps à perdre, vous ni moi. Je suis d'un certain âge, aussi bien que vous autres pucelles de céans. Reculer la queue du roman jusqu'à son douzieme volume, ce seroit risquer la postérité ; et vous toutes, comme moi, êtes ici de moitié dans le profit. Car enfin, que je meure sans lignée, adieu les hommes : plus d'hommes, plus de fous ; donc plus de poëtes : et qui vous cultivera dès lors ? Qui vous invoquera ? Que ferez-vous ? (*Melpomene le regarde dédaigneusement, et s'en va : Arlequin l'arrête.*) Madame, êtes-vous muette ? (*il crie de toutes ses forces.*) êtes-vous sourde ? (*à part.*) Attends, attends, voici, voici

qui te rendra l'ouie. (*il tire un sifflet, et lui en donne un grand coup dans le tuyau de l'oreille. Melpomene fait un saut, et lui lance un regard de fureur.*) Hé! qui diable, madame, on ne sauroit avoir raison de vous, sans ce petit instrument là! (*il reprend le ton héroïque.*)

Eh bien! puis-je à présent,
Puis-je espérer l'honneur où mon amour aspire?

(*elle redouble d'indignation, et lui, reprend le ton comique.*)

Ah! vous ne voulez pas! Nous allons donc bien rire!

(*Sur le ton fier.*)

Venez, allons au temple, où je veux, malgré vous,
Vous jurer à l'autel tout l'amour d'un époux. (1)

Oh! pour le coup vous avez raison de faire la mine; je suis en faute. Pardonnez-moi ce vilain mot d'époux: je voulois mieux dire. Ne vous promettre en effet que l'amour d'un époux, ce ne seroit pas vous promettre grand'chose... Vous me plantez-là! Ah! c'est donc tout de bon. (*il la retient encore par le bras, et perdant tout respect.*) Parlez donc, hé! madame la bégueule, c'est bien faire la renchérie. Sentez-vous bien ce que vous refusez? Ne suis-je pas actuellement le plus grand parti de l'univers, le ciel même y compris? Apprenez qu'un homme tel que moi, devenu le seul de son espece, est plus rare qu'un Dieu; et plus nécessaire ici bas que ne le seront jamais vos sœurs, vous, et votre benêt d'Apollon. Laissez seulement repasser de l'eau quelque temps sous les ponts, vous verrez ce que j'ai de bon bien au soleil; et si quelqu'un de ma richesse

(1) Ces deux vers sont de Romulus parlant à Hersilie.

ne mérite pas bien les Dieux pour alliés (1). Je ne vous apporte pas moins en mariage que les quatre parties du monde, dont je découvre la derniere du haut de ce mont prophétique. Je vous fixe, pour votre douaire, des millions sans nombre, assignés sur ma galerie du Mogol, et mes mines de Golconde, en attendant celles du Pérou... Cela ne la tente point. Elle me tourne le dos... Adieu donc. J'aurai à choisir entre ses huit sœurs... Madame, madame... attendez que je vous rende un service. Qu'est-ce que c'est que ce chiffon de papier qui traine à la queue de votre robe? (*il l'ôte et lit.*) Cinquieme acte de Romulus (2).

## SCENE IV.

### THALIE, ARLEQUIN.

Thalie entre en jouant des castagnettes, dansant, chantant, solfiant des airs légers, faisant des entrechats, etc.

ARLEQUIN.

La mal-peste! voici une gaillarde, celle-ci. Monsieur le commissaire, alerte (3). Je n'en réponds pas. Sauvez-nous l'amende! La commere aura autant de peine à se taire, que l'autre en avoit à parler. (*elle approche d'Arlequin, la bouche ouverte: il met la main dessus, crie au secours, et dit tout ce qui*

(1) Romulus dit que les Romains ont les dieux pour alliés, et des rois pour sujets.

(2) La piece finit au quatrieme acte.

(3) Apostrophe au commissaire qui assistoit là de la part des Comédiens françois, pour verbaliser en cas de dialogue. La risée lui déplut beaucoup; mais il lui fallut avaler la pilule.

*suit avec une volubilité qui lui coupe continuellement la parole.*) Te tairas-tu, Serpent! Je te connois. Tu es, je gage, Thalie, la Muse de la comédie..... Te tairas-tu! Il t'appartient bien de babiller, quand ton aînée a la gueule morte.... Tu ne l'ouvres que pour médire du tiers et du quart. Je suis sûr que c'est ta langue qui vient d'allumer contre nous le courroux céleste... en publiant ses fredaines... Petite ridicule, qui ne saurois souffrir qu'on le soit en repos..... Que dira-t-elle.....? Que dira-t-elle.....? Paix, paix, de par le diable et les comédiens François! Paix donc, bavarde, impertinente, étourdie! Te tairas-tu! te tairas-tu! Ta, la, la, ta, la, la, (*elle s'enfuit de rage, en se bouchant les oreilles.*)

## SCENE V.

ARLEQUIN.

Ouf, je n'en puis plus! J'ai perdu haleine. Quel travail de fermer la bouche à une femme en train de parler! (*il est interrompu par les sauts périlleux de cinq ou six de ses camarades.*) Tubleu, quelles gambades! Ce sont apparemment les sylphes, habitans de l'air, joyeux de le voir plus serein. Allons voir aux sept autres Muses, à qui jeter le mouchoir.

(*Exercices des sauteurs.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

PYRRHA.

Elle descend du haut du cintre, assise sur Pégase, qui se renvole et disparoît, dès qu'elle a sauté sur terre; et, comme quelqu'un qui vient d'échapper du plus affreux danger par une voie extraordinaire autant qu'inespérée, elle va, vient, et s'agite avec les émotions d'une femme hors d'elle-même. Après s'être enfin remise un peu de cette altération, elle pleure et se lamente en malheureuse qui se croit seule au monde, et tombe accablée enfin de douleur et de lassitude, sur un gazon, où elle s'endort.

## SCENE II.

PYRRHA, APOLLON.

Apollon, une flûte allemande à la main, au lieu de lyre, entre en fredonnant des airs d'opéra; et tout-à-coup, appercevant Pyrrha endormie, tombe en admiration, la considere, se passionne pour elle, s'en approche à pas lents, de peur de l'éveiller, embouche sa flûte, et joue le sommeil d'Issé.

## SCENE III.

### APOLLON, PYRRHA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *abymé dans ses pensées, ne voyant, n'entendant rien, (à part.)*

Quel chien de pays! Maugrebleu des Caillettes! Et ce sont là ce qu'on appelle les Filles de Mémoire! A la bonne-heure, de mémoire tant qu'on voudra; ce ne sont pas assurément des Filles de jugement: car il faut l'avoir entièrement perdu, pour refuser, comme elles font, une main telle que la mienne. J'emploie, depuis deux heures, toute ma rhétorique, pour faire accepter mon auguste personne et mes vastes Etats, c'est comme si je parlois à des folles. L'une me répond en me raclant le boyau au nez: l'autre me paie d'une cabriole: celle là d'une chanson: celle-ci en me montrant les cornes avec deux pointes de compas, prêtes à me crever les yeux: celle-là tient les yeux fichés au ciel, pendant que je lui marche et remarche sur les deux pieds, comme si je marchois sur les pieds d'une statue de bronze: les autres me donnent de leurs marottes par le nez: ah! la sotte académie! 1, 2, 3, 4, 5, *ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut:* voilà tout leur dictionnaire. Ces sons-là ne laissent pas pourtant que d'exprimer quelque petite chose; car lorsqu'une de ces carognes-là m'a chanté je ne sais quel air brusque, j'ai fort bien entendu: « Vous y perdez vos pas, Nicolas. Quand une autre m'est venu corner aux oreilles un air terrible, j'ai entendu, comme si je l'entendois encore, qu'elle me disoit:

Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne:
Je suis accoutumée à ressentir la haine,
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.

Ainsi du reste. D'abord, ne voyant que chanteuses et danseuses, j'ai cru qu'il n'y avoit qu'à rire, que c'étoit du vin en perce, et que j'étois à même ; et me voici tout aussi avancé qu'auparavant. D'où viendroit ce prodige ! C'est qu'apparemment celles-ci ont peur des dieux ; et qu'à cause des petites tracasseries qu'il vient d'y avoir entre eux et les hommes, elles craindroient de se brouiller en cour, si elles faisoient bon visage à un disgracié. Elles n'osent en réparer l'espèce. Le scrupule est rare et nouveau parmi des filles de magasin. Eh bien soit, point de ménage, ce n'est plus ma faute : j'en prends acte. Madame la Postérité, tirez-vous du néant comme vous pourrez. J'y ai regret ; car voici le seul temps, l'heureux temps où le père seroit aussi certain que la mère. Qui pourroit rendre ma race problématique ? Il n'y a de mâle ici que moi. Apollon n'est qu'un efféminé. Depuis des siecles qu'il est avec neuf filles, ne sont-elles pas encore pucelles...? (*il entend ici la flûte d'Apollon, se tourne, et le voit.*) Qui parle du loup... j'entends son patois : il parle à une belle dormeuse : voyons-la. (*il s'avance, regarde par dessus l'épaule d'Apollon, et reconnoit Pyrrha. Il revient épouvanté.*) Comment ! C'est bien le diable ! Ma femme !

Ah ! je n'en doute plus, au transport qui m'anime :
Ma main, tu n'as commis que la moitié du crime. (1)

Malheureux ! Je me croyois le plus innocent des humains, parce que les dieux m'avoient sauvé des eaux ! J'étois le plus coupable, puisqu'ils me conservoient à ma femme....! Elle s'est bientôt lassée d'être morte ! Mais à quelle intention le drôle est-il

(1) Deux vers de Rhadamiste, en reconnoissant Zénobie.

si près d'elle ! Ecoutons un peu. ( *Apollon en est à l'endroit de l'air fait sur ces paroles :* Coulez si lentement, etc. ) Je suis au fait : j'entends tout cela mot-à-mot. Il parle aux ruisseaux , au zéphyr , à l'écho , et il leur ordonne de couler lentement , de murmurer tout bas, de souffler légérement, et même à l'écho de se taire : cela est mignon et galant. ( *La flûte passe à l'air de ces paroles du sommeil d'Issé :* Que d'attraits ! Que d'appas ! Contentez-vous, mes yeux ! Parcourez tous ces charmes ! ) Est-il fou ? Le voilà qui parle à ses yeux , comme si ses yeux avoient des oreilles : il leur dit de parcourir les charmes de ma femme ! Ah ! par ma foi, ils n'auront pas bien du chemin à faire..! ahi ! ahi ! (*Payez-vous, s'il se peut.*) Doucement, seigneur Apollon ! Vous vous passionnez par trop. ( *Apollon se courbe sur sa belle dormeuse* ) Je vais vous payer, moi, en monnoie courante du pays. Comme diable vous y allez. Il n'y auroit qu'à vous laisser faire, vraiment ! ( *il fait tomber une grêle de coups sur le dos d'Apollon, qui s'enfuit.* ) .

## SCENE IV.

### ARLEQUIN, PYRRHA.

Pyrrha éveillée aux cris d'Apollon se leve brusquement, et voit son mari. Le mari regarde sa femme, comme un homme en extase. L'étonnement de la femme n'est pas moindre. La surprise réciproque donne lieu à une scene muette et comique. Arlequin rompt enfin le silence et déclame :

Victime d'un époux contre vous conjuré (1),
Victime d'un amour gourmand, désespéré,

(1) Parodie de la reconnoissance de Rhadamiste et de Zénobie.

Que mon ventre a poussé jusqu'à la barbarie,
Comment diable as-tu fait pour échapper, ma mie?

PYRRHA *met le doigt sur sa bouche, et fait signe qu'elle est muette.* )

ARLEQUIN.

Elle a perdu la parole! Ah, je vois ce que c'est! Le saisissement lui aura gelé le bec. Gare le dégel! Ce sera une belle débacle. Ecoute, ma femme, je vois trop ce que tu me veux dire. Je t'ai un peu laissée là dans le besoin : mais quand je t'aurai tout dit, tu entreras dans mes raisons, et tu m'excuseras.

Quand j'eus dévidé tout le peloton de ficelle attachée au cerf-volant sur lequel je t'avois posée, en m'abandonnant sur les eaux, et qu'alors je t'avois perdue de vue dans les airs; je pris le parti, ne pouvant mieux faire, de me nouer vîte le reste autour du col, et de continuer à nager de mon côté, pendant que du tien, tu continuois à voler au gré du grand vent qu'il faisoit. Tu me servois de voile, et la bise qui te souffloit en poupe me faisoit fendre les flots avec une rapidité de tous les diables. Après avoir voyagé de cette étrange façon tous les deux pendant la matinée, nous servant l'un et l'autre, toi de force mouvante, et moi de point d'appui, j'entendis sonner midi sous mon ventre à un clocher sur le coq duquel je me trouvois. J'étois à jeun, et passablement fatigué ; ne voilà-t-il pas que j'apperçois peu loin de moi un tonneau roulant sur les ondes : à la vue d'un objet si intéressant, je fais les cinq sens de nature pour en approcher. Le courant l'entraînoit à gauche : le maudit vent qu'il faisoit te faisoit voler à droite : l'instinct me tiroit vers le tonneau. Je voyois l'instant où tu t'allois souiller du meurtre de ton cher époux : tu m'étranglois. Pour

t'épargner ce parricide, j'ai tiré des ciseaux de ma poche, et crac, je me suis mis à l'aise, en te recommandant aux dieux. J'ai agrippé le tonneau, l'ai enjambé ; et ne te voyant pas tomber, je m'étois flatté jusqu'ici, t'ayant laissée plus près du ciel que de la terre, que tu aurois pris le plus court chemin, en achevant la montée au lieu de tenter la descente. Tu as pensé autrement : tu ne m'as pas voulu quitter, que tu ne me susses noyé. Grace au ciel, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre : nous voici encore ensemble ; et je n'ai été veuf qu'une heure ou deux. Mais, dis-moi, par quelle diable de voiture as-tu pu débarquer du haut des airs ici-bas ?

( PYRRHA *désigne encore ici, plus fort que la premiere fois, qu'elle ne sauroit parler.* )

ARLEQUIN.

Ce n'est, ma foi, pas pour rire : voilà une femme devenue absolument muette. Cela lui vient de la peur. Parbleu, la peur, convenons-en, est une divinité bien puissante. J'ai lu dans une vieille histoire, qu'elle délia la langue à un enfant de trois mois, qui voyoit qu'on alloit tuer son pere : le prodige étoit grand, puisqu'il frappa les assassins, et les désarma. En voici bien un autre ! Arrêter la langue d'une femme ! et d'une femme comme la mienne ! cela passe le prodige. Il faut le voir pour le croire. Il se faut résigner à tout ; et même tout prendre, tant qu'on peut, du bon côté. Hé bien, j'avois le bonheur d'être veuf ; je ne le suis plus : patience ! Elle est muette ; du moins, il n'y a que demi-mal. ( *à Pyrrha.* ) Apprends-nous au moins par quelque signe, comment, après t'avoir laissée au haut des nues, je te retrouve ici, sans que tu te sois cassé bras ni jambes.

(PYRRHA *fait les démonstrations qu'elle imagine, faisant cluquer sa langue contre le palais, et remuant ses bras comme deux aîles, pour faire entendre qu'elle est venue montée sur le cheval Pégase.*)

ARLEQUIN.

J'y suis. Je t'entends. Tenez, ce sera ce maudit Pégase qu'elle aura trouvé en l'air sous sa main, au moment précis où je tranchois le fil de ses jours. (*à part.*) Ce cheval-là est né pour se charger de bien mauvaises marchandises. (*haut.*) Je te félicite d'une si belle rencontre : et où est-il? Ne pourrois-tu pas me montrer où tu l'as laissé?

( PYRRHA *lui montre l'endroit où il a disparu, en la posant à terre. Il y court; et Pyrrha, restée seule, fait un monologue pantomime, qui tend à exprimer sa joie et son étonnement.*)

( ARLEQUIN *rentre, monté sur Pégase qui a des oreilles d'âne et des aîles de dindon. Il est caparaçonné d'affiches de pieces nouvelles jouées cette année.* Romulus *est sur le poitrail, et* la Mort d'Annibal *au cul* (1); *le Cavalier, dans son style polisson, plaisante sur cette* Mort, *au cul. Puis, reprenant son style de théâtre :*

Enfin le voilà donc, ce cheval admirable,
Si fameux, si vanté dans l'histoire et la fable!

Le temps lui a bien accourci les aîles ; mais lui a diablement alongé les oreilles en récompense. Pendant que nous sommes dessus, caracolons un peu, et faisons le manege! ( *il pique des deux, la mazette rue.* ) Ma femme, gare! gare! mets-toi de

(1) Piece de Marivaux.

côté : tu vas voir beau jeu, encore que la corde soit rompue. Choisissons : sur quel ton le prendrai-je? Faisons du tragique. Cela est beau, long, et facile. Allons, gai! Un impromptu de deux mille vers. ( *il pique, repique ; Pégase fait des haut-le-corps, des voltes, etc. Arlequin se tient aux crins et s'écrie :* )

Oui, tous ces conquérants rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort. (1)

( *Là il culbute sur le dos : se releve pesamment, la main sur le bas de l'échine, qu'il se frotte douloureusement, répétant :* Après sa mort; après sa mort...) Me voilà tout éclopé. Jarnibleu, c'est bien dommage! J'allois beau train! Regagnons l'étrier. ( *il se rapproche de Pégase qui continue ses courbettes ; il le flatte, et fait si bien qu'il se remet en selle.* ) Où en étois-je? Là, là; là, bellement, mon ami. Allons, bride en main! Pian, piano; pian, piano. Un peu d'épidramatique. Cela repose les poumons. Partons! ( *il rentre en enthousiasme, et prononce avec emphase :* )

Je chante Romulus... Pégase, attends, demeures!
Je chante Romulus, qui, pendant vingt-quatre heures,
Vit tramer contre lui quatre ou cinq attentats,
Et sut les esquiver par quatre ou cinq combats...

Oh, ma foi, voilà trop de besogne pour le moment! remettons cela à une autre fois; et pelôtons en attendant partie. ( *à Pégase.* ) Çà, mon drôle, je veux ne faire qu'une petite fable ; là, quelque chose de gai, de riant, de léger, d'enfantin. Met-

---

(1) Les deux premiers vers d'Artémire, seconde tragédie de Voltaire.

tons-nous au pas, comme quand tu vas à la fontaine. Fort bien. ( *il recite.* )

Dom Jugement, dame Mémoire,
Et demoiselle Imagination...

Et demoiselle Imagination ! Voilà un vers heureux ! Qu'on dise encore qu'on s'y perd en épithetes superflues ! Et demoiselle Imagination. La mesure y est : il n'y a plus qu'une rime à trouver. Et demoiselle Imagination ! Les cinq pieds y sont. Parle donc, cheval ; où sont les tiens ? Es-tu de bronze ? Il s'appesantit de plus en plus. Et demoiselle Imagination ! Le voilà fourbu ! Il s'arrête : il plie le jarret. Et demoiselle Imagination ! Il donne de la croupe à terre : nous voici bien ! Peste soit de la lourde Imagination, qui rompt bras et jambe à ma rosse. Et demoiselle Imagination ! Bon ! nous voilà embourbés. Je veux pourtant aller jusqu'à la rime : je n'en suis pas loin. Iras-tu, criquet, chienne de haridelle ! Imagination... Imagination... Il faut un coup de feu pour rimer là-dessus. Je m'y rends. Ma femme, par charité, va m'emplir le cul de mon chapeau, de l'eau de l'une de ces fontaines. (*elle prend le chapeau, en creuse la forme, et va puiser.*) Tenez, voilà mon bidet sur ses quatre jambes ; comme sur quatre piliers ! Quand branlerons-nous d'ici ? (*Pyrrha revient, le chapeau plein ; Arlequin le vuide, se le renfonce dans la tête ; broche son détrier, lâche la bride, et s'envole criant :* )

Quelle fureur trouble mes sens (1) !
Quel feu d'enfer en moi s'allume !

---

(1) Parodie des quatre premiers vers des fameux couplets de Rousseau.

Démon des flons, flons, je te sens !
Vîte, qu'on m'apporte une plume...

(*Les deux derniers vers se perdent dans les nues, où l'emporte Pégase.*)

(PYRRHA, *qui le croit perdu, fait tous les gestes d'une femme au désespoir, et qui pense de nouveau être seule au monde.*)

ARLEQUIN, *à la faveur d'un beau saut périlleux, dont Francisque se tiroit en maître de l'art, retombe des nues sur le théâtre.*

Ouf ! C'est pour l'amour de toi que je reviens à terre : je serois dans l'olympe à cette heure, si je ne m'étois heureusement accroché après l'arc-en-ciel, d'où j'ai fait le joli saut que tu viens de voir : heureux de l'avoir perdu, comme toi de l'avoir trouvé. Où en serois-tu ? Quel chien de cheval est-ce-là ? S'il n'est aux cieux, il est à tous les diables. Il va toujours trop haut ou trop bas. Bien fou qui s'y frottera désormais : fussent (1) les pages des grandes et petites écuries... Or ça, ma chere moitié, parlons d'autre chose. Rentrons dans le domestique, et voyons aux affaires du ménage. Nous voilà face-à-face, pour le coup, et bien au large. Il n'y a plus que nous d'homme et de femme sur la terre ! Le beau lit de grandeur ! Qu'en dis-tu ? Il est temps, depuis je ne sais quand, de nous rapprocher une bonne fois, et de nous faire quelque petite compagnie : ou bien, seul à seul nous allons furieusement nous ennuyer. Hélas ! où est le temps que nous peuplions plus que nous ne voulions, et sans qu'il en fût besoin. Nous avions un

(1) Les pages avoient l'entrée gratis aux théâtres de la Foire; et tout en étoit plein dans celui-ci : aussi eurent-ils bonne part à la risée.

enfant tous les ans : c'étoit une rente infaillible ; et, malheureusement, nous n'avions alors que celle-là. Comme tout vient mal-à-propos ! En ce temps-là, nous n'avions rien à laisser : aujourd'hui que nous regorgeons de biens, nous nous trouvons sans héritiers. Je ne sais ; le cœur me dit pourtant qu'il m'en viendra de façon ou d'autre. Entrons dans le temple de Thémis que voilà. Graissons le marteau, pour que la porte s'ouvre. Avec des offrandes, on a des oracles... Mais quoi ! on nous prévient ! Une invisible main ouvre les deux battants ! L'Amour et la plus jeune des Graces nous font signe d'avancer ! Ce sont deux jolies divinités qui s'intéressent à la population : nous ne pouvons agir sous de meilleurs auspices. (*L'Amour et une jeune Grace exécuterent un pas de deux, qui fut fort applaudi : c'étoit le début de mademoiselle Sallé et de son frere, devenus depuis si célebres.*)

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN *à Pyrrha.*

Y ENTENDS-TU quelque chose ?

(PYRRHA *fait signe que non.*)

ARLEQUIN.

Ma foi, ni moi non plus : il vaudroit autant ne nous avoir rien dit. Que nous prenions les os de notre grand'mere ; et, qu'après nous être voilés, nous les jetions derriere nous ! c'est là de l'algebre. Notre grand'mere ! Est-ce de la mienne, ou de la tienne, ou des deux, que l'oracle veut parler ? Ce ne sauroit être de la mienne : je suis petit-fils de Prométhée : il n'eut jamais de femme. Tout le monde sait qu'il fabriqua mon pere de ses propres mains ; et qu'il l'anima avec un verre ardent. Pour ta grand'mère, à toi, tu n'ignores pas que nous la mimes, il y a plus de vingt ans, sur un bûcher bien allumé ; et que le vent emporta les cendres à tous les diables : cours après. Je m'y perds. O déesse Thémis ! qu'on vous reconnoît bien à ce maudit jargon-là. Je courois à vous, comme on fait pour trouver des lumieres ; et me voici plus emberlicoqué, et plus incornifistibulé que jamais ! Le piquant, c'est qu'elle m'a dit que, moyennant cela, elle et moi, nous

aurons plus de monde que nous ne voudrons ; et je voudrois déjà, aussi bien que toi, voir autour de nous une famille de quinze ou vingt enfans tout formés, comme elle nous promet qu'ils seront tout en naissant. Mais nous renvoyer aussi pour cela aux os de nos grand'-meres, c'est ne plus rien nous dire. Quand même nous les aurions, les beaux passe-temps de les jeter, d'engendrer en les jetant derriere soi ! Le pré ne vaut pas encore si fort la fauchure, que, du moins, la fauchure ne dût avoir les agréments de l'ancienne façon ! ( *il rêve profondément.* ) Patience ! Je crois entrevoir d'où vient l'obscurité dont on nous a régalés. Nous avions les mains vuides. Ce n'est pas là le compte de la divinité du lieu. Je lui ai bien, à la vérité, beaucoup promis ; mais elle veut du comptant : comme s'il y avoit, à cette heure, quelque chose à risquer avec moi ! avec le monarque universel ! Voilà pourtant l'enclouûre, ou je suis bien trompé..! Paix ! paix ! Je vois venir un autre oracle qui pourra nous expliquer celui-là.

## SCENE II.

### APOLLON, ARLEQUIN, PYRRHA.

( APOLLON *voyant Arlequin, veut fuir.*)

ARLEQUIN *l'arrête.*

Faisons la paix, brave Apollon ; j'ai besoin de vous. Touchez-là : point de rancune. Vous en contiez à ma femme : je vous en ai un peu voulu d'abord ; mais tout cela ce n'étoit que pour rire. Expliquez-nous, de grace, ce que veut dire Thémis. Nous lui demandons comment nous ferons pour repeupler la terre : elle nous dit de jeter derriere nous les os de notre grand'mere : c'est comme si elle nous

avoit dit de prendre la lune avec les dents. O vous, recteur de l'université de l'Olympe, expliquez-nous cet hébreu-là ! Je ne vous demande qu'un monosyllabe. Cela ne commettra pas votre divinité comique.

( APOLLON *chante l'air qui a pour refrain :* Ne m'entendez-vous pas? *et finit par prononcer le refrain* Ne m'entendez-vous pas? )

ARLEQUIN.

Non : je suis pris sans verd cette fois-ci. Vous chanterez demain ; parlez à cette heure, et vous expliquez mieux, si vous voulez que je vous entende.

( APOLLON *gesticule agréablement, en chantant l'air de* Vous m'entendez bien, *jusqu'aux trois premiers vers.* )

ARLEQUIN.

Hé bien?

( APOLLON *continue l'air, et finit par dire le refrain :* Vous m'entendez bien? )

ARLEQUIN.

Comme auparavant : comme si vous n'aviez rien dit. Tirez-nous-en d'un autre.

( APOLLON *entonne lugubrement l'air des Pendus :* Or écoutez, petits et grands... )

ARLEQUIN.

Au diable la chienne de musique ! Je vois bien qu'il en faut encore venir à battre la mesure.

( *il tire sa batte, Apollon s'enfuit.* )

## SCENE III.

### ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

Je suis bien las de tout ceci, et du sot rôle d'avoir à parler seul. Depuis que je suis ici, je n'ai entendu jaspiller que le perroquet et Thémis, qui ne savoient l'un ni l'autre ce qu'ils disoient : n'y a-t-il donc céans que les pierres et les bêtes qui parlent? Car pour me faire au langage des neuf femelles, et de leur sot président, j'aimerois autant passer ma vie à l'Opéra : c'est-à-dire, en deux mots, ô mon grand papa, que j'aimerois mieux être côte-à-côte avec vous sur le mont Caucase, qu'en pareille compagnie sur le mont Parnasse. Que ce gros tonneau qui m'a sauvé la vie n'étoit-il plein de vin, comme je l'ai cru d'abord. A peine l'avois-je enjambé, que je m'en enquis par un petit trou que je fis, et qui me détrompa. La peste! si c'eût été du vin, je ne consulterois pas d'autre oracle. Voyons du moins ce qu'il a dans le ventre. (*il le met sur cul, et le défonce.*) Ah! ah! cela m'a tout l'air d'avoir été le trésor de quelque Houbereau, qui n'a pas été aussi heureux que son bagage. (*il tire un gros volume et lit:* Nobiliaire de la Thessalie.) Ha, ha, ha, jolie piece de cabinet, le lendemain d'un déluge! Voilà une lecture bien de saison, bien curieuse et bien amusante pour ma femme et pour moi. Laissons-la, toutefois, à nos neveux. Si les Dieux nous en donnent, et qu'ils soient aussi sages que leurs prédécesseurs le furent peu, que penseront-ils d'une génération de la même espece qui se sera coupée, et dont le demi-quart d'une auro dit

au reste : retirez-vous, insectes, vous ne nous ressemblez point ; vous et nous sommes deux. Cela les fera rire. Ils béniront le brouillement des cartes. Ma suprématie aura soin de les égaliser : les cadets seront freres de leurs aînés; et l'inégalité détruite, je réponds du bon ordre et de la félicité universelle. Je ne suis pas bête, je remarquois cela long-temps avant que la pluie tombât : elle est tombée; la maudite génération a disparu. Je reste : renouvelons la police, et que tout aille comme il faut. (*il met le Nobiliaire à côté, et tire un sac de procès.*) Oh ! oh ! voici un procès qui a duré plus que le monde.

ÉTIQUETTE

POUR le sieur MATHANAZE, admirateur des anciens;

CONTRE dame PHILANTIE, admirateur des modernes.

Ce procès ne pouvoit mieux tomber. Il est ici chez le juge compétent. Je remettrai tantôt les pieces sur le bureau d'Apollon : il feroit bien d'être pour l'admirateur des anciens; mais les neuf Pucelles seront, à coup sûr, pour les modernes. On se tignonnera, et cela me donnera du passe temps. (*il aveind une paire de pistolets.*) Tubleu ! voici une autre drogue, celle-ci ! (*il les examine, les bande, les tourne et les vire.*) Il faut dire la vérité, ces coquins d'hommes étoient bien adroits. Si je ne suis le plus fort, a dit l'un, je serai le plus traître. On inventa cela pour tuer, et tuer à coup sûr, à l'aise, en remuant un doigt. Avec cela, le plus lâche tuoit le plus brave. Eh fi ! dans les premiers temps on s'assommoit avec des pierres et des massues : quelle grossiereté ! Vivent les nations policées ! Puisque

nous ne pouvons nous passer de nous tuer, tuons-nous; soit: mais tuons-nous proprement, facilement, et comme on ne se tuoit pas dans les temps de barbarie. Une pincée de poudre, du plomb gros comme rien, là-dedans, paf! je mets un César à terre. (*En disant cela il lâche le pistolet, qui part; il le laisse choir, et lui-même tombe à terre de frayeur. Pyrrha, qui est tombée aussi, se releve la premiere, et lui prend la main pour le relever à son tour.*)

ARLEQUIN, *d'une voix foible.*

Qui est-ce qui me tire! Est-ce Alecton, Mégere, ou Tysiphone? (*il se leve.*) Ah! c'est toi, Pyrrha. Je ne suis donc pas encore mort? Continuons de vivre, en attendant mieux. (*il ramasse les pistolets.*) Voilà une arme bien brutale! J'en fus aussi toujours l'ennemi capital. Il ne sera pas dit que j'aurai transmis cette machine scandaleuse à la postérité, s'il y en a jamais une. (*il les jette le plus loin qu'il peut dans la mer, l'un après l'autre.*) Allez-vous-en à tous les diables, d'où vous venez; et que d'ici à la fin des temps, on n'entende plus parler de pistolets, de fusils, ni de (1) Fuzilier. (*il tire du tonneau un nouveau sac de procès.*) Autre procès; voyons l'étiquette.

POUR le sieur LYCAON, demandeur;

CONTRE sa mere, ses freres, ses sœurs, ses enfants, ses neveux, et autres; défendeurs.

BROCHET Pr.

Jetons aussi cette pierre de scandale au fond de

---

(1) Auteur qui, avec Le Sage, triomphoit alors aux Marionnettes.

POLICHINELLE.

Je suis tout prêt; tu n'as qu'à dire:
Sur quoi veux-tu de mes leçons?

ARLEQUIN.

Mon épouse et moi nous songeons
Au moyen de pouvoir repeupler votre empire.

Nous avons là-dessus consulté Thémis. Prenez, nous a-t-elle dit, les os de votre grand'mere, et les jetez derriere vous. O vous, qui avez si savamment inspiré tant de commentateurs, ne pourriez-vous pas nous donner la clef de cet oracle?

POLICHINELLE.

Rien n'est plus facile à faire;
Vous le saurez en deux mots:
La terre est votre grand'mere,
Et les pierres sont ses os.

Ramassez ici des pierres: jetez-les par-dessus votre tête. Tournez-la. Toi tu auras fait des garçons que tu verras aussi sots que toi: elle des filles qui lui ressembleront.

ARLEQUIN.

Voilà parler, cela! Rien n'est plus simple. J'enrage de ne l'avoir pas deviné. Morbleu! je t'admire d'avoir si bien dit, maître fou comme tu l'es.

POLICHINELLE.

Il est bon là! Et qui est-ce qui ne se dément pas quelquefois? Pourquoi le fou, de temps en temps, ne diroit-il pas de bonnes choses, puisque Le Sage (1), de temps en temps, en dit de si mauvaises?

(1) Le Sage, dont on jouoit alors les pieces, dans la loge voisine, aux Marionnettes.

ARLEQUIN.

Il a raison : et je commence à mieux penser d'Apollon et des Muses, que je ne faisois. Ils font bien d'être muets ; il vaut mieux se taire que de mal parler. Et que me demandez-vous, seigneur Momus, pour votre droit d'avis ?

POLICHINELLE.

Une petite grâce qui ne te coûtera guere.

ARLEQUIN.

Et quelle ?

POLICHINELLE.

Fais-moi l'amitié de me jeter au fond de la mer.

ARLEQUIN.

Et pourquoi cette vapeur de misanthropie ?

POLICHINELLE.

Je deviens honteux et las de mon baragouin.

ARLEQUIN.

Hé bien ! demeure ici. Tu ne pouvois être mieux tombé. Te voilà chez Apollon. C'est le grand maître de langue ; il t'en enseignera une propre à mieux prononcer tes oracles.

POLICHINELLE.

Lui et les siens ne m'apprendront qu'à dire des sottises : jette-moi dans la mer, encore une fois, par charité.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien n'ai-je plus besoin de toi. (*il jette à la mer la marionnette, qui baragouine un cri de joie en l'air.*)

## SCENE V.

### ARLEQUIN, PYRRHA.

ARLEQUIN.

Ça, ça, ma femme, ayons du monde : voici de

pierres. Si l'on ne nous trompe, toutes communes qu'elles sont, elles vaudront mieux que la pierre philosophale et que son grand œuvre. Voilons-nous. L'oracle a bien dit : il ne faut voir goutte pour ne savoir ce qu'on fait. Ravoir son monde à coups de pierres : cela est drôle. Allons, ma femme, allons, accouchons : pousse comme je fais. (*ils se mettent à l'opposite l'un de l'autre, chacun au-devant d'une coulisse dans laquelle ils jettent leurs pierres. Il sort des garçons du côté d'Arlequin, et des filles du côté de Pyrrha. Les hommes se battent dès qu'ils se voient : Arlequin les sépare, et range ceux-ci à sa droite, et celles-là à sa gauche.*)

## SCENE VI.

ARLEQUIN, PYRRHA; CINQ HOMMES, UN LABOUREUR, UN ARTISAN, UN HOMME D'ÉPÉE, UN ROBIN, ET QUATRE FEMMES.

ARLEQUIN, *séparant encore les hommes prêts à se rebattre.*

Le joli présage pour l'amitié fraternelle ! Vous ne vous tiendrez pas, canaille humaine ! Ma foi, les Dieux, avec leur déluge, n'auront fait que de l'eau toute claire, ou je me trompe fort. Ça, qu'on se range. Bonjour, les belles. (*Les cinq hommes veulent courir à elles.*) Tout beau, messieurs. Cela ne va pas comme vos têtes. Il y faut auparavant quelque petite cérémonie que je vous dirai, qui vous joindra de si près que vous voudrez, et qui rabattra bien de cette fougue. Eh bien ! mes enfants, que vous dit le cœur ? N'êtes-vous pas bien aises d'être ? N'est-ce pas que le jour est une belle chose ? Ils me regardent, et ne disent mot. Tout est muet. Quoi !

mes filles, et vous aussi? Ah parbleu, j'ai fait là de belle besogne. J'aimerois autant avoir fait des marionnettes. Après tout, on ne parle pas tout en venant au monde: ils paroissent du moins entendre ce qu'on leur dit: que sais-je même s'ils ne parleront pas par-tout ailleurs qu'ici, où la parole n'est permise apparemment qu'à des génies supérieurs comme le mien. Avant qu'ils en sortent, donnons-leur du moins quelques leçons.

(*au laboureur.*)

Tu es mon aîné, toi, et le premier de tous ces drôles-là, comme le plus nécessaire à leur vie. Laboure; en profitant de ta peine ils te mépriseront: moque-toi d'eux: sue, vis, vis en paix: vis et meurs dans l'innocence. Tu auras toujours cette innocence et cette tranquillité plus qu'eux. Peste, comme je moralise. Ma foi, il n'y a que d'avoir de la famille, qu'elle vienne d'où l'on voudra, pour rendre sérieux.

(*A l'artisan.*)

Serviteur à monsieur l'artisan. Marche après ton aîné, toi, comme le siecle d'argent suivit le siecle d'or. Il sera nécessaire: tu ne seras qu'utile. Vivant dans les villes, tu seras plus près de la corruption: ne t'y laisse pas aller: travaille en conscience, et vends de même, tu seras heureux.

(*A l'homme d'épée qui tranche du capitan, en lui jetant bas, d'un revers de main, son chapeau à plumet, qu'il a insolemment sur la tête.*)

Chapeau bas, devant ton pere, quand tes deux aînés sont dans leur devoir. Ne croit-il pas avoir été formé d'une pierre plus précieuse que les autres? Mon gentilhomme, un peu de modestie. Tout ton talent sera de savoir tuer, pour tuer ceux qui vou-

dront tuer tes freres, et les troubler dans leurs respectables professions.

(*Au robin.*)

Le vilain garçon. Celui-là me déplaît. Il a dans sa physionomie je ne sais quoi de malin, de flasque et de suffisant, qui dégoûte et qui révolte. Mon drôle, songe à ce que tu seras. Mets bas cette physionomie et ce vilain masque. Parois sage, humble et tranquille, comme un garçon de boutique qui tient la balance de Thémis, pour vendre sa marchandise au poids de son sanctuaire. Je te vois-là des yeux frippons, un nez tourné à la friandise, et des mains crochues, bien à craindre pour ceux qui auront recours à toi, contre des riches et des belles. — Je voudrois quand j'ai jeté la maudite pierre dont il est formé, l'avoir poussée à cent lieues en mer, ou bien avoir eu la crampe.

(*Au cinquieme garçon, qui a une large calotte sur la tête, une perruque à la cavaliere en bourse, une longue barbe de capucin, un petit collet, un habit de couleur, une épée au côté, un paquet de plumes à la main, un bas blanc, un bas noir, une culotte, rouge d'un côté, noire de l'autre, etc., etc., etc.*)

Quelle étrange espece est celle-ci? Je remarque même qu'il n'y a que quatre femelles, et que celui-là n'a pas son vis-à-vis. Ah! j'y suis. Il n'en a que faire pour se multiplier. La race n'en sera que trop nombreuse, sans que le mariage s'en mêle. Ainsi que Prométhée, mon grand-pere, ils se perpétueront sans avoir jamais chez eux de femme en couche. J'ai connu de ces gens-là à milliers avant le déluge. Les uns nous en menaçoient de la part des Dieux offensés; les autres nous chantoient les mœurs innocentes des premiers temps; et tous accumuloient

les crimes, et grossissoient l'orage. Ils y sont enveloppés aussi comme les autres.

(*Aux filles et aux garçons.*)

Or ça, donnez-vous la main. (*Le coucou chante.*) Tu prends bien ton temps : tu devois bien attendre au moins à la seconde génération.

## DIVERTISSEMENT.

(*Les Amours, les Sylphes, et une Grace, forment une danse, et terminent la piece.*

FIN D'ARLEQUIN-DEUCALION.

# ÉPITRES.

---

## A MADEMOISELLE CHÉRÉ.

Saint-Ouen, 1723.

O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes vous où nous sommes !
Jamais plus juste desir
N'anima mon cœur sincere :
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir ;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en étoit plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile ;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramene à la ville.
  Décrirai-je ces plaisirs,
Que rappelle chaque aurore,
Plus riants que les Zéphyrs,
Quand ils vont caresser Flore !

Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas.
Ils m'ont rendu supportables,
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux toutefois les peindre;
Pour occuper mon loisir:
Y puisse-je réussir,
De maniere à vous contraindre
A venir vous éclaircir,
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on desira!
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait seroit l'assemblage:
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, et deux sont sages:
Providence en tout ceci:
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balote,
Et nous promene à grands pas,
Du compas à la marote,
De la marote au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espece,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà, quant aux gens du lieu:
Voici, quant à ses délices.
Sachez que premièrement,
Le prioral hermitage
Consiste en un bâtiment,

Mal conçu pour l'ornement;
Très bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend,
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,
Voit cette sentence écrite:
« Courte messe, et long repas. »
Rien ne manque aux délicats:
Table en entremêts féconde,
Cave où le nectar abonde;
Et la glaciere à deux pas:
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps:
Un calme dont rien n'approche:
Jamais le moindre fracas
De carrosses, ni de cloche:
Paix, bombance, liberté;
Liberté, sans anicroche:
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche!
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après *Bénédicité*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir, dans le potager,
La fraise qui vient de naître:
De voir la petite faulx
Moissonner à notre vue,
Là de jeunes artichauts;

Ici la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui, tout-à-l'heure en salade,
Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise, qui, sur des clayons
Nous apporte de la crême :
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne toucherent jamais
Capperon, ni Carmeline. (1)
C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles.
( Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir )
Dresse, et redresse nos quilles :
[J]eu tout des plus innocents,
[O]ù, pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le soupé sonne.
Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complette,
Triste et charmant à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles
Où, loin des profanes yeux,
Nos druides et leurs dieux
Se rendoient inaccessibles
A nos crédules aïeux :

(1) Fameux dentistes.

Mais dans ces cantons paisibles,
Et moins superstitieux,
Bois où l'amour a des armes,
A qui l'austere pudeur
Se soumettroit sans alarmes:
Bois où, même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verseroit des larmes:
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'ame s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythere et d'Idalie.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage:
Qu'il y seroit amusé!
Car je le sais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinquonce, il est sage:
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes,
Nous attriste le regard:
Lieux, où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau:
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symmétrie,

Et de l'ennuyeux niveau !
Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit :
Sa variété révele
Une ressource éternelle,
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art est loin d'elle !
Son chef-d'œuvre se décrit :
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.
Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache, et l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah ! qu'au fond de ce bocage,
Son aspect seroit charmant !
Le beau lieu, l'heureux moment !
Que de fleurs sur son passage !
Que de soupirs éloquents !
Que les gages de ma flamme
Seroient tendres et fréquents !
Mais où s'égare mon ame !
O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré !
Que n'êtes-vous où nous sommes !

## A MADAME DE BOULLONGNE,

**Qui se plaignoit de l'insomnie, et ne pouvoit s'endormir qu'un livre à la main; en lui envoyant une lanterne de nuit et de chevet.**

**Vous vous plaignez, belle Uranie,**
**Et ne vous plaignez pas pour rien:**
**C'est un grand mal que l'insomnie;**
**Car le sommeil est un grand bien**
**Par le secours de la lecture**
**Vous espérez vous en tirer:**
**Mais vous ne pouvez ignorer**
**Que lire, pendant qu'elle dure**
**Ne sert qu'à la faire durer.**
**Avouez que votre esprit l'aime;**
**Et sans vous en appercevoir,**
**Que vous l'entretenez vous-même**
**Par la démangeaison extrême**
**Que vous avez de tout savoir.**
**De tout savoir! et pourquoi faire?**
**Qu'auriez-vous plus qu'auparavant?**
**Quoi que sache le plus savant,**
**Vous savez mieux; vous savez plaire.**
**Plus d'une qui, sur ce grand point,**
**N'aura jamais, n'eut et n'a point**
**L'honneur d'être votre pareille,**
**Fiere de ses simples attraits,**
**Vit satisfaite à moins de frais,**
**N'a d'autre souci qui l'éveille,**
**Que celui d'avoir le teint frais,**
**L'œil brillant, la bouche vermeille,**
**Et pour cela, ne lit jamais,**

Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.
Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, par-tout,
Sans lire vous ne sauriez vivre :
Et que sur le chevet sur-tout
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instants,
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre;
Je ne m'oserois plus répandre,
En un trop long raisonnement;
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,
Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,
Hasarder un petit conseil,
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.
Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot,
De tel autre qui peut trop plaire :
C'est moins remede que venin;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle plutôt lisez
Les vers anathématisés :
Lisez quelque piece nouvelle,
Qu'a fait réussir la Clairon;
Quelque semblable bagatelle,
Que vend Duchesne au quarteron;
Quelque essai d'une Muse obscure,

Débutante dans le Mercure ;
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

## A MADAME LA COMTESSE DE ***.

L'ANCIENNE Grece est bien vaine ;
Elle se vante étrangement
D'une je ne sais quelle Hélène,
Que lui ravit un garnement ;
Et nous fait de cette fredaine
Un mémorable évènement,
Qui de guerriers couvrit la plaine ;
Souleva le moite élément ;
Mit en rumeur le firmament,
Et toute la terre en haleine.
Elle nous dit effrontément
Que prince, soldat, capitaine,
Du frippon convoitoient l'aubaine,
Et la convoitoient justement.
Devant les yeux on nous ramene
Ses pareilles à tout moment :
Le Soleil, pour une Climene,
Descend ici-bas nuitamment;
Jupiter est fou d'une Alcmene ;
Achille, d'une Polixene :
Laissons-là le dénombrement :
Suffit que la Grece étoit pleine,
A l'en croire pieusement,
De ce que la nature humaine,
Dans le sexe qui nous enchaîne,
A possédé de plus charmant.

Beauté, gentillesse, agrément,
Etoient le fruit de son domaine,
Et l'étoient exclusivement;
De sorte que, géante ou naine,
Bergere, demoiselle, ou reine,
Pour être digne d'un amant,
Devoit être corinthienne,
D'Argos, de Sparte, ou de Mycène,
De Grece, en un mot citoyenne,
Ou n'y prétendre aucunement.
Cette Grece, en vérité, ment.
Sur les rivages de la Seine,
Je connois une Madeleine,
Qui l'emporteroit aisément,
Sur Polyxene et sur Hélene,
Sur Alcmene, et le régiment
Des belles qui riment en eine;
Car toutes (et j'en fais serment)
N'étoient près d'elle, assurément,
Que des beautés à la douzaine.
Et pour clorre à jamais le bec
A qui m'oseroit contredire,
D'un mot je vais prouver mon dire.
On sait qu'un statuaire grec,
Voulant, en bronze, ou marbre, ou cire,
Représenter une Vénus,
A qui le plus subtil Argus,
Eût-il le savoir de Caylus (1),
En rien ne pût trouver à dire,
Rassembla dans son attelier
Tout ce qu'alors avoit la Grece
En belles de plus régulier;
Et puis choisit, avec adresse,
Ce que chacune avoit de mieux,

(1) Le comte de Caylus, habile antiquaire.

Pour en composer, à son aise,
Un tout qui fût délicieux;
Un tout digne d'orner les cieux,
Et de remplir de curieux
L'Attique et le Péloponese.
Saisi du groupe précieux,
De trente, une seule il en forge;
D'une brune prenant les yeux,
D'une blonde, les bras, la gorge,
De l'une, le front radieux,
De l'autre, la taille céleste;
De celle-ci, l'air gracieux,
De celle-là, le maintien leste;
Là, de l'élégant, du joyeux,
Ici, du noble et du modeste;
Sourcils, cheveux, ainsi du reste.
Monsieur le sculpteur, je vous vois!
Ah! vous vous délectez au choix!
Vraiment, je le crois bien! La peste!
Vous êtes plus heureux, dix fois,
Que celui dont la main galante
Présenta la pomme brillante:
Le berger n'en jugea que trois,
Et vous en avez jugé trente.
Mais rapprochons-nous du sujet,
C'est assez battre la campagne.
Que résulte-t-il de ce fait?
Que la Grece a perdu tout net
La primauté qu'ici l'on gagne.
Si le Statuaire, en effet,
N'eût eu sous les yeux qu'une belle,
Tournée et faite comme celle
A qui s'adresse ce bouquet,
Seule elle eût suffi pour modele.

## A MADAME DE ***,

Au sujet de son buste, exécuté en marbre, représentant l'Aurore.

Dame, en qui brillent mille charmes,
Plus sûrs de leur pouvoir divin,
Que le monarque de Berlin
N'est sûr du pouvoir de ses armes ;
Pour bouquet, recevez ces vers,
Où je veux qu'en riant ma Muse
Vous conte un rêve qui m'amuse,
Et que je fais les yeux ouverts.
Mon bel esprit léger d'avance me transporte
A cinq ou six mille ans d'ici :
Ce temps-là sera-t-il meilleur que celui-ci ?
Ou sera-t-il pire ? Qu'importe ?
Tout y sera du moins changé d'étrange sorte :
C'est à quoi seulement je veux rêver aussi,
Et ce que je prétends vous peindre en racourci.
Paris n'a plus pavé, murs, fenêtre, ni porte ;
Paris fut, et n'est plus : hélas ! tout coule ainsi !
Nous sommes encor moins : notre mémoire est morte :
L'herbe tapisse au loin le sol où nous voici :
Ville, faubourg, tout n'est que buissons, bois et plaine,
Tout ce que nous voyons de Conflans à Surene,
Au temps impitoyable en vain cria merci :
Rien n'est demeuré que la Seine ;
Et parmi les derniers vivants,
S'il souvient de Paris encore à leurs savants,
C'est du plus loin qu'il leur souvienne,

Et comme il souvient, à peu près,
De la Babylone ancienne
A nos *Fourmonts*, et nos *Frérets*.
Un homme, tel alors que ceux dont les Palais
Formerent de nos jours la place de Vendôme;
Un successeur de Bourvalais,
Digne d'être son second tome;
Un de ces messieurs, dis-je, au temps que j'entrevoi,
Sur ce terrein désert, aride et pacifique,
Jette les fondements d'un château magnifique,
Et trace des jardins tels que ceux de Brunoy.
A grands frais on travaille, on creuse, on fouille, on mine:
Un pionnier rencontre, à travers les débris
D'un palais de l'antique et superbe Paris,
Le buste d'une femme ou mortelle, ou divine;
Mais un buste, en tous sens, d'une beauté sans prix
Entre les pédants du pays,
Cette merveille éleve un schisme.
L'un date le morceau des temps du paganisme,
Et soutient hautement que c'est une Vénus:
L'autre, pour le christianisme,
Dont les saintes et saints, dit-il, lui sont connus,
Le revendique, et perd haleine
A s'écrier qu'en vain on prétend le duper;
Que c'est, à ne s'y pas tromper,
La tête d'une Magdeleine;
Qu'il y met la sienne à couper.
Un autre, plus tenace encore,
Voyant l'étoile du matin,
Que sur son front la belle arbore,
Dans la langue du jour, qui n'est plus du latin,
Jure qu'on extravague, et que c'est une aurore.
Le plaisant de ceci, céleste***,
C'est qu'un chacun raisonne juste:
Magdeleine, l'Aurore, et Vénus, cette fois,

Ne sont qu'une, dont ils font trois;
Car il s'agit de votre buste.

## A MADAME DE TENCIN,

En lui envoyant une boîte à quadrille. (1)

Votre espece, habitants des cieux,
Est à-peu-près comme la nôtre :
Et l'une, si j'en crois mes yeux,
N'est guere plus sage que l'autre.
Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La Discorde a plus d'une affaire :
On ne voit que dieux contre dieux;
Que l'un fasse tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre aussitôt c'est déplaire :
Jupiter à peine est pour nous,
Que Neptune est notre adversaire.
En fait d'avis même altercas :
Nous ne savons, à chaque pas,
Qui nous aveugle, ou nous éclaire.
Mars nous harcele, et crie à tous :
Courage, enfants! égorgez-vous!
Vénus nous dit tout le contraire.
Aspirons-nous au feu divin

(1) Comme madame de Tencin étoit affectée de la poitrine, Astruc, son médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires; en sorte que pour se désennuyer elle n'avoit plus les après-dînées que quelques parties de quadrille.

D'un poete au-dessus du vulgaire?
Bacchus nous présente du vin ;
Apollon de l'eau toute claire.
Pour écrire l'histoire, en vain
Clio forme un sage écrivain ;
Momus nous présente Voltaire.
Et chez vous, madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés, et votre ennui,
C'est la même façon de faire.
Minerve, à pleine liberté,
Y veut primer à l'ordinaire:
Esculape, de son côté,
A titre de dieu tutélaire,
S'ingere de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire;
Et de vous taire, s'il vous plaît,
Tout net, sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt,
Madame, subissez l'arrêt:
Et taisez-vous, je vous supplie!
Que, pour un temps, Minerve plie,
Tout impérieuse qu'elle est.
Croyons quelquefois la Folie ;
Peut-être Esculape a raison.
Que soumise au dieu d'Hippocrate,
Quelque temps donc votre maison
Du sanctuaire d'Apollon
Devienne celui d'Harpocrate:
Triste échange, à la vérité ;
La lésion est manifeste;
De l'aimable société
On sait qu'Harpocrate est la peste;
Tout cercle, à bon droit, le déteste.
Ce dieu froid et malencontreux,
Répandant la neige et la glace,

Chez vous est très mal à sa place;
Et n'est bien que chez les Chartreux.
Il est vrai : mais un mois ou deux,
Pour vous, ce n'est qu'une vétille.
  Voilà de votre esprit heureux
Déja la sagesse qui brille :
Déja du lugubre Immortel
Qui ne veut pas que l'on babille
Vous verdissez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille;
Tapis riant, autour duquel
On s'amuse même en famille.
  Là, le silence maintenant,
Observé les après-dînées,
Vous guérit tout en badinant,
Et prolonge vos destinées
Tout au moins d'un bon quart en sus;
C'est-à-dire, d'autant d'années
Qu'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler!
Madame, un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler;
Vaut bien la peine de se taire.
  Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole et de la voix.
  Or donc, recevez pour étrennes
Ces boîtes de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy;
Et de par le dieu du silence,
Point de compliment; et défense
De dire un mot de grand merci.
  A tous les coups puissiez-vous prendre!

Que votre boîte soit la mer
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre !
Votre bonheur au jeu pourtant
Fût-il mille fois plus constant,
Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra, le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

## A M. LE MARQUIS DE L...,

Qui s'aimoit mieux avec moi qu'avec M. de Voltaire, pendant qu'au contraire, la Marquise aimoit mieux cent fois M. de Voltaire que moi.

MARQUIS, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre
Qu'on ne voit marcher suivis
Que de leur malheureuse ombre :
Recevez un bon avis.
Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche ou familier.
Déférez au bel usage ;
Et pour cela, que le sage
Et glorieux Templier (1),

(1) Voltaire, auteur du Temple de l'Amitié, du Temple de l'Amour, du Temple du Goût, et du Temple de la Gloire.

Corps aussi léger qu'une ame,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur,
Soit le poete de Madame,
Et moi celui de Monsieur.
Apollon vous les envoie
Comme beaux faiseurs de feux
Et d'artifice et de joie.
Ils seroient bien malheureux
De ne pas valoir tous deux
Deux perroquets, ou deux singes,
L'un à travers les brouillards
Jette parfois des cominges;
L'autre emplit l'air de pétards.
La fusée haute et superbe
Du mortier de l'un saillit:
De l'autre côté jaillit
La girandole et la gerbe.
L'un, joli newtonien,
Historien, algébriste,
Ne douta jamais de rien:
L'autre, un peu pyrrhonien,
Est bon pantagruéliste.
Cavalier ambitieux,
L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégase hors d'haleine:
L'autre va rasant la plaine,
Mais assez haut pour ne pas
Tremper ses ailes dans l'onde;
En même temps assez bas,
Peur-que la cire ne fonde.
Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau,
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant, et mignard,
Le premier, pour sa chaussure,

A les échasses de l'art :
L'autre, naïf, et sans fard,
Les patins de la nature.
La Marquise, et vous, Marquis,
N'êtes-vous pas bien lotis?
Faites, elle et vous, fanfare!
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau, le rare;
Vous, le vif et le joyeux.
Eh bien! quoi de plus sortable?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable
D'épopée ou d'opéra;
Et vous, de quoi rire à table.
Et quand la source faudra,
La ressource y subviendra:
Tous deux avons nos patentes
Pour piller à cet effet;
Lui, le trésor des Quarante;
Et moi, celui du buffet.
Pour jetons (car en ce monde
Chacun vit de son métier;
De son tracas, Radegonde;
Barnabas, de son psautier),
Pour jetons, chaque séance
Pourra valoir au premier
Le plus beau souris de France:
Souris plein de bienséance,
Et de finesse et d'esprit;
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux et balsamique;
En ce que, parlant aux yeux,
Seul, il dit plus et dit mieux
Qu'un éloge académique.
Du goût enfant délicat,
Dont la gentillesse éclose

Semble ajouter à l'éclat
Des perles et de la rose,
Qui, par un juste retour,
Des attraits doublant la dose,
L'embellissent à leur tour.
Le trop heureux coryphée
Aura de plus, à coup sûr,
D'encens très rare et très pur
Quelque petite bouffée :
C'est tirer l'huile du mur.
Car, hélas! le grand, le brave,
Et l'infortuné Gustave,
Pleure en vain pour en avoir :
Zaïre, et son Orosmane
Ont vuidé tout l'encensoir,
En dépit du Métromane.
Pour autre honoraire encor
( Peste! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise!)
Il aura de la Marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise
Du gracieux Goudouli :
Encor plus gai, plus joli,
Quand de cette aimable dame
La flexible voix met l'ame
Au petit couplet gascon;
Et d'une façon légère,
Mêle aux graces de Cythere
Le beau feu de l'Hélicon.
C'est payer son poete en reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant,
Dans un seau de porcelaine,
Vin natal à son côté.
Soif de chantre, hiver, été ;

Egal appétit, sans faute;
Esprit et cœur en gaîté,
Excellent visage d'hôte,
Grande chere, et liberté.
Puis, après maintes rasades
De vin blanc, jaune et clairet,
Le Moka, l'eau des Barbades,
Et quelques airs de Mouret,
Vous lui donnez l'accolade;
Et faisant une gambade,
Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à Miret. (1)

## A M. LE COMTE DE LIVRY.

Admirons comme les vieux temps
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événements
Sont enchaînés les uns aux autres!
Dans le céleste reposoir
La Discorde jette une pomme;
Et trois déesses pour l'avoir
Levent leur jupe aux yeux d'un homme!
Avançons, et vous allez voir
Jusqu'où mene cette aventure.
Le juge fait bien son devoir :

(1) Ou plutôt Mirey, marchand de vin, qui, par ordre du Marquis, fournissoit à Piron tous les trois mois un certain nombre de bouteilles de vin, qu'il appeloit le quartier de sa pension.

Il alonge la procédure;
Analyse chaque figure,
Voit le blanc, le rouge, et le noir,
Mis par les mains de la Nature,
Par-tout où l'on en peut vouloir:
Ma foi, c'étoit là, je vous jure,
Un fort joli venez-y-voir.
Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avoit faite à son miroir,
En se parant de sa ceinture.
Pallas et l'autre au désespoir,
En vengeance de cette injure,
Conduisent à Mycene, exprès,
Du bon Priam la géniture:
Pâris voit Hélene de près;
Il enleve la créature:
Toute la Grece court après,
Et le feu grégeois en masure
Change Ilium, qui n'en peut mais.
Vénus, en mere consternée,
Tire du feu son cher Enée,
Et le donne à garder aux eaux.
Mais sa rivale forcénée,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille troyenne,
Sans pousser la vengeance à bout,
Aime mieux, résolue à tout,
Faire office de Bohémienne.
Elle promet au dieu des vents
De lui faire voir sous la cotte
Un tendron tout des plus fringants,
Si de ses ennemis voguants
Il veut bien abymer la flotte.
Le vieux ribaud, qu'elle dorlote,
Ouvre à ses fils extravagants
La fatale et terrible grotte

Où mitonnent les ouragans.
Hors de la caverne ils s'élancent ;
Ils sifflent, et les Troyens dansent
Dans le goût de la Camargo.
Les vents s'en donnent à gogo,
Et font un train de l'autre monde.
Neptune sort du sein de l'onde,
Et dit le fameux QUOS EGO !
Ici, monsieur, admirons comme
De fil en aiguille la pomme
Me coûte un louis, à vous cinq (1) ;
Car d'elle seule est dérivée
L'aventure des vents, gravée
Par un émule d'Edelink. (2)

## AU ROI DE PRUSSE (3).

FAVORI brillant du Destin,
Héros du Nord et du Parnasse,
De l'aimable cour de Berlin

(1) M. de Livry ayant paru desirer une estampe du *Quos ego* d'après Coypel, que Piron avoit achetée dix écus, Piron la lui envoya; et M. de Livry venant l'en remercier, laissa cinq louis sur sa cheminée.

(2) Fameux graveur.

(3) Je m'avisai, par pure plaisanterie, de faire cette épître au roi de Prusse, à l'imitation de celle que lui venoit d'écrire M. de Voltaire, qui commence ainsi :

Du héros de la Germanie
Et du plus bel-esprit des rois
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers ni prose jolie, etc.

L'Auguste à-la-fois et l'Horace,
Roi dont le nom, de toutes parts
Vole et revole sur les ailes
De la Victoire et des beaux Arts;
Roi qu'un témoin des plus fideles
Nous assure être fils de Mars,
Et de l'une des neuf Pucelles (1);
Titres pour être des amis
Et de Voltaire et de Louis;
Titres de noblesse amphibie
Pour être dignement assis
Au trône et dans l'académie;
Titres d'où naît la faculté,
Le beau talent, le don commode
De faire avec facilité
Une chanson comme un traité,
Une conquète comme une ode;
Prince, enfin, terrible et charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main royale est occupée
A manier également
Le compas, la lyre, et l'épée.
O le plus bel esprit des rois!
Par quelle rigueur impolie
N'avoir écrit depuis trois mois
« Ni beaux vers, ni prose jolie »
A ce roi de nos beaux-esprits?
Il peut le tenir à mépris.
Crois-moi, fais pour lui la folie
De laisser là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes sujets,

(1) Dans cette épître, M. de Voltaire appelle le roi de Prusse, fils de Mars et de Clio.

L'Empereur (1) et son adversaire (2);
Qu'ils aillent par-delà les ponts !
Voltaire te parle, réponds :
C'est là, c'est là ta grande affaire.
Sache, quand il a la bonté
De relancer ta Majesté,
Qu'il te sied fort mal de te taire.
Est-ce donc tout que lui déplaire ?
Lui déplaire est le vrai danger,
Pour qui veut vivre dans l'histoire ;
Sa vanité vaut bien ta gloire,
Et les deux sont à ménager.
Garde-toi de désobliger
Le divin auteur de Mérope.
Si tu l'oses, je ne sais pas
Ce que diront et tes soldats,
Tes peuples, l'empire, et l'Europe.
Peut-être ne diront-ils mot :
Soit. Mais que diront Thiriot
Et les messieurs de chez Procope?
Eh ! qui de ces messieurs, grand roi,
Offensé dans son capitaine,
Voudra jamais prendre la peine
De composer un vers pour toi ?
Reviens donc à résipiscence,
Et romps au plutôt le silence ;
Si d'abord du sien, puis du leur
Tu ne veux subir la rigueur,
Dont tu sens trop la conséquence.
Mais encore un plus grand malhure,
A craindre, en cas d'impénitence ;
C'est qu'en rêve il est dangereux,
Ce Voltaire si doucereux !

---

(1) Charles VII. (2) Le duc de Toscane.

En rêve son audace éclate ;
En rêve il cajola ta sœur (1) !
Prends garde que, dans sa fureur,
En rêve un jour il ne te batte.

## AU ROI,

Pour obtenir à M. de Fontenelle la permission de passer les Tuileries en chaise à porteurs.

Prince, honneur de la monarchie,
Roi, délices de vos sujets,
Et le désespoir de l'envie,
Grand, juste, heureux dans vos projets,
Sur l'éloge de qui s'accordent
L'étranger et le citoyen,
Et qu'avec confiance abordent
La noblesse et le plébéien,
Protecteur de tous gens de bien,
Nommément de l'académie,
Dont j'ai l'honneur d'être doyen,
Grace à près de cent ans de vie :

---

(1) Allusion à ce joli madrigal de Voltaire adressé à la princesse Ulrique, sœur du roi de Prusse :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étois monté :
Je vous aimois, Princesse, et j'osois vous le dire.
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon empire.

Daignez, Sire, je vous supplie,
Me continuer le moyen
Que j'avois de voir une amie,
En prison, de l'autorité
Des juges de la Faculté,
Et pour fait de cacochimie.
Hélas ! entre elle et moi, le sort,
Pour éternelles galeries,
Vient de poser, du sud au nord,
La riviere et les Tuileries !
Deux serviteurs auparavant,
L'un derriere, l'autre devant,
Et moi, tant bien que mal à l'aise,
Entre la goutte et mes vieux ans,
Ecuyers assez déplaisants,
Empaqueté dans une chaise,
Chez cette dame, à petit bruit,
Depuis nombre et nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit,
Nous allions les après-dînées.
J'arrivois là, sans m'échauffer :
Peu de pas en faisoient l'affaire ;
Là, près d'elle, nonagénaire,
J'achevois de philosopher,
Passant le temps de ma visite
Au centre d'un cercle d'élite
Attentif à ma foible voix ;
Y parlant beaux arts et nature,
Sciences et littérature,
Même y politiquant parfois ;
Mais cela, Sire, je vous jure,
Par amour pour vous toute pure,
Seulement pour faire à mon choix
Venir, comme par aventure,
Le petit mot sur vos exploits,
Et pour bénir les destinées

D'avoir prolongé mes années
Jusqu'aux jours heureux que je vois ;
Jours de paix, et de paix durable,
Paix glorieuse au nom françois (1),
Digne ouvrage du plus aimable
Et du plus aimé de nos rois.
J'en eusse eu bien encore à dire
Avant mes cent ans révolus,
Eh! quel temps y pourroit suffire !
Des sentiments qui vous sont dûs,
Et que votre personne inspire,
Le cœur s'emplit de plus en plus :
L'orateur, en paix comme en guerre,
Jamais ne fut donc mieux en fonds.
Je triompherois, j'en réponds ;
Mais voilà ma tribune à terre,
Et mes gens par-delà les ponts.
A travers vos jardins, en chaise,
Permettez que je courre après :
D'un détour affreux qu'il vous plaise
Me sauver la honte et les frais !
Oui, la honte ; car j'envisage
Que ce seroit acte peu sage,
Et tout des plus irréguliers,
Qu'un homme lettré de mon âge
Prît le chemin des écoliers.
Si VOTRE MAJESTÉ bénigne,
D'un *Bon* trouve ce placet digne,
Foi de doyen, je lui promets,
Le premier jour d'Académie,
Avant trois heures et demie,
De le dire à tous mes cadets.
A cette nouvelle, je gage

---

(1) Paix d'Aix-la-Chapelle.

Que je vais, en bruyants parloirs,
Changer vos tranquilles dortoirs,
Tous nos fauteuils, en trémoussoirs;
Et faire devant votre image
Jouer trente neuf encensoirs.
Puis envers vous faut-il ensuite
Qu'en belles phrases je m'acquitte;
J'aurai la clef des réservoirs.
Je serai là, dans l'hippodrome,
Où Pégase a ses plus beaux airs,
Dans l'endroit de votre royaume,
Le plus fertile en gens diserts.
Sur une si riche matiere
Rester court en terrein si beau;
Dans le milieu de la riviere;
Ce seroit ne point trouver d'eau.
En ce pays de connoissance,
Depuis environ soixante ans,
Sous mes yeux, la reconnoissance,
Au sein de la pure éloquence,
Puise et repuise à tous moments,
Pour faits de bien moindre importance,
De merveilleux remercîments.
Mon crédit en ces lieux se vante
D'en faire faire à votre gré;
Et pour un que je vous devrai,
Je vous en garantis quarante.

A MONSIEUR

# LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

DEPUIS, M. LE DUC DE LA VRILLIERE.

Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre mardi
Mille et mille actions de graces,
Il me survint tant de disgraces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse Fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune,
Et fit de moi son Ragotin.
J'étois sorti de ma chambrette,
Des Muses tranquille retraite,
Et j'allois chez vous, Monseigneur,
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde ;
Mais il en advint autrement ;
Car le ciel, voilant sa lumiere,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguiere.
Faut-il vous tracer un tableau

Plus vrai que ceux de Largilliere ?
Sous les ailes d'un vieux chapeau,
Tenant à l'abri ma criniere,
Je cheminois en serpentant,
Pour éviter à chaque instant
Une cascade, une riviere,
Des torrents qu'à mes environs
Vomissoit le haut des maisons.

En tout sens, en toute maniere,
Ma démarche en vain biaisoit ;
Comme je suis court de visiere,
Mon mauvais ange me faisoit
Heurter de gouttiere en gouttiere.

Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matiere :
Je recule un pas en arriere,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barriere :
Mais à coup sûr j'avois à Dieu
Fait mal ce jour-là ma priere ;
Je partage en deux la carriere,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chûte singuliere,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi,
Je sors de cette fondriere,
Jurant comme un Suisse endormi
Qu'un page a pincé par derriere.
Hélas ! que j'étois loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or
Du bel hôtel de la Vrilliere !

Enfin je respire un moment ;
Phébus avoit percé la nue ;
Je redresse mon col de grue,
Et suis mon chemin doucement.

Me voilà donc, avec prudence,

Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence
Eût dit que durant le chemin
Je répétois la révérence
Qu'à monsieur de SAINT-FLORENTIN
Préparoit ma reconnoissance.
Mais que de peines sans profit!
Tout-à-coup un fiacre maudit,
Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étoient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite.
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi:
Un diable aspergé d'eau-bénite
N'eût pas enragé plus que moi!
Aux yeux de la foule attentive,
Je me secoue: enfin j'arrive.
Mais, proche de votre palais,
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avois eu du courage;
Je ne fus qu'un poltron de près,
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, MONSEIGNEUR!
Vous humanisez la grandeur;
Et votre caractere aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable;

Et j'augure bien du début.
Qui redoutois-je donc ? Le diable ;
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las ! il n'est que trop vrai...! le traître,
Chez les grands vient nous apparoître,
Tantôt en Suisse sans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié,
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié ?
Il n'en a que plus de malice.
Hélas ! je l'ai bien éprouvé !
Déja je me croyois sauvé ;
Déja j'avois franchi le Suisse,
Passé la cour et le perron :
J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.
Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid et benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse ;
Et tandis que très poliment,
En vrai Papelard, il m'exhorte
A patienter un moment ;
De pas en pas, tout doucement,
Il me ramene vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre

Où la témérité m'a pris.
Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidele
Veut préparer l'heureux moment;
De la bergere un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle;
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle :
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle;
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Halte là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à-peu-près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'Amour met le feu;
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de se retirer...
MONSEIGNEUR, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.
Et puisse le cœur des bergeres,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les séveres
Donner le même ordre pour vous!

A MADEMOISELLE

# LE COUVREUR,

Qui jouoit le rôle d'Angélique dans ma comédie de l'Ecole des Peres.

Un émule de Praxitele;
Et de son siecle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.
Vénus, s'écrioit-il sans cesse,
Ta gloire animoit mon ciseau!
Sers donc maintenant ma tendresse!
Anime cet objet si beau!
Vénus entendit sa priere:
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.
Bientôt il fut aimé lui-même;
Et ce que mille extravagants
Envîroient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer;
L'Amour peut attendrir les marbres:
C'est le sens qu'il en faut tirer.
Et vous, Déesse de la scene,
Que tous les jours nous encensons;
Vous que Thalie et Melpomene
Préferent à leurs nourrissons,
Reine du prestige agréable,

Et de la douce illusion,
Belle Le Couvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer;
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

## A MADAME DE VILLEREY,

En lui envoyant mes Stances sur les miseres de l'Amour.

Belle moitié d'un sage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puisqu'il vous estime et vous aime
Au point de se vanter à tous
Que son esclavage est plus doux
Que ne l'est la liberté même :
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la satire
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'osai réciter.
La honte est bonne à quelque chose :
Vous avez blâmé mes refus ;
Lisez, vous en verrez la cause,
Et vous ne les blâmerez plus.
Ma Muse injuste et criminelle
Y blasphémoit contre l'Amour :
Hélas! je me souviens du jour
Qu'outragé par une infidele,
Plein de rage et de désespoir,

D'une voix hardie et rebelle,
Contre l'Amour et son pouvoir
J'osai publier ce libelle !
Ce jour, dans l'ouvrage malin,
Mon dépit trouva quelques charmes;
A peine étois-je au lendemain,
Que je l'effaçai de mes larmes !
J'y soutenois que les dégoûts
Suivent une entiere victoire;
Maxime que dans mon courroux
Je cherchois à me faire accroire.
En vain je m'en étois flatté;
Ce dépit passa comme un songe,
Le mal en fut plus irrité;
Et je fus puni du mensonge,
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'avisé-je de discourir ?
Et par quelle étrange manie
Mon foible et malheureux génie
A-t-il été si loin courir ?
Pardonnez-moi cette foiblesse !
Tout farouche que l'on me voit:
J'ai plus aimé que l'on ne croit:
J'aime encore, je le confesse;
Qui sut aimer aime sans cesse.
L'ame rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendresse,
Et c'est le pays des écarts.
Revenons donc à ma promesse,
Et disons la raison qui fit
Que de ma scandaleuse piece,
Malgré vous tous, j'eus la sagesse
De n'oser faire le récit.
J'y soutiens, comme je l'ai dit,
Que, dès qu'une ardeur amoureuse

Parvient à devenir heureuse,
On la voit bientôt s'amortir.
Eh! quel succès pouvois-je attendre,
Quand votre époux fidele et tendre
Etoit là pour me démentir?

FIN DES ÉPÎTRES.

# STANCES, ODES,

## ET MADRIGAUX.

---

### LES MISERES DE L'AMOUR,

D'après l'ode de Rousseau sur les miseres de l'homme.

Que l'homme est sot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait long-temps que soupirer.

S'il ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine :
N'importe, il veut persévérer ;
Que de soins, d'ennuis, et de peine !

On l'aime ; tant-pis ! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contre-temps, humeur incertaine,
Pere, mere, époux, tout fait peur.

Est-ce tout ? non : reste l'honneur ;
L'honneur, du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit :
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;
Ce n'est qu'alarmes jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit ;
Le pré valoit-il la fauchure !

## AU DOCTEUR PROCOPE (1),

Qui ne prit point en riant l'épigramme qui commence ainsi : Un pauvre here, enfant de l'Hélicon.

PARFUMÉ de l'encens du Pinde,
Au sommet duquel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas
De revendiquer l'aromate
Dont notre sottise ici-bas
Suffumise un fils d'Hippocrate ?

Mais quelque injuste que puisse être
Le chagrin que tu fais paroître,

(1) Fils d'un limonadier. Il avoit le corps et l'esprit d'Ésope. Il n'étoit médecin que *ad honores*. Sa vraie profession étoit celle de bel-esprit ; et il accompagnoit en cette qualité les dames et les messieurs que ses confreres envoyoient aux eaux. Au moment que je publiois cette piece, on en jouoit une de lui au Théâtre Italien, qui avoit et méritoit un grand succès. Au reste, tout contrefait qu'il étoit, il étoit l'homme à bonnes fortunes du jour. Il ne prit guere mieux ces vers-ci que les précédents ; et jusqu'à sa mort, nous nous brouillions, et nous nous raccommodions tous les ans, par semestre. Nous nous sommes quittés sur la bonne bouche.

Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chasse mon tort de ta mémoire :
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Pour adoucir un peu le crime,
Un autre diroit que la rime
Le conduisit à ce faux pas ;
Qu'elle en fait faire aux plus habiles ;
Que Boileau même en pareil cas
Bronche entre Quinault et Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse
Que puisse alléguer une Muse
Pour qui l'honneur a des appas ?
Non, non, aisée ou difficile,
Cent Richelets ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte ni l'ignare.
Que fait l'ignare ou le savant,
A qui se rit de l'art funeste
Où le plus versé très souvent
Est le plus semblable à la peste ?

Des trois Filandieres sinistres
Je voulois nommer les ministres,
Sans songer au point décisif;
Et seulement dans l'apologue
Citer d'entre eux le plus oisif;
En l'opposant au plus en vogue.

Or je te sais l'ami des belles,
Le favori des neuf Pucelles,

Le charme de tes auditeurs ;
Un Catulle, un Alcibiade ;
Je te sais mille admirateurs,
Et ne te sais pas un malade.

L'honneur du Pinde et de Cythere,
J'ai cru que tu ne songeois guere
A l'emploi de docte assassin ;
Que tu te piquois peu de l'être ;
Enfin je t'ai cru médecin,
Comme plus d'un évêque est prêtre.

C'est là l'esprit de l'antithese ;
Mais pour peu qu'elle te déplaise,
Publie à tous mon repentir !
Je publîrai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir,
En te comparant à Vernage.

Outre cette palinodie,
En cas de grave maladie,
Dont on pourroit mal augurer,
Le coupable avec diligence
T'appellera pour assurer
Sa guérison ou ta vengeance.

## A L'AMOUR.

La Nature en vain te seconde,
En vain tout charme dans ta cour :
Revole aux cieux, riant Amour !
Ton regne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos ames,
Le plaisir aiguisa tes traits ;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux où de la vie
Toi seul tu faisois la douceur !
Temps heureux où le don d'un cœur
En faisoit deux dignes d'envie !

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,
Mettoit aux pieds d'une beauté
Les vains desirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressoit alors des autels ;
Et c'étoit parmi les mortels
A qui serviroit de victime.

Les Destins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné ;
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu ;
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, pere du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime !

De ton trône doux et tranquille,
Ce méprisable usurpateur
Devient notre législateur,
Notre guide, et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions:
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi:
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

## ODE ANACRÉONTIQUE,

## A MADEMOISELLE DE ***,

Qui m'avoit envoyé un bouquet de fleurs peintes.

Tu languis décolorée:
Progné repasse la mer;
Et sur l'aile de Borée,
Je vois approcher l'hiver.

Flore, adieu, je prends la fuite;
Que ton regne étoit charmant!
Que ce temps a passé vite!
Qu'il reviendra lentement!

Ainsi parle à son amante,
Le tendre et léger Zéphyr :
Flore, abattue et mourante,
Le baise, et pousse un soupir.

Tiens, dit-elle au dieu volage,
Pour te souvenir de moi,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme et de ma foi.

Le présent fut agréable :
Ce gage étoit une fleur,
Du beau couple enfant aimable,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'enfant n'a vu qu'une aurore,
Et déja penche affoibli :
Gage, amour, tout s'évapore ;
Le soir Flore est dans l'oubli.

Belle Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien :
Que le don de la déesse
Ne ressembloit-il au tien !

Ou plutôt ( car l'immortelle,
Tôt ou tard, eût dû trembler ),
Que ne te ressembloit-elle !
Zéphyr m'eût pu ressembler.

## POUR UNE JEUNE ET JOLIE FILLE,

grande et bien faite, qui boitoit tant soit peu, et n'en étoit que plus aimable.

Quand l'aîné des enfants de la divinité
Qui de Pâris obtint le prix de la beauté,
Quand le dieu qui toujours m'est présent à l'idée,
Le dieu charmant, dont le flambeau
Me brûlera jusqu'au tombeau,
De l'huile d'une lampe eut la cuisse échaudée,
Boiteux, sans en être moins beau,
Et courbé sur son arc il régagna Cythere.
Là d'abord, comme on peut penser;
Ce fut à qui viendroit vîte pour le panser,
Le tout sans bruit, de crainte de sa mere,
Que ce fils venoit d'offenser.
Mais qu'est-ce qu'un enfant! Est-il d'un caractere
A rien souffrir patiemment?
Il cria. (Tu me fais souffrir bien autrement,
Cruel! et je sais bien me taire!)
Vénus accourût à ses cris.
L'Amour en la voyant voulut prendre la fuite:
Mais quand il s'agit d'aller vîte,
Un boiteux est bien entrepris;
Et celui-ci fut bientôt pris.
Il fallut de Vénus essuyer la tirade.
D'abord, sans répliquer, Amour enduroit tout:
Mais cette ennuyeuse algarade
Finit par un trait assez fade
Qui mit sa patience à bout.
Qu'à marcher il a bonne grace!
Dit la déesse, allez beau mignon de Cypris,

Joli dieu des Jeux et des Ris,
Courez vers mon époux ; que Vulcain vous embrasse ;
Il ne dira plus que mon fils
Lui ressemble trop peu pour être de sa race.
Tel que je suis, dit-il, je suis encor l'Amour,
Et l'empire des cœurs demeure mon partage ;
Vous raillez ; mais j'aurai mon tour,
Car, avec mon défaut, telle doit naître un jour
Qui de tous vos sujets vous ravira l'hommage.
Il ne menaça pas en vain.
La Nature, il est vrai, quoiqu'ouvriere habile,
Fut lente à servir son dessein :
Mais l'incomparable Amarile
Vit le jour et parut enfin.
Le Ciel, autant qu'il put, la produisit parfaite.
Cela vient un peu tard, disons-nous ; doucement :
Une besogne si bien faite,
N'est pas besogne d'un moment.
La chose ne fut que trop prompte ;
La belle ne parut que trop tôt pour l'honneur
De la déesse d'Amathonte,
Et pour le repos de mon cœur.
La Nature, à l'Amour, abandonna l'ouvrage :
De tout ce qu'on adore aux Cieux de plus divin,
Vous voyez, lui dit-elle, un parfait assemblage ;
Mettez-y la derniere main.
A l'aspect de ce beau visage,
Dont le pareil jadis le mit dans l'esclavage,
Le sensible dieu s'attendrit :
Son aimable Psyché lui revint dans l'esprit.
Il en répandit quelques larmes,
Qui de la jeune enfant arroserent le front :
Mais ne songeant bientôt qu'à venger son affront,
Il y répandit tous ses charmes ;
Cet air simple, doux et vainqueur,
Dont la tendre finesse engage,

Ce regard à la fois séduisant et si sage,
Qui perce innocemment jusques au fond d'un cœur.
De la rose, à la bouche, il donna la couleur;
Et commandant aux Ris d'aller s'y mettre en cage,
Ils y volerent tous, hormis le Ris moqueur.
Pour effacer Vénus, Amarile étoit faite :
Il ne lui manquoit plus de l'Amour, que le pas,
Et de le lui donner le dieu ne manqua pas.
Sa vengeance autrement n'eût pas été complète.
Ce don fatal eût déprisé
Toute autre que celle que j'aime :
Mais ce que de sa main l'Amour place lui-même,
Fût-ce un défaut, n'est plus qu'un appât déguisé;
Témoin les Graces qui la virent,
Et qui toutes trois la suivirent,
Sans que jamais Vénus pût les en détourner.
En vain elle crioit sans cesse :
Quoi! pour une mortelle ainsi m'abandonner!
C'est moi qui suis votre maîtresse!
Les Destins à moi seule ont voulu vous donner.
Cris superflus, plainte inutile!
Déesse, c'en est fait, dirent toutes les trois,
Jugez d'un esprit plus tranquille,
Et ne blâmez pas notre choix.
Nous vous suivions seule autrefois :
Nous croyons suivre, en suivant Amarile,
Vous et votre fils à la fois.

## A MADAME B***,

En lui envoyant un beau lacet.

Je reviens du Sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
J'en ai rapporté ce lacet,
Qui fit l'ornement du corset
De la sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde :
Qu'il vous serve, et je l'avoûrai;
Sa premiere gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la seconde.

## A MADEMOISELLE DE POIX,

Fille de quatre-vingt-quatre ans.

Amants des onze mille vierges,
Vous êtes d'insensés mortels :
Avez-vous donc, pour tant d'autels,
Assez d'offrandes et de cierges ?
Dix pucelles en tout, de mes vœux épurés,
Deviennent pour jamais les objets révérés;
De Poix est la plus jeune, et sera ma Corinne.
Les neuf autres on les devine,
A des vers si galants qu'elles m'ont inspirés.

N'allez la voir de près comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'est rien : son principal attrait
C'est cet air fin, ces graces naturelles,
Ce qui jadis, entre trois immortelles,
Fit dire à cil qui les considéra ;
Toutes les trois sont également belles ;
Mais c'est pourtant celle-ci qui l'aura.

FIN DES STANCES, ODES, ET MADRIGAUX.

# POËMES, ET CONTES.

---

## LE TEMPLE DE MÉMOIRE,

### POEME ALLÉGORIQUE.

Mortalia facta peribunt.

Bien au-dessus de la voûte étoilée,
Où le premier crut lire Galilée;
Bien par-delà les tourbillons nombreux,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un philosophe, honneur de l'Armorique;
Loin de tout ciel plat, ovale, ou sphérique,
Est un espace infiniment plus grand
Que n'est celui que l'univers comprend :
Espace tel que le grand Alexandre,
Au long, au large, eût eu de quoi s'étendre,
Lui qui n'étant à l'aise en nul endroit,
Dans l'Elisée est encore à l'étroit.
Vrai Paradis, source unique et féconde,
Où sont à choix tous les biens de ce monde;
Où la puissance est unie au desir;
Où le dégoût ne suit point le plaisir;
Ou l'avarice, au Pérou mécontente,
Là d'un seul trait éteint sa soif ardente:
L'ambitieux lui-même y fait son sort :
L'amant jamais n'y tente un vain effort;
Dès qu'il lui plaît, du berger l'heure y sonne,
Sitôt qu'il tinte, Amour y carillonne :

Bref, en ce lieu, pere de Jupiter,
Ton siecle d'or en seroit un de fer.
Une guenon veut-elle être une Hélene,
La buse un aigle, ou le lâche un Turenne ?
Qu'il se transporte en cet espace heureux.
C'est plutôt fait qu'il n'a dit, je le veux.
Voilà d'abord Bavius un Virgile,
Mégere un Astre, et Thersite un Achille :
Vous convoitez tout l'or de Koulican,
Ou les honneurs divins du Vatican,
Ou du sérail la friande assemblée :
Venez ici : vous devenez d'emblée,
Tout en entrant, et dès le premier pas,
Le Grand-Seigneur, le Saint-Pere, et Thamas;
Vivez comblé de biens, d'aise, et de gloire !
Que j'aille là ! me répond quelqu'un, voire
Qui le pourroit ? O toi, qui que tu sois,
Qui m'interromps, n'y viens-tu pas cent fois ?
Qui ? moi ! Toi-même, ainsi que nous, sans cesse
Tu viens du lieu caresser la déesse.
Quelle déesse ? extravagues-tu ? Non.
C'est bien la tienne, et Chimere est son nom,
Comme l'espace, à ne te plus rien taire,
Chez nous s'appelle espace imaginaire.

L'inepte, ainsi que l'homme de savoir,
Souvent est là sans s'en appercevoir.
Quand l'agréable et docte Fontenelle
Des mondes fit la carte universelle;
Ce monde-ci, bien que très habité,
Echappa seul à la pluralité :
Et le plaisant, c'est que dans le temps même
Où sa lunette épuise le systême,
Et qu'il omet uniquement ce lieu,
L'observateur étoit tout au milieu.

Or, ce lieu vaste autant que la pensée,
Où sur l'autel la Chimere est placée,

Outre son temple, en renferme encore un,
L'écueil brillant des fous hors du commun.
Le dieu Momus l'élevant à sa gloire,
L'intitula le Temple de Mémoire.
Lui-même en fut l'architecte savant.
Il prit pour sol un sable très mouvant :
Matériaux disposés à sa tête :
Le frêle en bas, et le solide au faîte.
Ordre, goût, plan, tout dispute au terrein
L'honneur du sceau de sa burlesque main.
De porcelaine éminentes colonnes,
Bases de laque, et sveltes et mignonnes,
De filigrane élégans chapiteaux,
Frises d'émail, corniches de cristaux,
Coupole d'or, lanterne élabourée
De fin acier, d'où s'éleve arborée
Une escarboucle éclairant l'horizon,
Globe, au-dessus duquel est un blason,
Alléchant l'homme en qui vanité regne;
Car au bon vin s'il ne faut point d'enseigne,
Notoire il est qu'au mauvais il en faut.
Donc pour enseigne, à ce temple fallot,
Pend de laurier une branche en couronne,
Qui gentiment de sinople environne
Un champ d'azur, où ce mot est jeté
En lettres d'or : À L'IMMORTALITÉ.
Ce n'est le tout : faisant de la lanterne
Un minaret, en vrai dieu qui nous berne,
Au préalable, ayant donné du cor,
De tout là haut ayant pris son essor ;
Momus s'écrie : à moi, race divine ;
Venez, esprits de céleste origine,
Venez graver ici vos noms fameux,
Pour que le temps ne morde plus sur eux.
A cet appel un chacun s'évertue :
On vole au temple, on s'y porte, on s'y tue ;

Chacun se croit l'homme rare et divin :
Et le plus sot, sans faute, est le plus vain.
Quand au milieu de la nuit la plus sombre
Des lampions et des torches sans nombre,
Pour quelque fête allumés à grands frais,
Ornent de feu la face d'un palais;
Pour les rayons de l'amant de Climene,
Pour le soleil prenant ce phénomene,
Au feu luisant viennent les papillons
Se griller vifs, et cheoir à millions.
L'œil ébloui de la splendeur du dôme,
A l'hameçon tendu par le dieu Mome,
Tels, et plus fous viennent se prendre à tas,
Et pêle-mêle, humains de tous états.
Vous en verriez de toutes les étoffes :
Princes, guerriers, poëtes, philosophes,
Peintres, pédans, maçons, musiciens,
Voire bien pis : guimbardes et vauriens;
Oui, Phriné même, et l'infâme Erostrate,
Ainsi qu'Homere, Alexandre et Socrate,
Viennent au temple à pas irréguliers,
Et de leurs noms barbouillent les piliers.
Jugez du reste, et si la foule est belle :
Jérusalem, Lorette et Compostelle,
Rome et la Mecque ont moins de pélerins;
Et de ferveur ne les ont pas si pleins.
Fainéantise a mis sur les guenilles
Plus d'une fois la cape et les coquilles.
Au lieu qu'ici tout se voue au labeur :
La caravane a le voyage à cœur.
A ses côtés marchent de compagnie
La faim, la soif, le danger, l'insomnie,
Le chaud, le froid, la misere et la mort.
Le tic précede, et reste le plus fort.
Il faut le suivre ou mourir à la peine :
Aussi fait-on. Cuistre ni capitaine

Ne s'en dément; on meurt à mi-chemin,
Où l'on s'affiche aux yeux du genre humain.
  Où courez-vous? insensés que vous êtes!
Quelle vapeur a dérangé vos têtes?
S'écrie en vain le bon sens délaissé:
A vos aïeux appartint le passé;
Que le présent soit votre espoir unique.
Abandonnez l'avenir chimérique
A vos neveux; il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le temps jaloux,
Et le braver: cependant son passage
A chaque instant le venge, ou vous outrage;
Des Ris, des Jeux, la troupe a déja fui;
L'Amour s'envole, et Bacchus après lui
Disparoîtra, sans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.
Sous vos travaux, et sous la faulx du temps,
Tomberez-vous comme la fleur des champs,
Le soir éclose, et la nuit écrasée,
Avant qu'elle ait joui d'une rosée?
Que mon flambeau vous éclaire au besoin.
Ouvrez les yeux; vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert; ce ne sont que des nues.
  Propos en l'air, et paroles perdues!
L'homme de guerre, impatient du frein,
La gloire en tête, et le glaive à la main,
Frappe, renverse, et fait la sourde oreille.
Survient la mort qui lui rend la pareille;
Sourde à son tour, elle frappe; il périt
Long-temps avant que son nom soit inscrit.
L'historien, pélerin moins bizarre
Mais non moins fou, de ce nom-là s'empare
Et ce nom-là, dans le joyeux pourpris,
Pour accolade, avec le sien est mis.
  M'amuserois-je à détailler la foule
Qui s'introduit, s'enregistre, s'écoule,

Et disparoît? J'aurois plutôt compté
Les moncherons qui piquent en été,
Et dont le nord d'un souffle nous délivre.
Suffit que tout meurt très sûr de vivre.
Tel s'est muni, pour laisser-là son nom.
Du fier burin; tel du simple crayon;
Tel on éleve; et tel autre on écrase;
Tel de plain pied s'inscrit contre la base;
Tel échafaude, et pend son écriteau
A la colonne; un fou, du chapiteau
Monte à la frise; un autre à la coupole;
Jusqu'au pinacle enfin quelque autre vole
A la faveur du quadrupede ailé
Sur qui je n'ai que trop caracolé;
Descendons-en, et finissons. A peine
De tous ces noms la Basilique est pleine,
Que près de-là fend l'air, à point nommé,
L'antique oiseau, le vieil ogre emplumé,
Pour qui mille ans ne sont qu'une minute,
Par qui tout naît, croît, décline, culbute;
Et qui planant au sein de l'infini,
A tout l'espace est pleinement uni.
Le temps enfin, du seul vent de son aile,
Des glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé, dont le gouffre béant
Sert de passage et de porte au néant.
Lors dans l'Olympe il n'est Dieu qui ne ri
De la sottise et de la momerie.
Qui que tu sois qui m'auras entendu,
Ris, mange, bois, le piége est retendu.
Du dieu moqueur le cri nous importune;
Faisons les sourds : c'est le traître Neptune
Qui dans le calme invite à naviger.
Et toi qui sais plaire autant qu'obliger,
Dont la belle ame en procédés excelle,
Dont le génie en tout genre étincelle,

Qui fais le bien et le beau tour-à-tour,
Sans exiger ni gloire ni retour,
Sans que ton nom, à l'aide du Mercure,
Dans Moreri de se nicher ait cure;
Sans autre vue, après avoir bien fait,
Que le plaisir de t'être satisfait;
De ces vers-ci reçois la dédicace,
Ami Salley, leur morale efficace
De ton esprit a passé dans le mien:
Etre, c'est tout; avoir été n'est rien.

# DANCHET
## AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

La Parque à son noir trébuchet,
A sa triste et lugubre nasse,
Ayant pris le bon vieux Danchet,
Franche colombe du Parnasse;
Cet ami d'Homere, et du Tasse,
A peine eut passé le guichet,
Et tranquille en sa conscience,
Sans autre écrit, ni plaidoyé,
Sur son visage eut déployé
Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ses juges courtois
Justice brieve et complète,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette.
Conduisez au joyeux canton
Le bon auteur des Tindarides,
Dit le chancelier de Pluton,

De son front dépliant les rides,
Et parlant à son hoqueton.
Par les ondes Aganippides !
Cria Danchet, se moque-t-on
De me donner ici des guides !
Dans mon Virgile, dieu merci,
J'ai vu cent fois en racourci
Les régions que je découvre;
Et je sais tous ces chemins-ci
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Enéïde aussitôt,
Devant Proserpine, tout haut,
En défunt d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier
Le sixieme livre en entier;
Puis plantant là son auditoire,
Se précipite, en vieux routier,
A travers le pays des mânes,
Aussi confiant que seroit
L'infaillible et docte Fréret,
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépêtré,
Recomposé d'un limon vierge,
Le bel esprit, plus droit qu'un cierge
Et plus agile que Dupré, (1)
Perce le bois mal éclairé,
Où le dieu des Enfers héberge
Les fous à qui Mars et l'Amour,
Ici bas, ont ravi le jour.
Là, nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe.
Il voit Dolope et Mirmidon,

(1) Premier danseur de l'Opéra.

Procris, Eriphile et Didon;
Il y reconnoit Déiphobe,
Ne faisant pas moins que florès
Ayant son nez dans sa pochette :
*Et truncas*, ajoute le poëte,
*Inhonesto vulnere nares.*
Le pieux héros de Virgile,
Sur les talons de la Sibylle,
Contemporain, frais émoulu,
Ne se sentit pas plus ému,
Que, suivant le poeme à la piste,
Sous les myrtes mal-encontreux,
L'étoit notre bon humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.
Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Du Tartare qu'il laisse à gauche.
De cent mille chats en débauche,
Le charivari ténébreux
N'en est qu'une riante ébauche.
Déja l'éleve de Clio
D'avance avoit eu le prologue
De la façon du méchant dogue,
Qui hurle à la porte un trio.
Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau, jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie;
Dans l'antre où la rage accroupie
A l'orchestre donne le ton;
Où de Némésis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie;
C'est bien un autre faux-bourdon.
A travers des cris de harpie,

Il entendoit siffler Python,
Claquer le fouet d'une Furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sysiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint escogriffe
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecton.
Le tonnerre étoit l'intermede.
Quel épouvantable opera
Pour le tendre ami de Campra,
Et le doux auteur de Tancrede!
Il ne sera jamais de rien
Dans une musique pareille.
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille.
Tel un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelles,
Cotoyant les murs de Thémis,
De la graud'chambre entend les cris
Et les chaînes de la tournelle,
Déteste géole et barreau;
Bénit son innocente vie,
Et fuit Juge, avocat, partie,
Huissier, criminel et bourreau.
Un sentiment pareil emporte
Loin du lieu funeste et vengeur
L'irréprochable voyageur.
Déja paroît l'auguste porte
Où notre érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise,
Suivant le rit accoutumé,
Planta le rameau d'or, en guise
De cette espece de balise
Que la Basoche appelle un mai.

En quatre pas et deux gambades
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir déja les palissades;
Quand un mâtin, tout des plus gros,
Un subdélégué de Cerbere,
Né dans le chenil de Mégere,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légere,
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipere,
Et contre quiconque prospere
Il garde une éternelle dent.
Sa panse énorme n'est farcie
Que de ciguë et d'aconit.
Autour de lui l'herbe est noircie
Des torrents d'encre qu'il vomit.
Son regard venimeux flétrit;
D'un seul souffle il ôte la vie;
Et sur son collier est écrit:
J'appartiens à la noire Envie.
L'ami des dieux, en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Enée avoit la recette,
Jette au sentinelle aboyant,
Un beau jeton d'Académie.
Au vol à peine est-il happé,
Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel esprit échappé.
Enfin, d'un pied libre il arpente
Les coteaux, les prés et les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains, de qui font choix
Minos, Eaque et Rhadamante.
Que son ame alors est contente!
Elle le fut moins mille fois,
Le jour qu'une juste patente,

A la pluralité des voix,
L'installa parmi les quarante;
Quoique la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse,
Ne marque plus de cette place
Qu'un pas à l'immortalité.
Aussi gagnoit-il bien au change;
Car la différence est étrange
Entre habiter l'asile heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la Camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre;
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vertes forêts,
Dans les Jeux, les Ris et la danse;
Ou s'appesantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux palais en décadence;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois la semaine,
Environné, Dieu sait comment;
Puis finir pour derniere aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Oh! comme il saute au cou d'Horace!
Et que de bon cœur il embrasse
Ce cher et bien aimé patron,
Qui fut sa lance et son égide:
Tel au cou de l'aimable Ovide,
Sauteroit le joyeux Piron:
Tel on verroit plein d'alégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Cicéron.
Vous voici donc en-deçà l'onde,

Lui dit l'Anacréon romain,
Et nous vous possédons enfin,
En lieux où tout plaisir abonde.
Venez, venez; sorti du sein
Des lettres et de la faconde,
Soyez le bien venu chez nous.
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
A revoir, dit le compagnon,
Un moment, excusez de grace!
Je vois mon bienfaiteur qui passe.
Bon jour, monsieur l'abbé Bignon.
Monsieur l'abbé Bignon s'arrête:
Eh! mon pauvre Danchet, bon jour.
Monsieur l'abbé, le beau séjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
A vous y bien faire ma cour!
L'expression paroîtra folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci.
N'importe: je vous tiens parole.
Là haut, vous disant grand merci,
Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnoissance
M'accompagneroit jusqu'ici.
Elle sera donc éternelle;
Point de chicane là-dessus.
D'ailleurs quand on a l'ame belle,
La gratitude pese-t-elle?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe;
Brave Danchet! tu disois d'or.
Ton fidele historiographe
En pleure de tendresse encor;
Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois monsieur de Livri,

Que tu sais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.
Lors, un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte.
Oh! oh! se prit-il à crier,
J'attrape donc Virgile en faute!
Ah! que d'aimables vérités
Le méchant nous a déguisées!
Quel surcroît de félicités!
Des femmes aux champs Elisées!
Ceci releve bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'abbé, dans ce pays,
Regretterons-nous l'Isle-belle?
Aussi j'étois souvent surpris
Que, dans ces demeures divines,
Le poete peu galant n'eût mis
Que des héros sans héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié?
Pourquoi de l'héroïque espece
Souffler la plus bele moitié?
Un lieu de gloire et d'alégresse,
Sans femme, peut-il en être un?
L'Olympe même, que seroit-ce
Qu'un lieu désert ou très commun,
Si l'Olympe étoit sans déesse?
Point de femme, point de plaisir:
De tout temps ce fut mon systême.
Tous cercles s'en doivent choisir.
Et vous dirai-je que c'est même
Faute de femmes, qu'aujourd'hui
L'on voit dans notre académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger l'indolence et l'ennui?
De ce triste ennui les symptômes
Menaçoient le front clair et net

Du digne héritier des Jérômes,
Si le devancier de Gresset,
Ravi de se revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *tacet*
Pour aller saluer huit dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles nymphes printannieres,
Et représentant les neuf sœurs,
Brillent la Suze, Deshoulieres,
Villedieu, Sévigné, Lambert,
D'Annoy, Caylus et la Fayette.
La ronde ainsi n'est pas complète,
Elle sent bien ce qu'elle y perd.
A ce beau cercle de lumiere,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor;
Et cette place est la premiere.
Puisse-t-elle vaquer, hélas!
Long-temps par-delà mon trépas!
Car vous seule (1) y devez prétendre,
Vous seule y monterez un jour,
Vous dont le pinceau noble et tendre,
A peint les malheurs de l'Amour.
A ce haut rang tout vous appelle;
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjouement,
A ces huit Muses de la France,
Le nouveau venu, poliment,
Eut fait très bas la révérence,
Et très haut un long compliment;
Delà, dans le vallon charmant,

(1) Madame de Tencin.

Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante :
C'étoit celle du grand Armand.
Notre fondateur ! quelle joie !
S'écria-t-il tout transporté :
Oh parbleu, je veux qu'il me voie !
Il court au héros tant vanté,
Et ne se possédant pas d'aise,
S'incline en toute humilité ;
Lui baise les mains, les rebaise :
Monseigneur, une éternité
Me semble un temps trop limité
Pour vous pouvoir payer ma dette :
Vous voyez un pauvre poëte
Qui vous doit l'immortalité.
A moi ? répliqua le grand homme.
Oui, monseigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-six ans, comme
Académicien François.
Eh quoi ! de mon académie,
Reprit le fier instituteur,
On parle encore en l'autre vie ?
Si l'on en parle, monseigneur ?
Ce doute, ainsi que nous, vous blesse :
Oui certe, et malgré les jaloux
On parlera d'elle sans cesse,
Comme elle sans cesse de vous.
Plus que du brillant domicile
Dont au roi vous avez fait don ;
Plus que de l'auguste maison
Qui de nos docteurs est l'asile,
Que de la rue et de la ville
Qui s'honore de votre nom !
Je m'en étonne avec raison,
Dit l'ombre à toque enluminée,
C'est mon étoile fortunée

Qui sur vous influe et vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans vert :
Ce fut sur la fin du dessert,
Que, me présentant sa requête,
Le folâtre de Boisrobert
Me fourra ce plan dans la tête.
Mais depuis long-temps là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille :
Vous l'avouerai-je, un peu confus,
Ce fut du moment que je sus
La réception de Corneille.
Eh! monseigneur, pardonnez-la!
Dit l'autre, que l'aveu démonte,
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenseur des doges,
Votre illustre et digne neveu!
En faveur d'un siecle d'éloges,
Où pas un de nous dans le feu
De son génie enthousiaste,
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer vaste,
Laissez-vous attendrir un peu!
Bon! dit le cardinal, à d'autres :
Plaisants éloges que les vôtres!
Le bel hommage qu'un encens
Qu'à titre égal, en même temps,
Séguier révendique et partage;
Ignorez-vous donc qu'aujourd'hui,
Repart Danchet, prenant courage,
Son nom n'est presque plus d'usage,
Et qu'à peine on parle de lui.
De vous le récipiendaire
Passe net à Louis-le-Grand;
Et de notre aveu laisse en blanc

Le héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Léthé
Le second protecteur jeté
Rendit le premier plus traitable :
De plus, ayant appris combien
Du moindre académicien
Le mérite est recommandable;
Combien, de ce corps assidu
Le travail et les exercices
Au public ont déja rendu
De considérables services ;
Et ce que trouvent d'agrément
Dans ce bel établissement,
Princes, princesses, rois et reines,
Quand ce treizieme parlement,
A quelque grand événement,
Dans le rang des cours souveraines,
Vient déclamer son compliment.
A tout l'éclat dont elle brille,
Il est trop heureux d'avouer
Que l'académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer;
Lui prédisant gloire et durée,
Et toute prédilection,
Pourvu qu'elle soit éclairée,
Et juste en son élection.
Oh ! là-dessus soyez tranquille !
Lui dit le zélé vétéran,
A nos clartés fiez-vous-en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons, quand on nous reçoit,
Un serment qui la décourage :
Nous jurons à l'aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage.
Louis, qui lui seul auroit droit

D'exiger toute obéissance,
Ce roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Ne pas opiner librement
Seroit n'avoir foi ni courage.
Aussi nos Messieurs verroient tous,
Fermiers, ministres, belle et prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Qu'ils aimeroient mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvoient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un si beau réglement.
La justice est leur élément,
Et leur qualité favorite.
J'ai, par un trait original,
J'ai moi-même en pareille affaire,
Durant vingt ans, ferme et loyal,
Donné mon suffrage à Nadal,
Préférablement à Voltaire.
Mais, interrompt le cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'esprit et le génie,
Examinez de près les mœurs :
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'est ce qu'aussi nous évitons,
Reprend l'homme sage et sincere,
Croyez que nous nous arrètons
Moins aux talents qu'au caractere.
Comptez sur quarante Catons ;

Et vous ne vous tromperez guere :
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Je vous fais juge de la chose.
Poete n'ayant pas plus de rats
Que de vieux écrivains en prose ;
Force gens à petits rabats ;
Des grands de la cour, des prélats :
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois ;
Nous n'y serons pas pris deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-temps, dans le tableau,
Nous ne reverrons un Boileau,
Et moins encore un Lafontaine.
En style simple et sans apprêt,
La chose ainsi contée au maître ;
Peut-être un peu moins comme elle est,
Que telle qu'elle devroit être :
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximenès,
Le grand Armand quitta la place ;
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre son Horace.

# U COMTE DE SAINT-FLORENTIN.

## LA QUENOUILLE UNIQUE ET MERVEILLEUSE.

Quand le pauvre Binbin (1) mourut
(Car puisqu'il faut bientôt qu'il meure,
Autant vaut dire, cela fut,
Que cela sera tout-à-l'heure);
Quand donc j'eus vu le sombre bord,
Tout en descendant de la barque,
Mon premier soin, ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque,
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obscure et chagrine,
Pour faire, en un cabriolet,
Nommé biere en son origine,
D'une célérité divine,
Rouler mon vieil esprit follet
Sur les remparts de Proserpine.
En curieux et franc Binbin,
J'avois bien aussi quelque hâte
De voir en face, un jour enfin,
Ces trois servantes du Destin,
Bien pires que celle à Pilate,
Dont j'avois, à tort, à travers,

(1) Nom d'amitié qu'on donnoit à Piron, et qui, en bourguignon, signifie benin, bén gne.

En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.
Mais parlons une fois sans rire.
Disons la pure vérité :
J'avois au Trio redouté
Quelque petite chose à dire,
Au sujet d'un mortel chéri,
Dont la douce et riante image
Me suit par-delà le rivage
Du triste fleuve de l'oubli.
Dieu sait, dès qu'elles m'apperçurent,
Dans quelle surprise elles furent,
De voir, pour la premiere fois,
Une ombre qui rioit sous cape,
En lieux où pleurent le bourgeois,
Le noble, le prince, et le pape.
Vive la Mort! vive Esculape!
S'écria la vieille des trois,
Au ciseau de qui rien n'échappe;
Voici *celui qui ne fut rien*,
*Pas même Académicien*,
Pour avoir fait l'Ode à Priape.
Nous lui devons un compliment,
Pour une strophe de cette ode,
Où le gaillard, effrontément,
Nous en faisoit un à sa mode.
Faisons danser le médisant.
Il s'y vantoit en téméraire,
Aussi-bien qu'en mauvais plaisant,
Et s'y promettoit de nous faire
Ce qu'assurément il n'est guere
En état de faire à présent.
Or ça, l'ami, sortons d'affaire,
Me dit-elle en s'humanisant,
Et prenant le ton débonnaire :
Nous vous tenons : voyons un peu

Avec un septuagénaire,
Si la parole vaut le jeu!
Je perdis un peu contenance;
Et, rougissant de souvenance:
Eh! mon Dieu! leur dis-je, laissons
Les reproches, et les leçons:
J'en eus là-haut ma suffisance.
Eh quoi donc, comme un Iroquois,
Traité par-tout de Turc à Maure,
Serai-je toujours, suis-je encore
Devant monsieur de Mirepoix?
Non, non, je suis devant vous trois;
Et plus sage un peu qu'autrefois,
En mourant, on s'améliore.
Une petite potion
De votre excellent opium,
En vaut bien une d'ellébore.
Laissons donc là le temps jadis:
Pour Dieu, rayons de mon histoire
Un péché qu'à vingt ans je fis,
Et que trente ans, comme on peut croire,
Auroient effacé des esprits,
Et fait oublier, sans les cris
D'un prélat d'heureuse mémoire,
Qui crut qu'il étoit de sa gloire
D'en rafraîchir le souvenir,
Et de rendre le fait notoire
A tous les siecles à venir.
Le saint homme, en grand capitaine,
M'excluant de la Quarantaine,
Me tuoit de honte et de faim:
Je n'avois plus fauteuil ni table;
C'étoit fait du pauvre Binbin,
Sans un seigneur plus équitable,
Qui daigna me tendre une main,
Aux malheureux toujours propice.

De mon mal il fit ma santé,
Et mon repos de mon supplice.
Ainsi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avoit creusé la piété.
Dames, par curiosité,
Que dans vos magasins je fouille!
Et de l'humain dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voie un peu la quenouille.
Les aveugles sont curieux,
Dit Lachésis la dégourdie,
Par qui toute trame est ourdie;
Tiens, elle te creve les yeux!
Lorgne, et disparois : expédie;
Un Quinze-vingt, dans le grand tas,
La distingueroit de cent pas,
Tant elle est grosse et rebondie.
Ma lorgnette en l'air, en effet,
Je la vis, selon mon souhait;
C'est-à-dire, dodue, et telle
Que peut-être jamais si belle,
Pour Nestor, pour Mathusalem,
Pour un décuple Fontenelle,
Jusqu'aujourd'hui, par le destin,
Ne fut mise encore à la main
De Clotho la sempiternelle.
Cette quenouille est un morceau
Incrusté de nacre et d'ivoire;
Une perle de très belle eau,
Longuette et finissant en poire,
Tourne, vire, et sert de fuseau.
Omphale, beauté Lydienne,
En fit présent au fils d'Alcmene,
Quand chez elle il fut séjourner;
Et sur la rive stygienne,

Allant de là se promener,
Ce héros, à la bohémienne
Eut la sottise de donner
Ce joyau qui feroit tourner
La tête à monsieur de Julienne.
La quenouillée est d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, et si fin,
Qu'à l'œil il est imperceptible,
Et qu'il lui seroit impossible
D'en distinguer le brin du brin.
Son volume aussi, comme on pense,
Eparpillé, seroit immense,
N'étoit qu'un ruban bleu turquin
L'entoure, en serpentant, le serre,
Et, l'emmaillottant tout des mieux,
Fait qu'il ne paroît presque aux yeux,
Que de la grosseur ordinaire.
Patience, voici le beau.
C'est que certain petit bourreau,
Marmot n'aimant que le désordre,
Garnement qu'on appelle Amour,
La nuit, s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre;
Et la trame ainsi devenant
Une toile de Pénélope,
Du mortel chéri maintenant
Qu'on tire l'heureuse horoscope.
Vivez donc en paix et contents,
Beaux amis et belles amies,
Qui pour lui donneriez vos vies;
Vous le posséderez long-temps:
Tandis que moi, dont la fusée
A fait le tour du dévidoir,
Je vais, tout ce temps sans le voir,

Bien m'ennuyer dans l'Elisée,
Tant beau puisse être le manoir.

# ROSINE,

OU

# TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE.

CONTE.

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontents de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale et le résultat.
Rosine à peine avoit quinze ans.
Peignons d'un trait ses agréments :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine en un mot étoit belle,
Belle à mériter mille amans :
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.
Son pere vivoit en dévot,
Et sa mere étoit une prude :
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron :
Crainte de quelque tour frippon
Que se reprochoit leur sagesse ;
Et qui, dans leur temps de foiblesse,
Avoit hâté leur union.

Il n'est argus pires, dit-on,
Que les argus de cette espece.
Mais il n'en est ni plus, ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes,
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains desirs,
Sources de maints profonds soupirs,
Qui le soulevoient en cachette.
Et quand sur-tout ces déplaisirs?
Sans faute, aux heures de toilette.
Hélas! disoit-elle souvent,
Quand sa parure étoit complette,
Et qu'elle se miroit seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc! J'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien?
Avec le monde, qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit!
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit!
Me parer est grande folie!
Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mere de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien!
Droit d'être coquette, ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer, à la sourdine,

Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine:
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine:
Droit, s'il arrivoit un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dûs à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle?
Le ciel prit au mot la pucelle.
Le pere avoit un vieux château
Au bord de la mer infidelle.
Un jour, que, sur une nacelle,
La belle s'égayoit sur l'eau,
Une bourasque, un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé, passe un corsaire,
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique, et, sur la plage,
Met sa belle proie à l'encan.
Un beau jeune mahométan,
( Nommons Osmin le personnage )
La convoite, et paye au Forban
Tout ce qu'on veut, et davantage.
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.
Or, déjà le Turc, à son dam,
Avoit vingt-neuf femmes; en somme,

En avoir trente étoit son plan !
Et cela, grace à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban.
Ainsi payée en belle espece,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelque mot de tendresse;
Bref, et laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail,
Moins en esclave qu'en princesse.
Pendant le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.
Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand, face-à-face, par un Noir,
Ces anges rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promene entre les deux files:
Leve un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise; examine
Le lis, la neige, et le jasmin,
Du demi globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain;

Puis de belle en belle chemine;
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui jouera des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles,
Remet le reste au lendemain;
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste,
Que le premier qu'elle a quitté!
« Mais c'est un choix peu médité;
« L'injustice est trop manifeste:
« Demain j'aurai la primauté.
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.
D'un second choix moins indigeste
Espérance endort vanité;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux: que vous dirai-je?
Elle en est au vingtieme jour,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes:
« Quel est donc l'étrange séjour,
« Où j'étale aux yeux tous mes charmes
« Sans pouvoir inspirer d'amour?
« Ah! disoit la belle éplorée,
« Que mon cœur s'étoit bien mépris!
« Hélas! si j'étois ignorée,
« Du moins j'ignorois les mépris!
« Etre vingt fois déshonorée!
« O l'indigne et l'affreux destin!
« M'a-t-il un moment desirée,
« Le tyran! de quel air hautain

« Il se présente à notre vue !
« Ce coup-d'œil errant, incertain,
« De quelque attrait qu'on soit pourvue !
« Ce geste presque du dédain,
« Porteur de l'arrêt qui me tue,
« En m'exposant au ris malin
« De celle dont il s'infatue !
« Quel empire absolu sur nous !
« Comme sous lui tout s'humilie !
« Quelles rivales ! quel époux !
« Mais que leur nombre multiplie ;
« Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie ;
« Et que, tandis que je le fuis,
« Aux pieds du monstre prosternées,
« Les lâches passent les journées
« A briguer de honteuses nuits ;
« Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
« Relevons un rang avili ;
« Méritons un sexe, embelli
« Pour commander à tous les hommes.
« Fuyons de ces barbares lieux,
« Où la beauté n'a point d'empire ;
« Et couronnons, sous d'autres cieux,
« Quelque amant moins audacieux ;
« Quelque amant du moins qui soupire.
Elle auroit pu fuir à l'instant ;
Si demeura-t-elle pourtant ;
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevroit dans son lit.
   Point de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.
   Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute, et s'évade

Du plus austere des couvents,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démare,
Et s'abandonne au gré des vents.
Rosine avoit lu les romans :
Leurs plus rares événements
Pour elle étoient mots d'évangile :
Mais l'héroïne au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des moments ;
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.
Après quelques jours de gros temps
Où, des bons vents la troupe agile,
S'épuisa de soins obligeants,
Elle et son bâtiment fragile,
Vinrent échoner près d'une île,
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A quel degré, sous quelle zone,
Ce pays-là? Je n'en sais rien :
Le fait est qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes sans homme : ici
C'étoient dans l'île, hommes sans femme ;
La derniere avoit rendu l'ame.
Un cocu diroit, Dieu merci !
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.
Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'étoit mise
Sur tout le beau sexe du lieu.
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mere, et de par Dieu,
Voire, la grand'mere, y fut prise.
De l'*Isle-veuve* cependant,

Nulle terre n'étoit voisine;
Onc on n'y connut la marine:
Donc, nul remede à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.
L'Etat étoit républicain,
Partant, tout commun, perte ou gain:
Si qu'au ciel chacun rendant grace,
Compta qu'il auroit de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon seul et bel espoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine;
Sans que personne ose y toucher,
Pas seulement en approcher;
C'étoit déjà leur souveraine:
Un objet si rare et si cher,
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand par fois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.
En pompe, et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse et galante;
La Garde, ainsi que de raison,
Sage, discrette et vigilante:
Cœurs sans nombre, pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente:
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera;
Quatre fois, en cas du contraire:
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,

Et que ce sera son affaire.
Quel heureux et prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine;
Fortune, par ce réglement,
De toute l'isle, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui desirer de plus doux!
Elle peut avoir plus d'époux,
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses;
Faire, en un jour, plus de jaloux,
Que l'autre, en mille ans, de jalouses!
Et, notez que murs, ni verroux,
De ses plaisirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous;
Sous ses pas, d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous!
Comparez sa gloire à la vôtre.
Que l'une est au-dessus de l'autre!
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force?
Par la ville, où tout l'adoroit,
( Ce n'est conte de Méluzine )
Tant que le joli jour duroit,
Sur un char élevé, Rosine
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitants,
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogants,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs graces faire étalage,

Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder, et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos Jeunes gens.
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans,
N'en fait le sexe qu'il outrage.
  Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, *et cætera :*
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire;
Que la sympathie opéra;
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.
  Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable:
On vit la paix inaltérable,
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ait dit la raison:
Cet hymen étoit peu durable,
Ils alloient être désunis.
Trois mois, incessamment finis,
De fruits n'offroient point d'apparences:
D'Hylas imaginez les transes!
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur;
La rage y resserre les larmes:
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas? dit la belle.
Ce que j'ai, dit-il; ah, cruelle!

Demain je vous perds pour toujours;
Et vous me tenez ce discours!
Avez-vous déjà, dans vôtre ame,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora,
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux sont adorés;
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez?
Demain mon sort n'est plus le vôtre:
Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est pas alarmé!
Rosine entre les bras d'un autre!
Rosine qui m'a tant aimé!...
Et qui plus que jamais vous aime!
Interrompt-elle en soupirant;
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même;
Que ce baiser en soit garant!
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas.
Les lois sont faites, cher Hylas;
Il faudra bien que je les suive:
Mais je ne vous oublierai pas.
A cet arrêt, qui l'assassine,
Il jette un cri plus douloureux;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein;
Vingt fois on désarma sa main:
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportoit contre le destin:
Mais, cher Hylas, que faire enfin?

Pour être à vous, par où m'y prendre?
Fuyons, dit-il, et promptement!
Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule, vous l'osâtes braver,
Dans votre premiere aventure:
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver:
C'est qu'ils vouloient vous réserver
A la tendresse la plus pure:
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez: à ce nœud légitime,
Je vois ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette isle entiere est ma victime:
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs,
Pour courir un risque effroyable:
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable;
Mais, Rosine, vous me suivrez!
C'est avec moi que vous vivrez!
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre?
Ah! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde!
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.
Il en jura: la belle en somme,

( Qui n'avoit pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort,
Qu'elle abandonnoit pour un homme, )
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidelle,
Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeoit d'elle:
Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons ! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige:
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique,
Presque aussi mal appareillé,
Que lorsqu'il arriva d'Afrique;
Mais un peu mieux ravitaillé:
Et Rosine, heureuse et tranquille,
Etoit déjà bien loin de l'isle,
Quand le monde y fut réveillé.
Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose, ou rien:
Chacun fit bien ou mal; mais certe,
Que chacun fit ou mal, ou bien,
L'isle au bout d'un temps fut déserte.
Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir, dans ses voyages,
Eole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyoit mille avantages
A ses innocentes amours;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,

En soi-même elle se peignoit
Mille inconvéniens à craindre,
Dans l'état qu'elle abandonnoit,
Et qu'elle eût dû plutôt se peindre:
Car en effet le dénouement,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvoit devenir funeste.
Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrette,
Dont le tour ne fût pas venu,
A l'époux nouveau parvenu
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette:
Les sénateurs, sur ce viol,
Auroient, en confisquant le vol,
Fait justice du bourguemestre;
Et dit que chacun d'eux, en paix,
Exerceroit seul désormais
L'emploi de mari par sémestre.
Le peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été,
Que ce beau paradis terrestre!
Sur-tout si, pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en sequestre
Chez le plus vieux de la cité?
Quel embarras de tout côté!
Ici, quelle paix, au contraire!
Je serai donc heureuse enfin!
S'imaginoit-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire:
Un seul homme fait mon destin;
Seule j'ai son cœur et sa main:
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire:
Pas le moindre amant chez ma mere!

Trente rivales chez Osmin!
Dans l'isle, un monde à satisfaire :
Ennui, dépit, dégoût, misere!
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez ; et c'est mon affaire.
Avec ce beau raisonnement,
Rosine est, par la providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance :
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,
Son lieu natal étoit la France.
Pere, mere, tout étoit mort ;
Elle unique et riche héritiere ;
Partant le mari gros milord,
Et sa bonne fortune entiere.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égaloit sa gratitude,
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays
Bientôt l'insensé prend ombrage ;
Devient jaloux jusqu'à la rage ;
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Cherche à rassurer son époux,
Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux ?
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie ;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verroux ;
Bientôt encore il s'en défie ;

Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie,
Clef maudite ! infâme instrument !
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la derniere porte
Par où se peut glisser l'amant.
Jusque-là, soumise et fidelle,
Rosine ne murmure pas:
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage!
De l'ingrat, qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influoit : mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux!
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle :
Elle regretta du passé
Jusqu'à la maison paternelle :
Le regret sur-tout lui rappelle
L'isle dont elle avoit été
L'Amour et la Divinité.
Vrai paradis perdu pour elle :
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'étoit laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abyme.
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales,
Le turc eût partagé ses soins.

L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maîtresses, sur son cœur,
Avoient prétention commune:
S'il en mécontentoit quelqu'une,
Par un trop volage ardeur;
Il n'en abandonnoit aucune:
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur;
L'épouse, toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.
Elle étoit trop infortunée;
Le ciel enfin la secourut:
Elle changea de destinée;
Un beau matin l'ingrat mourut;
Et serviteur à l'Hymenée!
Rosine en réchappe à vingt ans,
Fraîche comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importants,
Appât de triomphante espèce,
Grace au noble cœur de ce temps.
A beauté, chevance, et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté;
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.
Des autres états, celui-ci
Est l'agréable raccourci.
Sans pere, ni mere, elle est fille:
Sans mari, mere de famille:
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième:
Chez elle enfin, par ses appas,

Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille,
Et jouir, jusqu'à son trépas,
Des prérogatives de l'isle,
Sans en craindre les embarras.

# LA CHAINE DES ÉVÉNEMENTS,

## CONTE.

Comme souvent tout s'enfile ici bas!
Des Bernardins pâturaient en lieu gras:
Près de leur clos vivoient des Bernardines.
( Observez bien chaque chose en son rang : )
Un large étang nourrissoit les béguines:
Une haie vive entouroit cet étang.
Sur cette haie, il vint des cantarides:
Survint un vent qui les souffla dans l'eau.
Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,
Qui de l'essaim ne firent qu'un morceau.
Grenouille après servie au réfectoire,
De sa substance enflamma la nonnain:
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire.
Un feu subit, et rien moins que divin:
Grand carillon! si qu'au bruit du tocsin,
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoit Bernardin.
Comme souvent ici-bas tout s'enfile!

# DAGOBERT,

## CONTE.

A TIRE d'aile, un diable fendoit l'air.
Un saint l'adjure et l'arrête. Eh, de grace!
Ne m'amusez ! dit le suppôt d'enfer.
Où vas-tu donc? Près d'un roi qui trépasse,
Mais qui peut faire un bon ferme propos.
Au diable adonc le saint donna campos.
Puis ardemment il se mit en prieres,
Pour que cette ame esquivât les chaudieres
Du faux glouton, qui reparoit bientôt,
Non pas alegre et gai comme tantôt,
Mais traînant l'aile, et la queue, et la hanche,
Penaud, maté, tout évêque d'Avranche.
De quoi le saint lui cria tout ravi :
Ah ! ah ! le prince a dit son *peccavi !*
Non, dit le diable, et j'avois belle chance ;
De mon côté jà penchoit la balance :
Dedans étoient maint beau cas réservé,
Un cœur de sang et de pleurs abreuvé,
Foi violée, abattis de provinces,
Incestes, rapts ; tels autres jeux de princes :
Je triomphois, lorsque, de l'autre part,
Mon ange adverse a mis, pour le pendard,
Une abbaye, et soixante-dix moines,
Gras, rebondis, ventrus comme chanoines ;
Un contre-poids pareil à celui-là
Eût emporté le double de fredaines.

Bredouille ainsi le diable s'en alla.
Bénis soient Dieu, legs, moines et bedaines! (1)

# LES DEUX TONNEAUX,

## CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux moi, sans cesse, en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel; l'autre tient à la terre:
Voilà de quoi long-temps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un Moi troisieme, établi pour entendre,
Et pour juger, ne sait quel parti prendre;
Et balotté par les Mais et les Si,
Lui-même, en deux, se subdivise aussi.
Conclusion. Si la Sagesse habile
N'y met la main; bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les Moi, je prétends n'être qu'un :
Que là-dessus, s'il vous plaît; on s'arrange;
Et qu'il en reste un bon Moi sans mélange;

(1) Ce conte seroit susceptible de bien des enjolivements. J'ai tout immolé au goût que j'eus toujours pour la précision.

Un moi tout simple; et qui soit désormais
Indivisible et tranquille à jamais.
Céleste Moi, ce sera ton ouvrage;
Fais-nous un conte; et parle ton langage.
O Moi terrestre! écoute, pese bien
Ce petit conte; et, de ce joli rien,
Pourra surgir l'olive salutaire.
Par-tout la paix se pût-elle ainsi faire!
Quand de Japet le fils, tant bien que mal,
Eut fagotté le risible animal
Au front superbe, à cervelle débile,
D'orgueil ayant la tare indélébile;
De qui le mange assurant qu'il est roi;
Pour tout reptile avouant son effroi;
Et qui pourtant raisonnable se nomme:
Quand Prométhée, en un mot, eut fait l'homme,
Et que, du feu dérobé dans les cieux
Sa mécanique eut animé nos yeux:
Il s'avisa d'un second brigandage,
Qui du premier s'il n'ôta l'avantage,
L'altéra bien. Tant le proverbe est sûr:
*Malè parta, malè dilabuntur.*
Que voulez-vous? L'impunité rend brave.
L'heureux brigand, du foyer à la cave
Osa passer. Il vouloit, de nectar
Et d'ambrosie, allaitant son poupar,
Subtiliser, de tout point, la matiere;
Purifier l'homme et sa race entiere;
En faire un dieu. Mais, loin qu'il y parvînt,
Tout au rebours vous verrez qu'il avint.
Sous une voûte, au centre de la sphere
Qui sert aux dieux, là-haut, de belvedere,
Sont de Comus les friands magasins;
Et, sous la clef, cent tonneaux toujours pleins.
La vive, pure, intarissable joie,
De laquelle, onc, homme n'eut vent ni voie,

Se puise là, par la gentille Hébé,
Et par l'enfant aux Troyens dérobé,
Qui, sans relâche, en versent, à la ronde,
A nosseigneurs les souverains du monde;
D'où naît, en eux, et renaît la santé,
Principe heureux de l'immortalité.
De ce caveau la porte crochetée
S'ouvre, et dans l'ombre, au subtil Prométhée
Laisse entrevoir, sur un chantier à part,
Deux gros tonneaux mis là, comme à l'écart.
Il croit que c'est provision choisie
Et de nectar et de fine ambrosie.
Fatale erreur! l'un est plein de vrais maux:
L'autre, de biens périssables et faux;
Biens seulement de nom; vile denrée,
De la céleste, à bon droit, séparée;
Mais, par malheur, en vaisseaux bien dorés,
Et tous pareils aux cent tonneaux sacrés.
Un lynx eût fait, par faute d'étiquette,
Le qui-pro-quo. La sottise en est faite;
Il faut la boire: aussi la buvons-nous,
Rubis sur l'ongle. Or buvons donc. A vous,
Nos chers neveux! à vous, race future!
Ce n'est tirer ma poudre à l'aventure.
A même table, et du même poison,
Sans faute, un jour, vous me ferez raison.
Mais vous n'aurez que petits coups à boire,
Si vous savez profiter de l'histoire,
Dont je reprends le fil interrompu.
Prométhéus, Dieu nerveux et trapu,
Empoigne donc, ébranle un peu, saboule,
Déplace enfin les tonneaux, et les roule
Hors de la cave. Hebé, qui du buffet
Venoit alors, l'ayant pris sur le fait,
Passe, descend d'un pied léger, regrimpe
Encor plus vite, et trouble tout l'Olympe,

Et s'écriant : il est, ( le croiroit-on )
Il est, grands dieux ! parmi vous, un frippon.
Elle le nomme, et n'est pas la premiere ;
Car le Soleil, à son char de lumiere,
Ayant déjà trouvé du feu de moins,
En avoit pris Ciel et Terre à témoins.
Le délinquant, sans délai ni dispute,
Est pris, jugé, pendu dans la minute.
Sur le Caucase il est haut élevé :
Vif, on l'y cloue ; et, son clou bien rivé,
D'un gros vautour il y devient la proie.
L'oiseau lui mange et remange le foie ;
L'horrible mêts, sans fin renouvelé,
Reparoissant aussitôt qu'avalé.
Les deux tonneaux cependant nous resterent.
Les dieux malins ne nous les contesterent.
Des maux tout purs et des biens frelatés !
Trop obligeant qui nous les eût ôtés !
Ils n'avoient garde. Indignés de l'audace
De Prométhée, ils vouloient que la race
En fût à plaindre ; et, pour notre malheur,
Laissoient le vol, en haine du voleur.
Dans ces tonneaux, ô race infortunée !
Est en effet toute ta destinée ;
Si ta raison, sous des astres meilleurs,
Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.
Tes passions, si tu les prends pour guides,
Te conduiront à ces sources perfides,
Par un chemin fleuri, large, battu,
Tel que n'est point celui de la vertu.
La courte-joie et l'ennui qui dévore,
Coulent de là. Si l'un et l'autre, encore,
Se dispensoient avec quelque équité !
Mais une aveugle et folle déïté,
Folle, à nicher entre quatre murailles,
Fortune, assise entre les deux futailles,

A droite, à gauche, au bon comme au pervers,
Et biens et maux verse à tort, à travers.
Je parle au propre, en disant qu'elle verse;
Car, ici-bas, prospérité, traverse,
Los, vitupere, et hauts et derniers bancs
Trône, sellette, et sceptre et bâtons blancs,
Et bonnets verts, et toques de Druides,
Et pis et mieux, sont choses plus fluides,
Que ne le sont le sable et les instants
Qu'on voit couler dans l'horloge du temps.
Des deux tonneaux lequel nous affriande,
Jà n'est besoin que l'on me le demande.
Comme on croit bien, fuyant avec horreur
La tonne infecte, où sont honte et douleur,
L'homme altéré va muguettant sans cesse
Celle qu'il croit un vase de liesse.
Par-ci, par-là, quelqu'un rasade en boit.
Mais la plupart n'en ont qu'à leche doigt.
La taverniere, affable ou malhonnête,
Selon le rat qui lui trotte à la tête,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet,
Serre ou détend un peu le robinet.
Et si, par fois, elle a lâché la bonde,
Et la lâchant, elle a choisi son monde;
Dieu sait le choix! et ceux qu'elle a triés
Sur le volet! mais ne les enviez.
Faveurs, emplois, chevance, renommée,
N'étant au vrai que brouillards et fumée;
Plus altérés apres qu'auparavant,
Laissez-les moi humer l'air et le vent;
Et loin de nous la mouche qui les pique!
Soif éternelle au buveur hydropique!
Bois ton supplice! avale, malheureux!
Mets sur le cu le tonneau, si tu veux.
Satiété jamais n'y fut trouvée;
L'y rechercher seroit belle corvée:

Autant vaudroient celles de Sisiphus,
Et de Tantale, et des Brûs d'Egyptus.
Et toi, Fortune, inonde la cohue!
Verse à torrents! verse à la boullevue!
J'aime à te voir, à ce cerveau brûlé,
Qui, vers la gloire, en Icare, a volé,
Prostituer les palmes de la Thrace;
A celui-ci, les lauriers du Parnasse,
Le plus beau myrte à ce riche butor;
Dispense tout, comme la gloire et l'or.
Donne aux laïs tout pouvoir en partage;
Au garnement, place à l'Aréopage;
A l'idiot, le rang d'Amphiction;
Au réprouvé le droit d'élection;
Le trépied d'or, au bourru sans mérite;
Et l'auréole, au plus fat hypocrite.
Pour ce que dure et vaut ce qu'il leur plaît,
J'en suis content; tout est bien comme il est.
Adieu. Mais vous, ô têtes mieux timbrées,
Et de l'égide, en naissant, obombrées!
Hommes sensés! tournez, levez les yeux
Vers cette roche avoisinant les cieux;
Vers ce palais qui brille sur la cime;
C'est le séjour de la vertu sublime;
Divinité, malgré le sort jaloux,
Médiatrice entre les dieux et nous.
Le lait, le miel, chez elle, se distille:
L'Hébé du lieu se nomme Logistille.
De son beau vase, avec grace incliné,
Au fond du cœur le plus infortuné
Constamment coule un calme inaltérable:
De tous les biens le seul bien desirable,
Bien sans lequel l'homme le plus chanceux
Est fortuné, mais jamais n'est heureux.
Osons, amis, toute erreur extirpée,
Osons tenter cette route escarpée!

Déjà la nymphe, avec un doux souris,
Nous marque un rang entre ses favoris.
Aimer, suffit pour nous en rendre dignes.
Voilà son char, attelé de ses cignes;
Plaçons-nous-y. Quoi, déjà parvenus
Jusqu'au sommet? O céleste Vénus!
Quel heureux vol! qu'il fait beau, d'où nous
sommes,
Voir le tumulte affreux qu'entre les hommes
Causent là-bas l'un et l'autre tonneau!
Comme les fous donnent dans le panneau!
Comme à son gré la Fortune s'en joue!
Comme attentifs au branle de sa roue,
Bouche béante, ils attendent leur lot!
La belle estampe échappée à Callot!
Qu'il eût bien su groupper, dans un grotesque,
Des aspirants l'avidité burlesque!
Le sot orgueil des Mignons couronnés!
Des mécontents l'énorme pied de nez!
A son burin substituons un style
Equivalent. Aimable Logistille,
A boire au chantre! ah, la bonne liqueur!
Je ne sais quoi se répand dans mon cœur,
De gai, de doux, de serein, de suave...!
Qui voudra, chante, écrive, peigne ou grave
Ce qu'Héraclide a pleuré par excès;
Mais non sans cause. Adieu, Muse. La Paix
A, de ses mains, dans ce divin breuvage,
Noyé, des maux en moi, jusqu'à l'image.

# LE MOINE BRIDÉ,

OU

# LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL,

## CONTE.

BLAISE à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avoit acheté,
S'en revenoit monté comme un saint George.
Saint George, soit. Mais saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gele.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend :
Il lui fallut abandonner la selle;
De cavalier devenir fantassin;
De son cheval lui-même être le guide;
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
  Suivoient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espece indolente,
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante :
C'étoient vraiment bien d'autres animaux;
C'étoient de ceux que Bocace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galans, ou d'espiegle, ou d'ivrogne,
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne;
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivoient de loin et l'homme et le genêt.

Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre
Vois devant nous ce rustre et son cheval.
Faisons un tour ici de carnaval.
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder.
Goutte ne faut avoir ici ni crampe.
Je le saurai doucement débrider.
Toi, cependant habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique, et décampe;
Puis sur nos pas, derriere ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher.
Je suis un sot, ou tu n'attendras guere
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déja par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée;
Tandis que l'autre en galoppant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupede
Fût et ne pût de Blaise être entendu:
Le paillasson sur la plaine étendu,
Un pied de neige, y mettoit bon remede.
Au lieu marqué le cavalier alla:
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage, et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise, pas à pas,
La bride au col pendante et négligée,
La tête basse et l'échine alongée,
Alloit un train dont il étoit bien las.
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier,
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?

En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe et de la main lui tombe.
  Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe,
Bien tendrement, laissant couler des pleurs,
S'écrie : hélas! je suis pere Panuce,
De saint François indigne et lâche enfant
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce!
Que voulez-vous? le plus sage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon; j'y mordis : je péchai.
J'y remordis : j'y restois attaché;
C'en étoit fait; j'allois en proie au diable,
Etre du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en pere pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abyme infernal
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'emmener à la résipiscence,
Constitua mon ame en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître :
A vous je suis; vous m'avez acheté.
  Eh oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette!
J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite!
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché)
La vôtre est faite, et la mienne commence;

Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître.
Un roi pêcheur fut ours pendant sept ans.
Vous fûtes, vous, cheval un pareil temps;
Un temps pareil âne je pouvois être;
Et maintenant, travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerois mon frein.
Eh bien! je perds une assez grosse somme;
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, et libre sans rançon.
Vous serez sage, et vous n'irez pas comme
Un étourdi remordre à l'hameçon:
Qui de si près a frisé les chaudieres
Sur son salut n'est pas si négligent.
Pere Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prieres.
Notre bon pere alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet, et le pied du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne en grand erre;
Tandis que triste et le gousset vuidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.
Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tû long-temps, comme on peut croire,
Si, quelques mois après, dans une foire
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandoit son compere Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part:
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achete point ce cheval, et pour cause.
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard.
Je le connois. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi,
Sur cette bête, en effet assez belle,

Crac, en chemin, tout-à-coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.
 Un cordelier! tu voudrois que je crusse...
Un cordelier! tu gausses! Point du tout;
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture; et nom, pere Panuce.
 Lors, il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au Franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il sait: le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il, à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa premiere peau,
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu;
Et le voilà. Peste! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment, sans toi, j'étois joli garçon!
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire.

# LE MOINE DÉFROQUÉ,

## CONTE.

Muses, de grace au fait, et point d'exorde.
 Des écumeurs, gens sans miséricorde,
Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute, et dont Barbe se moque;

L'ardente soif du sang et du butin;
Tant d'autres maux; le sacrilége enfin,
Péché mignon des ames scélérates.
Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent des peres cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise;
Burettes, brocs, le cellier et l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étoient pourtant Juifs ni Turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : eh! ventrebleu!
N'en ayons point puisqu'ils en ont si peu!
Quoi trouvé donc? Quoi? Gentilles commeres,
Que sur la nef on mene avec les peres,
Pour y passer le temps dorénavant,
Eux, à ramer; elles, comme au convent.
Pere Grichard, bilieuse pécore,
Prêche et fulmine en pieux matamore:
Pere Grichard est traité d'étourneau;
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage.
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage;
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon, convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du Paradis et lieux circonvoisins.
Tout l'équipage est au pied de la chiourme!
On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme
*Meâ culpâ!* mon pere, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon:
Moine de dire, en faisant grise mine;
« Punition et vengeance divine! »

Le bon larron, contrit comme à la croix,
De se vouer à monsieur saint François
S'il en échappe. A l'instant le temps change;
Vous eussiez dit que, sur l'aile d'un ange,
Le séraphique avoit dit: *Quos Ego.*
Le Ciel reprend l'azur et l'indigo;
L'eau reverdit, et sa claire surface
S'applanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état;
Tout. J'y comprends le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage.
Le capitaine absout tout l'équipage;
Réunissant les deux pouvoirs en soi;
Et sur son bord étant pontife et roi:
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire;
Frappez comite, et vogue la galere.
Les penaillons disoient: vous avez tort;
On fait la figne au saint plus près du port.
De Pharaon tel étoit le vertige.
Moïse aussi coup sur coup le fustige.
Le chef repart: qu'on ait tort ou raison;
Ramez, faquins, belle comparaison
De fouet à fouet! la verge de Moïse,
Et le cordon de saint François d'Assise!
Trois jours avoient coulé sans accidents,
Le quatrieme ainsi qu'entre leurs dents,
Les gris vêtus prioient leur patriarche
De se venger, en purifiant l'arche;
L'un d'eux soudain s'écrie: ah! le voilà!
Qui? saint François. Où? sur l'eau, là-bas, là.
Tenez, voyez, vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac aussitôt l'on s'attroupe.
Oui, c'est, dit-on, vraiment un cordelier!
C'en est bien un; le fait est singulier:
En pleine mer un homme; et n'en déplaise,
Qui paroît même être là fort à l'aise.

C'est, s'écrioit un moinillon servant,
C'est ce grand Saint, qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes ;
Mon œil, d'ici, distingue les stigmates ;
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Le bras levé sur le profanateur ;
Tremblez, méchants ! La frocaille en tumulte,
Passoit déja de l'espoir à l'insulte :
La soldatesque incertaine et tout bas,
Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?
La nuit laissa leur âme irrésolue.
L'indévot crut avoir eu la berlue ;
Et du soleil attendit le retour.
Il reparoit. On revoit tout le jour
Le même objet, à pareille distance.
Lors le relaps incline à pénitence.
C'est saint François : qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le commandant, dont la visiere est nette,
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette ;
Et dit : ma foi ! vous ne vous trompez point ;
Je vois capuce et froc ; c'est de tout point
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Holà, ho ! le grapin !
Chacun se signe au cri du Turlupin.
D'horreur le poil en dresse à tout son monde.
L'objet s'enfonce, et disparoît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent plus que gaillard ;
Et fut-ce un coup du Ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour et contre.
Tout au plus près le nageur se remontre.
Le grapin tombe, accroche et tire : qui ?
Etoit-ce bien un cordelier ? Nenni,
Car, de par Dieu, sa mere, et saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.

C'étoit au vrai l'habit d'un franciscain,
Mais sous lequel ne gisoit qu'un requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage,
Poisson béant, poisson pour tout potage.
Mais un poisson froqué ! par quel hasard ?
  Vous avez vu noyer pere Grichard.
Figurez-vous ce requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous sa robe;
Des pieds au col, tantôt il fut grugé;
Et là, du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant [illegible] ouverture,
Avoit du monstre embéguiné la hure;
Et, de cè jour, quèteur humble et gourmand,
Frere requin suivoit le bâtiment.

## LE NEZ ET LES PINCETTES.

### CONTE.

Les saints et les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir :
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le diable
Tiré son épingle du jeu,
Ou la légende est une fable.
  Jadis un vieux saint existoit,
Lequel apothicaire étoit;
Car en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin saint Crépin,

Sainte Madelaine et saint Yve.
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,
Dans un fourneau, sous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes;
Voici venir le tentateur
En intention de distraire
Le vigilant opérateur;
Et d'être ainsi l'instigateur
D'un quiproquo d'apothicaire.
Devant le saint, monsieur Satan
Culbute, caracole et fringue:
Le fanatique charlatan
De mille façons se distingue:
Entre autres le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Représentant une seringue:
Il fait de son nez le canon,
Soupirail exhalant la peste,
De sa gueule un mortier bouffon,
Et de sa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faisoit un petit carillon
Tel qu'au sabath on peut le faire.
Des ténebres le roi falot
Epuisa là tout son Calot:
Mais ce qu'il y gagna fut mince;
Car le bon saint, ne disant mot,
Fait cependant rougir sa pince,
Puis l'adressant au nez du prince,
Vous le lui serre comme il faut.
Le diable fait un soubre-saut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,

Rue et beugle à faire trembler
Toute la terre et sa banlieue.
Cependant, en malin sournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fait faire au diable vingt fois
Le tour de son laboratoire;
Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bète au gîte;
Et pour l'y faire aller plus vite,
Il lui seringua, pour adieu,
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'est s'en tirer avec honneur.
Heureux le saint Pharmacopole,
S'il eût, d'une telle faveur,
Rapporté la gloire au seigneur.
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le diable avoit trouvé moyen,
Pour se dépiquer de son rôle,
De jeter au cœur du chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont, à son tour, le Tout-Puissant,
Très mécontent avec justice,
Châtia le saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pesante espece de pourceau
Qui roule ici-bas sa machine;
Et qui, pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la ville et dans le quartier
Où le saint faisoit son métier.
Le masque à figure massive,

En moine de Citeaux arrive;
Va descendre chez le Baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vient lui débiter, par cœur,
Cent mille et une coyonnade;
Et termine le sot narré
Par la formule réguliere
Du *clysterium donare*
De la faculté de Moliere.
Là paroît l'humble apothicaire
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remede chaud et benin.
  Dieu des vers et de la peinture
Aidez-moi dans cette aventure!
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture:
Mais, quoique longue outre mesure,
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint:
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, le tire à soi,
Et de l'ennemi de la foi,
Présente le podex énorme.
  Le collateur un peu butor,
Qui, malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui, pour ses péchés, de plus
Etoit un peu court de visiere,
Met le nez si près du derriere,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.
  C'est où mon drôle attend son homme:

On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une et l'autre fesse.
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs, ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes:
C'est à vous de vous résigner;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit, et plus fier de sa proie
Que ne le fut le beau Pâris
Rapportant la sienne dans Troie,
L'infâme ravisseur déploie
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'éleve en l'air avec joie.
Spectacle horrible et scandaleux!
Au cul du démon canteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les prédestinés,
Un saint en l'air, et par le nez
Pendu comme une gringuenaude!
Ainsi sur le saint homme Job,
Le Dieu d'Isaac et Jacob
Jadis de la même puissance
Toléra l'affreuse licence,
Et bientôt sut y mettre fin:
Aussi mit-il ici la main.
Le saint reconnut son offense;
Dieu tonna; le malin esprit
Ouvrit la pincette maudite;
Et de la foire qui lui prit,

Aspergeant le nez du contrit,
Adieu, lui dit-il, quitte à quitte.

# CONTES ÉPIGRAMMATIQUES.

Un financier près de sa fin
Demandoit pardon de sa vie :
Allez, dit pere Passefin,
Je vous la promets impunie
Pourvu qu'à notre compagnie
Léguiez vos biens par testament.
Le notaire entre en ce moment :
Le legs se fait; du misérable
Les biens allerent au couvent,
Le corps en terre, et l'ame au diable.

Chez un seigneur un moine étant,
Le diable s'offrit à sa vue,
Et dit : Je t'étrangle à l'instant,
Ou tu feras l'un des trois : tue,
Fornique, ou t'enivre; opte. Il but.
En buvant madame lui plut.
Le mari, qui faisoit un somme,
S'éveille, et voit le couple en rut,
Veut l'enfiler; mais le saint homme
Prend un chenet, frappe et l'assomme.
C'est où l'attendoit Belzébut.

---

Chez un évêque on étoit douze à table,
Entre un curé qu'on laisse-là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés, et le prélat sur-tout;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit: curé, que dit-on pour nouvelles?
En savez-vous? Oui, Monseigneur: et quelles?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh, c'est trop d'un, dirent nos gens assis;
La mere en tout n'a que douze mamelles:
Qui nourrira le treizième? Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! il fera comme moi,
Il verra, seul à jeun, diner les autres.

---

Chez un curé, Margot se présentant
Pour y servir, demandoit triple gage.
Le curé dit: quel prix exorbitant!
Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage?
Margot répond: j'entends peu le ménage;
Mais à plaisir je mange, dors, et bois,
Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.
Et dépensiere, oisive, et mal habile,
Tu veux gagner toi seule autant que trois?
Oh! disons tout, monsieur, je suis stérile.

FIN DES POEMES ET CONTES.

# ÉPIGRAMMES.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme ;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantieme on fait asseoir cet homme ;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme :
Plus n'en avez prose, ni madrigal :
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

## A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudiere,
Où l'on dit à Nivelle : entrez ;
Et *nescio vos*, à Moliere.

## TRIOLET.

Grace à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà Quarante.
On dit que vous faites aussi
Grace à monsieur l'abbé Ségui.
Par la mort de je ne sais qui,
Vous n'étiez plus que Neuf et Trente :
Grace à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà Quarante.

A quoi ressemble, en un point,
Votre illustre compagnie ?
Vous ne vous en doutez point,
Messieurs de l'académie :
A la grande confrérie,
Plus grande à Paris qu'ailleurs.
D'elle nos mauvais railleurs
Font, d'un ton de petit-maître,
Cent contes tous des meilleurs :
Puis finissent par en être.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd. Tant mieux pour lui.
Mais non muet ; tant pis pour elle (1).

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais :
Mille Rôse-Croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les François,
Nous laissant, entr'autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh, l'ami ! fais-nous des poëtes ?
Sois-le toi-même, si tu peux !

Sur l'air de Joconde.

Connoissez-vous sur l'Hélicon
L'une et l'autre Thalie ?

(1) Cette épigramme n'est que l'abrégé de celle que M. de La Condamine fit lui-même, et qu'il publia la veille de sa réception à l'académie françoise. La voici :

Apollon n'avoit plus que trente-huit apôtres ;
La Condamine entre eux vient s'asseoir aujourd'hui.
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui !
Mais non muet ; et tant pis pour les autres !

L'une est chaussée, et l'autre non,
  Mais c'est la plus jolie :
Elle a le rire de Vénus ;
  L'autre est froide et pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus ;
  Nargue de LA CHAUSSÉE.

## CONTRE LA CHAUSSÉE.

Au sujet d'une de ses pieces qui n'avoit pas réussi.

Sur l'air : L'amant fidele.

CHALEUR subite
Faisoit trop vîte
Pousser le blé :
Monsieur Nivelle
A dit : qu'il gèle !
Il a gelé. *bis.*

## CONTRE MAUPERTUIS (1).

TOISEZ le ciel, éminent Maupertuis,
Ou de Cybele applatissez la pomme,
Et jusqu'au centre y faites un pertuis ;
Mais laissez-là des biens, des maux, la somme ;

(1) Sur son second Traité du Bonheur.

Ce long traité vous tue, et nous assomme.
C'est double meurtre ; abandonnez des soins
Si malfaisants : n'écrivez plus, bon-homme.
Lors nous aurons déjà deux maux de moins.

J'AI du pain, Je suis honnête homme,
J'ai mis au jour Abensaïd,
Piece qu'à Venise et qu'à Rome
J'entendis égaler au Cid.
Tu fis roi le berger David,
Grand Dieu ! fais-moi l'un des Quarante !
Que je sois selon mon attente
Confrere de monsieur Le Franc,
Ma vanité sera contente !
Ainsi soit-il, monsieur Le Blanc.

DAME Aracné, de sa hideuse toile
Plafonnoit presque un vaste appartement,
Et là, croyant briller comme une étoile,
S'imaginoit faire un bel ornement.
Mouches à tas lui servoient d'aliment.
Sire Bourdon passe près de sa case ;
Elle court sus. Grand combat sur la gaze :
Le frêle sol fond sous les combattants ;
L'insecte tombe, aussitôt on l'écrase,
Le bourdon chante et prend la clef des champs.

## CONTRE VOLTAIRE.

Son enseigne est à l'Encyclopédie.
Que vous plait-il ? de l'anglois, du toscan ?
Vers, prose, algebre, opéra, comédie ?
Poëme épique, histoire, ode, ou roman ?
Parlez ! C'est fait. Vous lui donnez un an !
Vous l'insultez. En dix, ou douze veilles,
Sujets manqués par l'aîné des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout. Peste ! voici merveilles !
Et la besogne est-elle bonne ? Oh non !

## *BEATI PAUPERES.*

Un pauvre here (1), enfant de l'Hélicon,
Gissoit mourant, à-peu-près, sur la paille ;
Et pour payer casse ou catholicon,
Dans son coffret n'avoit denier, ni maille.
Un gros (2) banquier, regorgeant de mitraille,
En même temps étoit malade aussi :
Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci,
Voilà de l'or. Chers enfants d'Esculape,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous promets au Pinde un beau loyer !

(1) Piron. (2) Samuel-Bernard.

La Faculté vers ce lieu ne galope ;
En l'autre parc elle aime à giboyer :
Si que bientôt de Vernage à Procope,
D'Isez à Pousse, et d'Astruc à Boyer,
Depuis le cedre enfin jusqu'à l'hyssope,
A son chevet notre veau d'or eut tout.
L'art s'étala pour lui de bout-en-bout.
Le pauvret n'eut pour lui que la nature.
Qu'en advint-il? Le pauvret est debout,
Et le richard est dans la sépulture.

---

Dans un bon corps, Nature et Maladie
Etoient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature. (1)

---

(1) Piron, dans une note, se plaint de ce que Lemierre lui a pris cette épigramme, dix ou douze ans après qu'elle eut paru. On va juger si sa réclamation est fondée ; voici l'épigramme de Lemierre :

Lorsque la Fievre et ses brûlantes crises
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors
Où la Nature et le Mal sont aux prises ;
Il survient un aveugle appelé Médecin :
Tout au travers il frappe à l'aventure ;
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la Nature.

## CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES.

Un écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
S'y plairoit-il ? Penseroit-il y plaire ?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail ;
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

## CONTRE LE MÊME.

Pour juger la Littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie, et l'Imposture,
Se sont construit un tribunal :
De ce petit trône infernal,
Où siegent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

## CONTRE LE MÊME.

NYMPHES des bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau sylvain que je veux faire peindre;
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien; vous n'avez rien à craindre.
Par courtoisie il pourroit pourtant feindre
Une algarade : alors doublez le pas,
Pour feindre aussi; mais laissez-vous atteindre :
Vous le verrez dans un bel embarras!

## CONTRE LE MÊME.

EH! supprime les sots écrits
Et les libelles par centaines
Dont ta plume infecte Paris,
Disoit un sage à Desfontaines.
Oui, bien qui pourroit. C'est mon pain!
Si faut-il que je vive enfin,
Répond l'effronté personnage.
Que tu vives? En vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité. (1)

(1) C'est un mot de M. d'Argenson.

Songe à finir, disoit une rusée
A Fontenelle, attentif à briller:
Qu'hier au soir je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!
L'Aurore luit; mes gens vont s'éveiller!
Rassurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras.
Encor! pour Dieu, bel-esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas!

## ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule, le point,
La syllabe breve et longue;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignonne:
Son huile il y consuma;
Dans ce cercle il s'enferma,

Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima. (1)

## MA DERNIERE ÉPIGRAMME.

J'ACHEVE ici-bas ma route.
C'étoit un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron; bon voyage!

FIN DES ÉPIGRAMMES.

(1) Cette épigramme est contre l'abbé d'Olivet, soupçonné d'avoir agi pour faire exclure Piron de l'académie.

# ÉPITAPHES,

## INSCRIPTIONS, ETC.

### ÉPITAPHE
### DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

### ÉPITAPHE
### DE MADAME DE ***, ABBESSE DE *** (1).

Aux talents de l'esprit, à la haute naissance,
Aux périssables dons qu'ici-bas l'on encense,
Pieuse et bienfaisante, elle avoit soin d'unir
L'éclat pur et constant d'une vie exemplaire.
Elle se fit aimer, admirer, et bénir ;
La terre en gardera long-temps le souvenir ;
Et les cieux pouvoient seuls en garder le salaire.

(1) Elle étoit du sang des princes Lorrains, et avoit beaucoup d'esprit, de beauté, de graces, et de piété.

## ÉPITAPHE DU GENRE HUMAIN.

L'AURORE ayant du jour entr'ouvert la barriere,
Devançoit le soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entiere,
De ne plus y revoir personne qui les vît !

L'homme étoit disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il étoit sorti :
Un souffle le créa lui jadis et sa race ;
Un souffle aussi léger l'avoit anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase
Terminoit et couvroit un vaste souterrain ;
Et Némésis venoit de graver sur la base,
En chiffres infernaux : CI-GÎT LE GENRE HUMAIN.

La belle inscription pour le Grec hypocondre,
Qui souhaita de voir tous les humains détruits !
Que l'autre misanthrope et le Timon de Londre,
Young, à ses côtés coule d'heureuses nuits !

Moins rigoureusement jugeons la race humaine ;
L'homme étoit vicieux, mais foible, peu sensé,
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine :
Le ciel s'en devoit moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux-esprits admis dans l'Elysée,
Moliere et Lucien, les Momus d'ici-bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée :
Les hommes en rioient, mais le ciel ne rit pas.

Il dit : « Qu'il ne soit plus » ; et la terre est déserte.
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps,
Tendre Amour, c'est à toi de réparer sa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitants.

Sois nu, simple, joyeux, fidele, et sans caprices ;
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer amenerent les vices :
Ramene l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

# ÉPITAPHE

DE FEU M. ***, ÉPOUX DE MADAME ***, VEUVE ET PUCELLE.

Ci-gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,
Qui, la premiere nuit, à sa tendre moitié
Ne donna pas signe de vie ;
Et de son sort digne d'envie
Fit un sort digne de pitié.
La mariée au lit demeura la future.
L'indigne marié ne put,
Par la plus cruelle aventure,
A l'Amour payer le tribut.
Mais bientôt, malgré lui, le ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature :
De honte et de froid il mourut.
Que la dame étoit bien lotie !
L'hymen, si l'on en croit le proverbe commun,
A deux bons jours : l'entrée et la sortie ;
Et, grace au trépassé, celui-ci n'en eut qu'un.
Tenez-vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage!

19.

Le soir, en vous couchant, faites votre examen :
Un peu d'amour, et point d'hymen.
Que le défunt vous rende sage,
Et Dieu lui fasse paix ! *Amen.*

## MON ÉPITAPHE,

### ÉPIGRAMME.

Ci-gît... Qui? Quoi? Ma foi, personne, rien.
Un qui vivant ne fut valet, ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien.
Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre ;
Marguillier, même académicien,
Ni frimaçon. Il ne voulut rien être,
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien :
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

Pour le soulagement des mémoires, et pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette épitaphe à deux vers.

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

## INSCRIPTION

Au bas d'une pyramide dressée à Arcy-sur-Aube, à l'honneur de M. DE GRASSIN, qui avoit donné 50 mille livres pour rétablir le dommage causé par un incendie.

LA flamme avoit détruit ces lieux;
GRASSIN les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, et la reconnoissance.

TRADUCTION LATINE DE M. DE LA FAYE.

Hæc loca quæ nuper flammis destructa jacebant,
GRASSINUS promptâ surgere jussit ope.
Excidium, auxilium, meritas pro munere grates,
Ante oculos semper proferat iste lapis.

## MORALITÉ.

TRAVAILLE sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais, ni ne dédaigne:
Sois sobre et gai; bois de bon vin.
Ta vie arrivée à la fin
Aura valu plus qu'un long regne.

FIN DES ÉPITAPHES, INSCRIPTIONS, ETC.

# CHANSONS.

Air : De la Frelane.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siege à table mieux qu'au jubé !
Le service étoit ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire étoit flambé.
Son devancier parloit latin :
Celui-ci se connoît en vin ;
C'est un bon vivant,
Nargue du savant !
Qu'est-ce que la drogue qu'il nous vend ?
Du vent,
Souvent.
Tout est mieux dans l'ordre qu'auparavant.
L'abbé, le moine, le frere servant,
N'observent le silence qu'en buvant.
Jamais de carême, ni d'avent :
L'abbé les a mis hors du couvent.
Dans ce bel institut de son estoc,
Chacun de nous vit ferme comme un roc :
Pas un de son froc
Ne feroit le troc
Pour tout l'or du monde en bloc.
Tic toc, chic choc, cric croc !
Chantons frere Roc,
En vidant ce broc.

Vive notre vénérable abbé,
Qui siege à table mieux qu'au jubé !
Le service étoit ma foi bien tombé :
Sans lui, le réfectoire étoit flambé.

Air : De l'ouverture de Bellérophon.

Prends ton froc,
Ton sac, et ton broc;
Sus! frere Roc;
Va faire le pieux escroc.
Dans le dortoir
Tout est ce soir
Au désespoir;
Il y faut pourvoir;
C'est ton devoir.
J'ai voulu voir
Notre réservoir;
J'ai visité la cave et le saloir :
Tout le salé
S'en est allé,
Est avalé;
Le vin de Condrieu
Nous dit adieu;
Pere Matthieu
Blasphême, au lieu
De prier Dieu.
Si ton retour n'est prompt,
Tous nos moines se damneront.
Prends ton minois
Humble et courtois,
Ta doucereuse voix,
Et le cordon de saint François.
Le sexe, plein de charité
Pour la communauté,
Fournira de quoi mettre au pot.
Tends à propos ton esquipot;

L'affaire est de ton tripot ;
Mais sois fidele au dépôt.
Le diable
Etrangleroit
Qui rogneroit
Notre prébende respectable.
Va, reviens,
Et te souviens
Qu'un bon frere quêteur vaut mieux que cent gardiens.

## PORTRAIT DU DIABLE.

Il a la peau d'un rôt qui brûle,
Le front cornu,
Le nez fait comme une virgule,
Le pied crochu,
Le fuseau dont filoit Hercule,
Noir et tortu ;
Et pour comble de ridicule,
La queue au cu.

Air : Jupin de grand matin.

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein :
Tout ce train
Me lasse à la fin :
De dessus mon sein

Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds !
Vous essayez
De passer le genou :
Etes-vous fou ?
Voulez vous bien finir,
Et vous tenir !
Il arrivera, monsieur,
Un malheur.
Ah! c'est trop s'oublier!
Je vais crier :
Tout me manque à la fois ;
Et force, et voix...
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux ?

Sur l'air : Des gris vêtus.

De Chrysogon (1)
Chantons l'organe.
Quel heureux poumon,
Quand il condamne
Voltaire, Piron,
Et Crébillon !
Pour le jargon,
Voltaire est bon,
Mais n'est, dit-il, au fond qu'un plagiaire ;
Piron, Pradon,
Tous les deux font la paire;

(1) Boindin.

Pour Crébillon,
Ce n'est qu'un prête-nom.
Là-dessus le café chamaille;
On raisonne, et Chrysogon braille:
Tout fait à la force du ton.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon!
Que sert la voix d'un Salomon
Couverte des cris d'un âne?
Ainsi, foible ou non,
Cédez, sinon
Sa poitrine, comme un canon,
Vous décharge du galbanon.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon.

Sur l'air de Cahin-caha.

Dans ma jeunesse,
Cythere fut la cour
Où je fis mon séjour:
Sur l'échelle d'Amour
Je montois nuit et jour,
Et remontois sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Sérieux et grave,
Du régime esclave,
Je lis Boerhave,
Descends dans ma cave,
Et remonte cahin-caha,
Et remonte cahin-caha.

### Air à boire.

Amour, adieu pour la derniere fois.
Que Bacchus avec toi partage la victoire :
La moitié de ma vie a coulé sous tes lois ;
J'en passerai le reste à boire.
Tu voudrois m'arrêter en vain ;
Nargue d'Iris et de ses charmes :
Ton funeste flambeau s'est éteint dans mes larmes
Que celui de mes jours s'éteigne dans le vin.

## SUR LA PREMIERE SÉMIRAMIS,

### TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

Sur l'air : Paris est au roi.

Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux,
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis?
Que dites-vous. amis,
De ce beau salmis?
Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet, cassette, et bandeau :
Sot oracle,
Faux miracle,
Prêtres et bedeaux,
Chapelle et tombeaux;

Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux,
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis ?

Tous les diablès en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le fantôme du Festin de Pierre ;
Bruit sous terre,
Grand tonnerre,
Foudres et carreaux,
Etats-généraux :
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux ;
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis ?

Reconnoissance au bout,
Amphigouri par-tout,
Inceste, mort aux rats, homicides,
Parricides,
Matricides,
Bel imbroglio,
Joli quiproquo.
Blasphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux ;

Que n'a-t-on pas mis
Dans Semiramis ?
Battez des mains, amis,
A ce beau salmis.

## DIALOGUE.

### APOLLON, ET UNE MUSE.

Sur l'air de la Confession.

APOLLON.

Que je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici, ma chere,
Depuis quarante ans
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs !
D'où nous est venu ce téméraire
Qu'on nomme Voltaire ?

LA MUSE.

Joli sansonnet
Bon perroquet.
Dès la lisiere,
Le petit frippon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le luth
Du bon Homere ;
Et ressembla fort
Au bon Homere quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Maint drame pillé
Et r'habillé
A sa maniere :
Toujours étayé
D'un parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

L'histoire d'un roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guere ;
Car il paroît
Aussi fou que l'écrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

De son galetas,
Séjour des rats,
On l'ouït braire :
Messieurs, je suis tout ;
C'est ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Une satire, où
Ce maître fou
Gaîment s'ingere
D'être en ce pays
Votre maréchal-des-logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Quoique inepte et froid,
Et qu'il ne soit
Maçon, ni pere;
Il ne fit, un temps,
Que des temples et des enfants.

APOLLON.

Ce style d'oracle me fatigue;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare écrivain
Fit l'Orphelin,
L'Enfant Prodigue,
Et des Temples pour
L'Amitié, la Gloire, et l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les considere;
Montrez-les, ma chere.

LA MUSE.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussiere.
Le dieu de l'ennui
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Poursuivez, ma chere.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'ame, l'esprit,
Et la matiere:
Condamnant l'écrit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Mainte épître, un peu
Digne du feu,
Trop familiere,
Où le drôle osa
Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire?
Dites-moi, ma chere.

LA MUSE.

Tapis dans un coin
Un peu plus loin
Que la frontiere;
Quand l'écrit flamboit,
A la flamme il se déroboit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire.
Et selon le temps,
Montra le derriere ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Le rêveur en fat,
L'homme d'état,
Le débonnaire,
Le beau courtisan,
Le charlatan, le geai du paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton,
Sur la lumiere,
Son mauvais propos
Le replongea dans le chaos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il vendit en cour,
Par un bon tour de gibeciere,
Deux fois en un an,
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa,
L'Europe entiere,
Changeant en p.....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

N'ayant plus maison
Sous l'horizon,
Trou, ni chaumiere,
Par-tout sans aveu,
Il demeura sans feu, ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?
Achevez, ma chere.

LA MUSE.

En pays perdu,
Il a pendu
La crémailliere;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire
Rime à l'ordinaire ?

LA MUSE.

Il fait et refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire;
Subtil éditeur,
Grand copiste, et jamais auteur.

APOLLON.

J'ORDONNE, lorsque le téméraire
Sera dans la bierre,
Qu'on porte soudain
Cet écrivain
Au cimetiere
Dit communément
Le Charnier-de Saint-Innocent.

ET QU'IL y soit écrit sur la pierre,
Par mon secrétaire :
Ci-dessous gît qui,
Droit comme un I,
Eût perdu terre,
Si de Montfaucon
Le croc étoit sur l'Hélicon.

FIN DES CHANSONS.

# TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.



ÉPÎTRES.



STANCES, ODES, ET MADRIGAUX.

## POEMES, ET CONTES.



## ÉPIGRAMMES.

ÉPITAPHES, INSCRIPTIONS, ETC.



CHANSONS.



FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.